

1884

5e ANNÉE
ONZIÈME LIVRAISON
10 NOVEMBRE
N° 59

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN | Octave UZANNE
Imprimeur-Éditeur | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :
Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.
La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC.   P. AVRIL. DEL.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

Comte LÉON TOLSTOÏ

LA GUERRE ET LA PAIX

ROMAN HISTORIQUE

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR UNE RUSSE

Trois volumes in-16, brochés : 9 francs.

TOME PREMIER :

AVANT TILSITT (1805-1807)

TOME DEUXIÈME :

L'INVASION (1807-1812)

TOME TROISIEME :

BORODINO — LES FRANÇAIS A MOSCOU
ÉPILOGUE (1812-1820)

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



1884

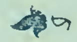
5e ANNÉE
ONZIÈME LIVRAISON
10 NOVEMBRE
N° 59

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —



PARIS

A. QUANTIN | Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :
Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.
La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— CINQUIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 NOVEMBRE 1884

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris	40 fr.
Province	42 fr.
Étranger (union postale — première zone)	46 fr.
Étranger (union postale — deuxième zone)	50 fr.
Étranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoit, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à M. **Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.
Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin**, éditeur-gérant.



LA

LITTÉRATURE MURALE

ESSAI

SUR LES AFFICHES LITTÉRAIRES EN FRANCE

L'AFFICHE.



Ce serait certes un piquant ouvrage, celui qui nous donnerait l'histoire de la réclame sous toutes ses formes. Les documents ne manqueraient point à l'auteur d'une telle physiologie générale. Il nous montrerait la Réclame prenant chez les Grecs et chez les Romains la forme d'annonces tantôt peintes en couleur sur des pans de murailles blanchis, tantôt manuscrites et collées à la devanture des boutiques. Il nous parlerait de l'Enseigne, maintenant passée de mode, et n'aurait garde d'oublier l'Affiche qui fait une timide apparition au moyen âge, disparaît pour renaître dans la première moitié du xve siècle, et qui, sous Louis XIII, commence à prendre un développement depuis sans cesse grandissant.

L'affiche, aujourd'hui, règne en maîtresse. Sur tous les murs, sur les monuments publics eux-mêmes, la voici s'étalant, éclatante, bariolée, tirant l'œil du passant auquel elle promet monts et merveilles. Elles vous racontent, ces affiches, l'histoire d'un pays, sa vie politique, ses deuils et ses fêtes, ses coutumes et ses mœurs! Ici, c'est la réclame d'un industriel qui vous prie de ne le point confondre avec son voisin; là, l'annonce

éhontée d'une maison qui « a fait faillite »: plus loin, la profession de foi d'un candidat qui a trouvé la solution de la question sociale! Voici, grossièrement représenté, le héros du roman qui passionnera le public, le portrait du chanteur populaire; voici la scène à effet de la pièce en vogue, la dernière invention, le produit nouveau, le succès du moment!

Sans vouloir chercher à faire ici l'histoire de l'affiche, il m'a paru intéressant de dire quelques mots des affiches que j'appellerai *littéraires*, parce qu'elles ont spécialement trait aux publications, de quelque nature qu'elles soient : livre, revue ou journal.

Je m'occuperai de préférence de l'affiche illustrée et de celle qui, sous forme énigmatique, s'attache à piquer la curiosité du public.

II

LES COLLECTIONNEURS D'AFFICHES. M. DESSOLLIERS ET SA COLLECTION UNIQUE D'AFFICHES ILLUSTRÉES. M. LÉPINE.

L'idée de former des collections d'affiches est plus ancienne qu'on ne le pourrait supposer. Au commencement de ce siècle, un amateur belge avait réuni un nombre considérable d'affiches de théâtres, de concerts et de bals. Le frère de Meyerbeer en possédait aussi une fort belle collection. Dans ses *Causeries,* M. Feuillet de Conches nous parle également de ces collectionneurs.

Actuellement, il existe à Paris plusieurs curieux de l'affiche, et chacun, dans le genre special qu'il lui a plu de choisir, a recueilli nombre de documents destinés sans eux à être à jamais perdus. Celui-ci recherche exclusivement les affiches du XVIIIe siècle; celui-là, celles qui parurent pendant la période romantique; tel autre, plus éclectique, rassemble tout ce qu'il se peut procurer : réclames commerciales, annonces théâtrales, placards de toutes sortes et de tous formats. Les collections d'affiches politiques, assez faciles à composer, sont celles qui se rencontrent le plus communément. M. Pochet-Deroche en possédait une des plus remarquables, dispersée aujourd'hui, et que M. Hatin a maintes fois consultée pour la rédaction de sa *Bibliographie de la presse française.* Ce sont ces collections qui ont permis à plusieurs éditeurs de publier en 1848, sous le titre d'*Affiches rouges,* de *Murailles révolutionnaires,* etc., des compilations qui, continuées après la guerre de 1870 et la Commune, offrent au publiciste et à l'historien de précieux renseignements.

J'ai eu récemment la bonne fortune de visiter deux des collections les plus importantes qui se puissent rencontrer aujourd'hui.

Je vais essayer d'en donner une description succincte, mais aussi fidèle que possible, et j'espère ainsi prouver, mieux que par tout autre argument, l'intérêt historique, littéraire et artistique que présentent de semblables recueils.

La première de ces collections fait partie du cabinet de M. Dessolliers, esprit délicat et chercheur, chroniqueur apprécié sous le pseudonyme de Sainte-

Marthe, et qui, non content de posséder nombre d'autographes et de gravures, a voulu former un recueil unique d'*Affiches illustrées.*

Après trente ans de recherches incessantes, cet amateur est parvenu à composer une collection véritablement unique, qui va s'augmentant chaque jour, et que lui envient notre Bibliothèque nationale et le musée Carnavalet.

M. Dessolliers, que, pour me servir d'une expression originale d'un autre curieux, M. Bonnaffé, j'appellerais volontiers le « terre-neuve » de l'affiche, M. Dessolliers est le premier qui ait songé à sauver de l'oubli les placards illustrés. On comprendra quelle patience, quelle somme d'activité, d'intelligence et de travail il lui a fallu pour recueillir et ranger méthodiquement un nombre d'affiches qui atteint aujourd'hui dix mille. Ces pièces, renfermées dans de très forts volumes in-folio, sont soigneusement montées sur onglet et disposées de façon à pouvoir se plier, s'ouvrir et se refermer commodément. Toutes sont dans un merveilleux état de conservation, et il n'en est pas une, si ancienne soit-elle, qu'on ne croirait sortie récemment des presses de l'imprimeur.

En parcourant ces volumes, le visiteur est saisi d'un véritable étonnement, et se demande ce qu'il doit admirer le plus, des richesses de la collection ou de l'ingéniosité du collectionneur.

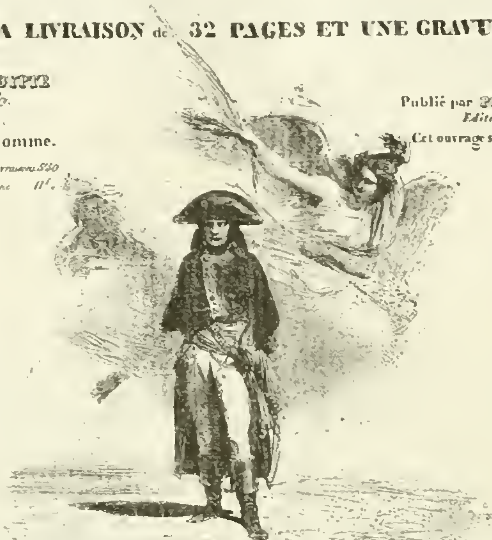
M. Dessolliers a classé ses nombreux documents en trois séries bien distinctes. La première, et la plus ancienne, forme la division d'art et comprend les affiches illustrées relatives aux livres, journaux, partitions; en un mot, aux publications de librairie. La seconde est consacrée aux affiches, également illustrées, de théâtres, bals, concerts, aux phénomènes, aux curiosités; la troisième embrasse le commerce et l'industrie. Chacune de ces divisions forme, à son tour, des subdivisions où prennent place, par ordre chronologique, les affiches se rapportant aux mêmes branches de commerce, de théâtre ou de littérature, — parmi lesquelles les *almanachs,* depuis 1830, forment une série presque ininterrompue.

Les pièces curieuses de la politique sont rangées dans des volumes particuliers, où l'on trouverait aisément la matière d'un nouveau chapitre à l'*Histoire littéraire des fous*, de M. Delepierre.

Sauf quelques exceptions, les pièces rassemblées par M. Dessolliers ne remontent guère au delà de 1830; époque à laquelle l'affiche illustrée, peu employée jusqu'alors, devint d'un usage plus fréquent. C'est le temps où Raffet composa des affiches lithographiques pour la *Némésis* de Barthélemy; l'*Histoire de l'Algérie,* de Galibert; l'*Histoire de Napoléon,* par Norvins; pour *le Compagnon du tour de France*, etc.

Toutes ces affiches, M. Dessolliers les possède. La dernière que je viens de citer, et qui sortait de la lithographie Bry, est une pièce des plus rares. Elle est merveilleusement exécutée, porte la signature de Raffet, qui la composa en 1840, et représente les deux compagnons au moment où ils se rencontrent en pleine campagne. L'épreuve que possède notre collectionneur est de toute beauté. C'est en 1835 et pour l'éditeur Perrotin que Raffet composa l'affiche représentant *Némésis* tenant d'une main des serpents et, de l'autre, les rênes d'un hippogriffe sur lequel elle est montée; dans le fond apparaissent des fantômes. Plus tard, deux affiches lithographiques, bien inférieures à celle de 1835, furent faites

pour des éditions de cette même *Némésis* qui paraissait en vingt-quatre livraisons à 50 centimes. Voici l'affiche du *Napoléon* de Norvins; elle date de 1839 et représente l'empereur, à cheval, regardant défiler sa garde. Cette affiche avait été faite pour l'édition qui parut en quatre-vingts livraisons à 25 centimes. Une autre édition de l'*Histoire de Napoléon* par le même historien, et publiée au commencement du second empire, fut annoncée par une autre affiche en haut de laquelle se trouvait un aigle aux ailes éployées, également dessiné par Raffet. Dans le bas de l'affiche était indiqué le mode de publication : soixante-douze livraisons à 25 centimes.



Fac-similé d'une affiche composée et lithographiée par Raffet.

Une autre belle lithographie, toujours de Raffet et datée de 1843, fut exécutée pour annoncer l'*Histoire de l'Algérie*, par Galibert. On en trouvera la reproduction exacte sur bois dans le volume sur *l'Algérie* de M. Gaffarel, publié par la maison Didot. Je ne donne ce renseignement que pour signaler, en passant, l'utilité de la collection que nous parcourons. M. Dessolliers conserve encore d'autres affiches de publications ayant trait à Napoléon Ier : celle, par exemple, qui fut commandée par la maison Dubochet pour l'*Histoire de Napoléon*, de Laurent (de l'Ardèche). Cette affiche porte quatre vignettes signées H. V. (Horace Vernet). En 1855, l'éditeur Perrotin ayant à faire paraître le *Napoléon en Égypte*, de Barthélemy et Méry, annonça le livre par une affiche qui contient une lithographie signée Raffet et représentant Napoléon à pied, debout et de

face, en costume de général ; derrière, une allégorie : la Renommée le couronnant de lauriers.

Une très belle lithographie fut aussi publiée par Gide, pour l'ouvrage intitulé *Sainte-Hélène*. Le dessin, d'une grande simplicité et d'un saisissant effet, représente le rocher d'où s'envole l'aigle impériale ; dans le fond, le vaisseau qui emporte les cendres de Napoléon. Enfin, voici deux affiches pour les ouvrages de M. Marco de Saint-Hilaire : la première, coloriée, signée Ch. Vésinier, figurait deux soldats de la garde ; dans un coin, la phrase qui a donné lieu à tant de controverses : « La garde meurt et ne se rend pas. » Cette affiche annonçait l'*Histoire de la garde impériale*. La seconde montrait *Perrinette la vivandière*, et avait été commandée par l'éditeur Fellens, qui publiait *les Souvenirs intimes* en soixante livraisons à 50 centimes.

Un des joyaux de la collection Dessolliers est l'affiche, introuvable aujourd'hui, du *Diable à Paris*. Elle a deux mètres de hauteur et reproduit exactement, agrandie par Gavarni, la vignette que dessina Meissonier pour le frontispice du volume. M. Dessolliers ne vous céderait cette affiche pour rien au monde, non plus que cette autre belle lithographie dont on peut voir ici la reproduction et que Célestin Nanteuil exécuta pour le *Robert-Macaire*.

Le livre qui parut, en 1832, sous ce titre : *Madame, Nantes, Blaye, Paris*, fut annoncé par une fort belle lithographie qui sortait des presses de la maison Ligny et Dupaix. Cette lithographie représente une barque à voile abordant les côtes de la Provence et contenant divers personnages, parmi lesquels figurent au premier plan Berryer et la duchesse de Berry, cette dernière en amazone, cravache en main, et coiffée d'un chapeau à plumes; dans le lointain s'éloigne le *Carlo-Alberto*, navire que fréta la duchesse en 1832. C'est, je crois, en cette même année 1832 que M. d'Hardiviler, l'auteur de *Madame, Nantes*, etc., donna, en trois livraisons de chacune 5 francs, ses *Souvenirs des Highlands, Voyage à la suite de Henri V*. Au centre de l'affiche faite pour ce volume se trouve une vignette fort jolie et d'une grande finesse, signée : d'H (d'Hardiviler, évidemment) ; elle représente Henri V âgé de douze ans, assis sur un rocher et appuyé sur une ancre; dans le fond, se détachent les montagnes d'Écosse et un château-fort sur lequel flotte un drapeau blanc qui porte le mot *Scotland*. Cette affiche présente véritablement l'intérêt d'un portrait authentique du comte de Chambord dans sa toute première jeunesse.

En 1840, l'éditeur Lallemand-Lépine fit tirer, pour la traduction de Barthélemy du poème de Frascator sur *la Syphilis*, une superbe affiche lithographique. Voici la description du dessin, d'une composition très large, d'un fini merveilleux et qui, malheureusement, n'est pas signé : en haut, une femme voilée, à l'air décent et qui personnifie la Médecine, fait fuir Mercure qu'on voit à gauche ; en bas, des maisons en ruine et des syphilitiques ; au premier plan, la Syphilis, femme décharnée, mais dont la figure est recouverte d'un masque séduisant; à ses pieds, le caducée de Mercure et un jeune romantique; plus loin, des Amours s'envolent éperdus. Un autre ouvrage de Barthélemy, *l'Art de fumer*, fut annoncé par une lithographie d'un dessinateur également inconnu et qui contenait de fort jolis détails.

Le peintre d'histoire Beaucé a signé plusieurs lithographies, parmi lesquelles je citerai celles qui furent faites pour l'*Histoire de Louis-Philippe Ier*, par

Bourdin et Mouttet, l'*Histoire de la franc-maçonnerie*, par Clavel, et l'*Armorial universel*, édité par Curmer. Cette dernière affiche permet, en passant, de donner à Beaucé son véritable prénom, *Vivant*, omis par ses biographes.

Une affiche très curieuse est celle qui fut exécutée pour le *Paul et Virginie* de Curmer. Imprimée typographiquement en diverses couleurs par MM. Didot et Gauchard, elle était illustrée d'une eau-forte due vraisemblablement à Tony Johannot et montrait Virginie à la fontaine.

Très curieuses aussi, mais dans un autre genre, ces deux affiches des *Abus de Paris*. La première représentait Hercule prêt à frapper de sa massue les abus, personnifiés par une foule de personnages diversement vêtus; à ses côtés, la Vérité, tenant un miroir, semblait arrêter son courroux. Dans la seconde affiche, de moins grande dimension, on voyait une femme tenant d'une main un flambeau, de l'autre un fouet, et paraissant indiquer à l'auteur les abus à signaler.

Un dessinateur qu'il serait injuste d'oublier, Henry Emy, tient sa place dans la collection Dessolliers, avec plusieurs compositions d'une fine originalité. Je citerai notamment une très belle page signée HE, faite pour *les Étrangers à Paris*. Le sujet en est simple : un Chinois fashionable, fumant son cigare sur le boulevard, en face le café de Paris; dans le fond, le public qui se presse chez Warée, l'éditeur des *Étrangers*. Sur cette autre affiche, un danseur et une danseuse prennent leurs ébats sous le regard protecteur et ahuri des gardes municipaux et des sergents de ville. Nous sommes au *Jardin Mabille*, dont M. Auguste Vitu retraçait alors l'histoire dans une plaquette bien rare aujourd'hui et qui se vendait 50 centimes. A mentionner également, les lithographies d'Henry Emy pour *Pelaïo*, roman de Corbière, pour *la Physiologie du Carnaval, du Cancan et de la Cachucha*, et pour *la Tache de sang*, un gros roman bien sombre du vicomte d'Arlincourt.

Le roman évoque en moi le souvenir de *Monte-Cristo* et des *Mystères de Paris*. M. Dessolliers conserve une bien étonnante affiche des *Mystères*. Elle est signée MP et représente, en haut, le tableau de Prud'hon : *la Justice poursuivant le crime*; dans le bas, la chouette légendaire tient dans ses griffes une pancarte annonçant que *les Mystères* sont illustrés de trois à quatre cents gravures. La disposition typographique de cette affiche, les lettres bizarres dont on s'est servi, en font un intéressant spécimen. Pour *Monte-Cristo*, la lithographie, exécutée par la maison Lemercier, nous fait voir Edmond Dantès, ruisselant, sortant de la mer, et tenant à la main le couteau qui vient de lui servir à éventrer le sac dans lequel il avait été enfermé. Deux autres romans de Dumas père, *le Véloce* et *l'Amazone*, furent annoncés par des affiches dont les dessins, assez médiocres, sont signés Girard et Ch. Vernier.

Parmi les affiches d'ouvrages parus ou réédités entre 1840 et 1860, je dois citer deux belles lithographies de Farcy. La première, qui représentait un joueur de vielle, recommandait au public *les Chansons nationales et populaires de la France*, par Dumersan; l'artiste avait su donner une grande expression à la figure de son personnage; la seconde affiche, faite pour *les Chansons et rondes enfantines* du même écrivain, nous montrait une bande d'enfants dansant et chantant : *la Tour, prends garde!*

Farcy dessina également pour l'édition de *la Physiologie du goût*, de Gonet, une bien amusante et spirituelle lithographie, dans laquelle était croqué

de main de maître un majordome, l'air béat et recueilli, portant un faisan vers une table autour de laquelle sont réunis plusieurs convives dont la figure exprime le plus vif contentement. Puisque je parle gastronomie, je citerai, mais comme étant bien inférieure à la précédente, l'affiche non signée du livre de J. Arago : *Comme on dîne partout.* Voici maintenant, dans un ordre d'idées différent, une lithographie de Comte fils, pour l'*Histoire secrète de la police,* par Louis Lurine; une affiche en deux états et bien typique pour le *Prado* de Th. Privat; deux dessins d'Édouard de Beaumont, l'un pour *les Nains célèbres,* l'autre pour *le Diable amoureux.* Voici une composition allégorique signée Forest, pour *les Romans inédits.* L'affiche qui annonçait cette publication promettait des romans de MM. Élie Berthet, H. Castille, Gabriel Ferry, Paul Féval, Sandeau, Molé-Gentilhomme, Maquet, La Landelle, etc. Parmi ces écrivains figure un romancier du nom de Mathaux sur le compte duquel j'ai vainement cherché à me renseigner. A signaler également, cette autre affiche du *Veau d'or,* roman commencé par Frédéric Soulié et qu'acheva, je crois, Léo Lespès.

En 1835, Nadar dessina pour *les Rêveries d'un étameur,* une très amusante petite lithographie, imprimée en rouge, et qui montrait les deux célèbres étameurs, Commerson et Furpille, dans l'exercice de leurs fonctions. L'année suivante, les libraires Locart, Davi et de Vresse affichaient une assez mauvaise lithographie signée David, et donnant une des scènes principales des *Bourgeois de Molinchard.*

Gavarni, Gustave Doré, Grandville, Bertall et d'autres grands artistes ont leur place, et une place d'honneur, chez M. Dessolliers.

Elle est ou doit être de Gavarni, cette superbe composition qu'exécuta la maison Lemercier pour l'éditeur Paulin, qui faisait paraître en 1845 la première édition illustrée du *Juif-Errant* en quatre-vingts livraisons à 50 centimes. Il y a là une tête de Christ résigné, et fatigué, magistralement rendue.

Tony Johannot, dont j'ai parlé plus haut, est représenté, entre autres, par deux dessins, dans l'un desquels se trouve un délicieux fond de paysage. Ces dessins furent faits pour l'éditeur Dubochet, qui donnait, en 1844, *les Voyages en zigzag,* et, l'année suivante, *les Nouvelles genevoises.*

Le livre du comte de Raousset-Boulbon, *Une conversion,* nous a valu une lithographie de Gustave Doré. Cet artiste a signé aussi d'autres dessins destinés à des réclames de librairie. Sans parler de l'affiche de l'édition illustrée du *Capitaine Fracasse* (édition parue, si mes souvenirs sont exacts, chez M. Charpentier), on a de Gustave Doré une belle lithographie pour *les Zouaves en Crimée* (1856-1857) et une gravure sur bois pour *la Complainte du Juif-Errant* (1856).

De Grandville, M. Dessolliers possède deux états d'une affiche faite pour *Un autre monde,* et représentant, sous forme humaine, trois raquettes se renvoyant le globe terrestre; ainsi que deux autres affiches non moins remarquables, contenant chacune un dessin différent, pour *le Voyage où il vous plaira,* publié par Hetzel en trente-trois livraisons à 30 centimes. A côté de ces pièces capitales, je trouve deux épreuves, l'une lithographiée, l'autre gravée, d'une affiche faite par Matthis, d'après Grandville, pour *les Animaux peints par eux-mêmes.*

La première composition que M. Dessolliers ait de Bertall fut faite pour un *Daphnis et Chloé* publié par Havard. Le dessin est au-dessous du médiocre;

l'artiste est évidemment à ses débuts. Comme il prend sa revanche avec *les Nouvelles et seules aventures de Tom Pouce, les Cahiers des charges des chemins de fer, Paris dans l'eau, les Guêpes, Paris à table, les Omnibus!* Cette dernière affiche, signée « Bertall et C°, » représente le derrière d'un omnibus et son conducteur Rousset (l'éditeur). Sur les panneaux de la voiture on lit : « *De omnibus rebus et quibusdam aliis;* 30 centimes, seize cachets de chaque page; vingt cachets forment le convoi complet. » L'affiche de *Paris dans l'eau* est une merveille de finesse et de bonhomie.



Fac-similé de l'affiche faite pour *le Monde tel qu'il sera* (1846).
(Collection de M. Lépine.)

Celle de *Paris à table* est bien curieuse aussi : un cuisinier à la mine réjouie fait sauter à la casserole une sorte d'arche de Noé; à gauche du personnage se trouve une fourchette fichée en terre et qui porte sur le plat les armes de la ville de Paris; à sa droite, et simulant la colonne Vendôme, une bouteille dont le bouchon est surmonté de la statue de Napoléon

Cham, qui illustra *la Parodie du Juif-Errant*, refit, en l'agrandissant pour l'affiche qui annonçait le livre de MM. Philippon et Huart, la caricature du juif qu'on trouve en tête de la seconde partie du volume. Le dessin était signé



FAC-SIMILÉ D'UNE AFFICHE ANNONÇANT L'ÉDITION ILLUSTRÉE DES « MYSTÈRES DE PARIS » (1843)

(Collection de M. Dessolliers.)

de N... (de Noé), signature dont l'artiste ne s'est que très rarement servi; et l'affiche mentionnait : « Chaque volume sera parodié dans une livraison de 50 centimes. » On retrouve la verve du caricaturiste dans cette autre affiche qu'il dessina pour le livre de Dumas : *la Régence et Louis XIV*.

Je dois encore mentionner, parmi les pièces les plus rares de la collection, une affiche de Léopold Flameng pour *les Miettes d'amour*, roman de Belligera; une autre signée de Carpeaux pour *le Bluet*, de Gustave Haller (pseudonyme de Mme Fould), et cette troisième, magnifique épreuve sur papier vélin d'un dessin de Manet représentant un corbeau, et destinée à annoncer une édition du poème d'Edgard Poë.

A signaler enfin, une suite d'affiches faites pour des *Almanachs* et dont j'ai déjà parlé plus haut.

Peut-être M. Dessolliers me reprochera-t-il de ne point parler de ces affiches grossièrement exécutées pour le compte de la librairie à bon marché, et dont il possède d'intéressants spécimens. Je dirai plus loin les réflexions qu'elles m'ont suggérées, et je préfère parcourir, bien qu'en hâte, ceux de ses volumes consacrés au *Journal*. Voici trois affiches de Frédéric Régamey pour *le Paris à l'eau-forte* de Richard Lesclide; un dessin de Gill pour *la Jeune France;* la collection complète des affiches illustrées en chromolithographie, au nombre de 16, que fit placarder Bachelin-Deflorenne pour *le Musée des Deux Mondes,* et quantité d'autres, toutes relatives à l'apparition de revues artistiques et littéraires.

Dans la subdivision des journaux politiques, je remarque l'affiche originale du *Rappel;* elle est du regretté Edmond Morin, datée de mars 1869, et représente le petit tambour que chacun connaît pour l'avoir vu battre la charge en tête de la première colonne du journal... Plus loin, ces deux superbes clairons sonnent *le Ralliement*, interdit après la Commune. Voici l'affiche de *la Caricature politique*, journal suspendu le 11 mars 1871 par le général Vinoy. Pilotell, l'ancien délégué aux beaux-arts, sous la Commune, avait dessiné pour elle une composition allégorique: la France faisant passer Thiers et Gambetta sous une toise portant cette date : 26 octobre 1869.

Cette autre affiche, aussi mal dessinée qu'inhabilement coloriée, est très rare. Saisie le jour de son apparition, elle avait été commandée, en 1872, par un journal qui dura peu, *La Lumière,* pour servir de réclame à un roman de Mlle Dessaigne : *les deux Orphelines de la rue du Mail*. Le dessin, qui portait comme légende : « Épisode de la dernière nuit de la Commune de 1871 », mettait en scène un prêtre, un fédéré et un officier de l'armée de Versailles au chevet d'une femme morte, assassinée, comme bien vous le pensez, par le prêtre ou l'officier. On était au lendemain de l'insurrection; l'autorité jugea prudent de faire changer le dessin, qui ne représenta plus qu'un individu quelconque éploré auprès de la même femme, et de supprimer la légende qui fut remplacée par cette autre : « *Émouvant roman historique.* »

Une autre saisie, faite l'année dernière, a donné lieu à une substitution du même genre. On se souvient sans doute d'une affiche qui parut alors et représentait assez exactement, mais d'une façon outrageante, le pape Léon XIII. La Nonciature s'émut, et le parquet fit, à sa requête, lacérer les placards. A quelques jours d'intervalle, la même affiche s'étala impudemment à tous les carrefours; elle annonçait le même ouvrage, mais le dessin était légèrement modifié:

une barbe d'un noir de jais recouvrait la figure du pape, qu'elle rendait ainsi méconnaissable.

On comprendra aisément que je ne puis dresser dans cet article le catalogue raisonné des centaines d'affiches littéraires illustrées que M. Dessolliers a colligées ; l'inventaire même auquel je viens de procéder est bien incomplet, bien sommaire, mais je tiens à insister sur le côté pratique, utilitaire de cette collection, dans laquelle l'histoire et l'art trouvent largement leur compte. Des artistes, des écrivains l'ont toujours consultée avec profit, et, dernièrement encore, M. Arthur Pougin la mettait à contribution pour l'illustration de son *Dictionnaire des théâtres*, publié par la maison Didot.

On a trop souvent, à l'exemple de La Bruyère, raillé les collectionneurs pour ne pas applaudir aux efforts de ceux pour qui la Curiosité est autre chose qu'une manie et une « passion souvent si violente qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. »

Diognète et *Démocède* ont pu laisser des descendants : M. Dessolliers n'est pas de la famille.

La seconde collection appartient à M. Lépine, architecte attaché à l'une de nos grandes administrations. Cet autre dévot de l'affiche, chercheur également infatigable, ne s'est pas attaché, comme M. Dessolliers, à composer un recueil spécial. Chez lui, le placard politique a sa place à côté de la réclame industrielle, de l'annonce littéraire, de l'affiche illustrée ou non.

Il y a quelque trente ans que M. Lépine eut, pour la première fois, l'idée de s'occuper d'affiches. Il était parvenu à en réunir une collection fort belle, mais encombrante. Il s'en défit un beau matin. Toutefois, comme la passion de la collection est une de celles dont on ne guérit point, notre amateur recommença sur nouveaux frais en 1870, et il estime qu'il possède aujourd'hui près de quinze mille pièces cataloguées.

M. Lépine a, pour son classement, adopté l'ordre chronologique. Chaque règne de notre histoire, chaque gouvernement a son dossier général, qui renferme à son tour des dossiers particuliers dans lesquels viennent prendre place les affiches de même nature.

Le document le plus ancien de la collection Lépine est une affiche de 1594 portant règlement sur la police intérieure de la ville de Lyon.

Le XVIIe siécle est représenté par un assez grand nombre de pièces, dont quelques-unes sont intéressantes pour l'histoire de l'imprimerie et de la librairie.

Dans le dossier de Louis XVI et classé dans la section des affiches qui se rapportent à l'enseignement, je trouve un *Avis au public* dans lequel M. Dupont, « tachygraphe » de S. A. S. le duc d'Orléans, invite les amateurs à assister à ses cours publics.

Le dossier relatif à la première partie du règne de Louis XVIII, contient un spécimen des premières affiches coloriées. C'est une réclame pour l'eau de mélisse des Carmes. L'annonce est encadrée d'une guirlande de fleurs coloriées à la main.

M. Lépine est particulièrement riche en documents de toutes sortes sur la révolution de 1848, et possède la plus grande partie des affiches destinées à porter à la connaissance du public l'apparition des nouveaux journaux, dont le

nombre était alors considérable. Voici les affiches pour *le Napoléon*, qui n'eut que quatre numéros; pour *le Blagueur*; que son rédacteur en chef Blaguinski (lisez : Henri de Kock) annonçait par d'immenses réclames rédigées en style charlatanesque :

LE BLAGUEUR

Journal de l'époque, paraîtra dimanche prochain, 25 Juin 1848.

EN VOILA UN VRAI, UN BON JOURNAL !!!

Crieurs, qui voulez faire fortune, venez acheter

LE BLAGUEUR !!!

Public, si tu veux t'amuser, achète

LE BLAGUEUR!!!

Plus loin, l'affiche du *Canard*, journal drôlatique et politique que dirigeait M. Xavier de Montépin; celle de *l'Europe républicaine*, et cette autre, non des moins curieuses, de deux mètres de hauteur, qui annonçait le journal *l'Évangile*, destiné, disait son directeur, le citoyen Guillet, à « répandre dans les classes pauvres et laborieuses l'instruction et l'éducation morales .» A citer également, les affiches de *l'Événement*, de Victor Hugo; de *l'Opinion publique*, de Nettement; du *Peuple*, d'Esquiros; de *la Sentinelle républicaine*, du *Tribunal révolutionnaire*, etc. J'arrête là mes citations. Aussi bien me faudrait-il copier les colonnes de la *Bibliographie* de M. Hatin ou le livre de M. Izambard. M. Lépine possède aussi une collection presque complète du *Bulletin de la République*, introuvable aujourd'hui; les placards qui contenaient soit les vers patriotiques mais mirlitonnesques de Louis Festeau, le « chansonnier du peuple », comme il aimait à se désigner lui-même, soit les couplets de Lachambeaudie qui se chantaient sur l'air de *Philoctète*.

Un curieux document, politique et littéraire tout à la fois, qui n'a pas été reproduit dans *les Murailles révolutionnaires de 1848*, est l'affiche par laquelle l'auteur de *Némésis* recommandait ainsi Lamartine au suffrage populaire :

Entre tous les grands noms qui réclament justice
Et que l'ingratitude aujourd'hui rapetisse,
Entre ces hommes forts qui, durant les dix mois
Où l'émeute assiégea le saint temple des lois,
Montrèrent au péril des âmes éprouvées,
Et qui, lorsqu'elle entra par les portes crevées,
Indignés de fléchir sous l'anarchique effort,
Dans leur chaise curule attendirent la mort,
Il en est un surtout que sa hauteur isole,
Qui les embrasse tous de sa large auréole,
Celui qui le premier à tous fit concevoir
L'autorité que prend le poète au pouvoir,
L'homme aux profonds éclairs, aux saillantes images,
L'homme qu'après l'avoir déifié d'hommages,
Vous avez abattu, méconnu, diffamé,
Lamartine... Avant moi vous l'avez tous nommé.
. . . .

Moins nombreuses et d'un intérêt moindre que les placards et documents politiques, les affiches littéraires illustrées de la collection Lépine sont toutefois

précieuses au point de vue bibliographique. Dans la série des romans, je trouve les affiches modernes qui servirent à annoncer *l'Affaire de la rue du Temple*, de Constant Guéroult, le *Rocambole*, de Ponson du Terrail; *Isaïe le lépreux*, de Gonzalès; *les Mémoires d'un geôlier de la Bastille*, par Beaujoint; *la Petite duchesse*, d'Alexis Bouvier; *le Secret du cachet rouge*, de M. Jogand; *les Damnés de Paris*, par Jules Mary; *le Million*, par Jules Claretie; *la Grotte du milliard*, etc. etc. La plupart de ces affiches représentent la scène principale du roman, dont le sujet est parfois indiqué en quelques lignes rédigées en un style emphatique.

Vous souvient-il d'une réclame faite, il y a quelques années, pour lancer une édition des *Confessions de Marion Delorme?*

Quel sujet fécond, s'écriait le libraire dans son affiche, que l'histoire de cette courtisane aimable, devant laquelle pâlissent les plus fameuses de l'antiquité ou des temps modernes! Marion Delorme est l'incarnation du charme et de la grâce, parce qu'elle ne se contente pas d'avoir la plus délicieuse tête, mais parce qu'elle fait preuve du plus tendre et du plus généreux des cœurs!

Oh! quelle différence avec telle ou telle dame légère de nos jours! Ce n'est pas Marion qui eût tourné le dos à un amoureux prêt à se tuer pour elle! D'abord, elle l'eût empêché de se tuer en l'aimant, ou tout au moins en faisant semblant de l'aimer. « Le beau malheur, disait-elle, que de perdre quelques baisers pour sauver la vie d'un galant homme! »

Que vous semble de ce petit morceau? Et, tout aussitôt après cette belle tirade, le libraire psychologue, pensant à son commerce, ajoutait : « A titre d'essai, les deux premières livraisons seront vendues ensemble sous une couverture. »

III

COMMENT SE FORME UNE COLLECTION D'AFFICHES.

Ce n'est pas chose aisée que de former de semblables collections. On n'y parvient qu'à force de temps, de patience, d'argent, et parfois aussi de ruse et d'audace.

M. Lépine m'a dit de quelle façon il avait commencé son premier recueil, alors que, tout jeune, il suivait les cours de l'École des beaux-arts. C'était simple, mais quelque peu... indélicat. Accompagné de plusieurs de ses camarades d'école, notre amateur se mettait à la recherche d'un afficheur. L'homme trouvé, on le laissait placarder tranquillement ses petites réclames, et il n'avait pas le dos tourné que toute la bande, faisant demi-cercle autour de l'affiche encore humide, permettait à ce détrousseur de murailles de la détacher et d'ajouter ainsi une nouvelle pièce à celles qu'il possédait déjà.

M. Dessolliers s'est-il jamais rendu coupable de pareils méfaits? Je n'oserais l'affirmer! Pourtant, il me semble avoir entendu parler d'une certaine histoire héroï-comique, à propos de l'affiche de *l'Homme-Chien*; histoire d'ailleurs très amusante et dans laquelle, paraît-il, l'ardent collectionneur fut *pincé*, par l'afficheur même, en flagrant délit de décollage. Mais n'insistons pas...

Quoi qu'il en soit, le « scalpeur » de murailles existe — on l'affirme du moins — et je me suis laissé conter qu'un de nos critiques d'art les plus juste-

8ème Année. 8ème Année

LES GUÊPES ILLUSTRÉES

A. KARR



ABONNEMENT
12 Francs.
Les Volumes séparés 1f

POUR LES DÉPARTEMENTS
13 Francs, 50c
Les Volumes séparés 1f

ON S'ABONNE ICI

1847

FAC-SIMILÉ D'UNE AFFICHE COMPOSÉE PAR BERTALL
(Collection de M. Dessolliers.)



FAC-SIMILÉ DE L'AFFICHE DE CÉLESTIN NANTEUIL ANNONÇANT LA PUBLICATION IN-18
DES « CENT ET UN ROBERT-MACAIRE », PAR PHILIPON ET DAUMIER

(Collection de M. Dessolliers.)

Supplément au numéro du 10 novembre du Livre

REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE

ET

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

PARIS. — 4, rue Hautefeuille, 4. — PARIS

SOMMAIRES

Ire ANNÉE

No 1. — 10 Mars 1883

La Provençale, roman de Regnard. — *Crispin rival de son maître*, comédie de Le Sage — *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*, par La Fontaine. — *De la manière dans les Arts du dessin*, par Diderot. — *Mémoires et Correspondance*, de Mme d'Epinay. — *Pièces*, de Malherbe. — *Discours sur les Passions de l'Amour*, par Pascal. — *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*, par Cabanis. — BULLETINS DU MOIS : *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire*, par M. Elémir Bourges.

No 2. — 10 Avril 1883

La Provençale, roman de Regnard (suite et fin). — *Arlequin poli par l'amour*, comédie de Marivaux. — *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*, par La Fontaine (suite et fin) — *Observations sur l'Alceste de Gluck*, J.-J. Rousseau. — *Mémoires et correspondance* de Mme d'Epinay (suite). — *La Solitude*, ode, de Saint Amant. — *Le Matin*, de Théophile De Viau — *Discours sur les Passions de l'Amour*, par Pascal (suite et fin). — *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*, par Cabanis (suite et fin). — BULLETINS DU MOIS : *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire*, par Elémir Bourges.

No 3. — 10 Mai 1883

Plus d'effets que de paroles, nouvelle de Scarron. — *Parsifal*, poème dramatique, de Richard Wagner. — *Lettres sur l'Italie*, du Président de Brosses. *Réflexions sur la sculpture*, par Falconet. — *Mémoires et correspondance* de Mme d'Epinay (suite). — *De l'Inconstance des choses*. — *Sonnets*, par Joachim du Bellay. — *Avis à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille*, par Fénelon. — *Histoire du procès de la marquise de Brinvillier*. — BULLETINS DU MOIS : *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire* par M. Elémir Bourges.

No 4. — 10 Juin 1883

Plus d'effets que de paroles, nouvelle de Scarron (suite et fin). *Le Somnambule*, comédie par Pont de Veyle. — *Lettres sur l'Italie*, du Président de Brosses (suite) — *Réflexions sur la sculpture*, par Falconet (suite et fin). — *Mémoires et correspondance* de Mme d'Epinay (suite). — *Chanson et Stances*, de Corneille. — *Discours sur la vie cachée en Dieu*, par Bossuet. — *Histoire du Procès de la marquise de Brinvillier* (suite et fin). — *Le Salon de* 1883, par E. H. — BULLETINS DU MOIS : *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire*, par M. Elémir Bourges.

— *Mémoires et correspondance* de Mme d'Epinay (suite). — *Ça ira*, (septembre 1792), sonnets par Carducci (traduction inédite). — *Du bon et du mauvais principe*, par St Martin. — *Correspondance inédite de* Colbert. — BULLETINS DU MOIS — *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire*, par M. N. S — *Chronique des arts*, par M. H. Nielly.

N° 17. — 10 Juillet 1884

Édouard, roman par Mme de Duras (suite et fin). — *Le Pédant joué*, comédie en cinq actes, par Cyrano de Bergerac (suite et fin). — *Lettres sur l'Italie*, du Président de Brosses (suite). — *Du réalisme*, par E. Delacroix. — *Mémoires et correspondance* de Mme d'Épinay (suite). — *Les trois Tombes*, par S. T. Coleridge (traduction inédite de M. B.-H. de Saint Heraye). — *Du bon et du mauvais principe*, par St Martin (suite et fin). *Correspondance inédite de* Colbert. — BULLETINS DU MOIS. — *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire*, par M. Maurice Bouchor et M. Louis Farges. — *Chronique des arts*, par M. H. Nielly

N° 18. — 10 Août 1884

Lady Roxana, par Daniel Defoe (traduction inédite de M. B.-H. de Saint Heraye). — *L'Oracle*, comédie en un acte, par Saintfoix. — *Lettres sur l'Italie*, du Président de Brosses (suite). — *Mes pensées bizarres sur le dessin*, par Diderot. — *Mémoires et correspondance* de Mme d'Épinay (suite). — Poésies de troubadours, (traduction inédite de M. L. Farges). — *Pensées morales*, par Balzac. — *Correspondance inédite de* Colbert. — BULLETINS DU MOIS. — *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire*, par M. Maurice Bouchor. — *Chronique des arts*, par M. H. Nielly.

N° 19. — 10 Septembre 1884

Lady Roxana, par Daniel Defoe (suite), (traduction inédite de M. B.-H. de Saint Heraye.) — *Le Naufrage ou la Pompe funèbre de Crispin*, comédie en un acte, par de Lafont. — *Lettres sur l'Italie*, du Président de Brosses (suite). — *Réflexions sur le beau*, par E. Delacroix. — *Mémoires et correspondance* de Mme d'Épinay (suite). — *Huit sonnets de Cervantès* (traduction inédite). — *Un bel esprit, un philosophe*, par Bossuet. — *Correspondance inédite de* Colbert (suite et fin). — BULLETINS DU MOIS. — *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire*, par N. S. — *Chronique des arts*, par M. H. Nielly.

N° 20. — 10 Octobre 1884

Lady Roxana, par Daniel Defoe (suite), (traduction inédite de M. B.-H de Saint Heraye). — *Venise Sauvée*, ou une *Conspiration découverte*, tragédie en cinq actes par Thomas Otway. — *Lettres sur l'Italie*, du Président de Brosses (suite). — *Essai sur le goût dans les choses de la nature et de l'art*, par Montesquieu. — *Mémoires et correspondance* de Mme d'Epinay (suite). — *Dialogue de* Frédéric Ruysch *avec ses momies*. — *Les Souvenirs*, idylle par Giacomo Leopardi (traduction inédite de M. Félix Rabbe. — *Des idées en général* et de *leur origine*, par Locke. — Quatre lettres de Mendelssohn (traduction de Mlle Cécile Morgenstern. — BULLETINS DU MOIS. — *Chronique théâtrale*, par M. Henri Signoret. — *Chronique littéraire*, par N. S. — *Chronique des arts*, par M. H. Nielly

---

Dans ses numéros de novembre, décembre et janvier, La Revue des Chefs-d'œuvre et Curiosités littéraires publiera, comme œuvres inédites : 1° En Poésie : *L'Approche de la Mort*, par Leopardi (traduction de M. Félix Rabbe. —*Fragments* de Graisset. Le Prométhée de Shelley traduit pour la première fois en français par M. Félix Rabbe. 2° Aux Variétés : *Des lettres inédites* de Malesherbes.

Paris. — Imp. Parent et Cie, rue de Buci, 13.

REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE

ET

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

Directeur : Henry du PARC

PARIS. — 4, rue Hautefeuille, 4. — PARIS

Deuxième Année

La REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE ET CURIOSITÉS LITTÉRAIRES est entrée dans sa seconde année de publication.

Cette Revue fondée pour populariser les Œuvres remarquables peu connues et répandre davantage les Chefs-d'Œuvre incontestés, a reçu de la Presse et du public le plus favorable accueil. Il nous suffira de citer les noms de MM. François COPPÉE, de l'Académie Française, Francisque SARCEY, Auguste MARCADE, RACOT, ROBERT ESTIENNE, Jacques ROLLAND, A. CIM, qui tous ont parlé de la REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE dans les termes les plus élogieux.

Parmi les Œuvres les plus intéressantes publiées intégralement et sans coupures par la REVUE dans le cours de l'année écoulée, nous citerons comme *Romans* : *La Provençale*, de REGNARD; *Ourika*, par Mme de DURAS ; *Sous les Plombs*, par CASANOVA ; *La Reine fantasque*, par J.-J. ROUSSEAU ; *Plus d'Effets que de Paroles*, par SCARRON, etc., etc...

Comme *Théâtre* : *Un Miracle de Notre-Dame* (Mystère du XIVe siècle); *La Tontine*, de LE SAGE; *Le Bal*, de REGNARD; *Le Cosaque Poëte*, traduit du polonais, du prince KOCHANOWSKI, etc., etc...

Comme *Esthétique* : *Les Entretiens sur la Vie de Nicolas Poussin*, par FÉLIBIEN; *Vie de Charles Lebrun*, par DESPORTES; *Notes de Salons*,

Extraits des Journaux

C'est une revue nouvelle, dont l'idée m'a paru originale. Le premier numéro en a paru ce mois-ci et il en paraitra un chaque mois. La *Revue des Chefs-d'œuvre* est du format de la *Revue des Deux-Mondes* et de la *Nouvelle Revue*; elle comporte deux cents pages d'impression à peu près,

J'ai parcouru avec une curiosité vive ce premier numéro : c'est qu'il répondait à un ordre d'idées qui s'est presente plus d'une fois à mon esprit. Nous ne lisons plus, cela est certain Je ne parle pas, bien entendu, des classes désheritees de l'instruction, qui ne lisent point, par l'excellente raison qu'il faut, pour lire avec plaisir et fruit, un fonds de connaissances premières qui leur manquent. C'est à la bourgeoisie que je pense, à celle dont les fils ont passe par les établissements d'instruction secondaire, et qui s'y sont, les uns imprégnes, les autres teints légerement de latin et de grec. Ils n'ouvrent plus guere que par aventure les chefs-d'œuvre qui ont servi à leur éducation; ils vivent sur le fonds qu'ils ont emporte du collège où ils ont lu trente à quarante ouvrages au plus, du dix-septieme et du dix-huitième siècle. Il est vrai que ce sont les plus beaux : mais avouez que le bagage est mince. Moliere. Corneille, Racine, La Fontaine, Boileau etc. La nomenclature des livres classiques ne serait pas bien longue. Et encore ne suis-je pas bien assuré que tous nos eleves les possédent parfaitement. Combien n'ont lu des *Provinciales* de Pascal que les deux premières, qui sont, ou du moins qui étaient jadis exigees pour le baccalaureat.

Mais, au-dessous des douze grands dieux, il y a l'innombrable foule des *dii minores*. Notre littérature compte une infinie variéte de productions qui, pour n'avoir pas pris rang dans les programmes de l'education, n'en sont pas moins charmantes et méritent de ne point tomber dans l'oubli. Bien peu les ont lues; presque personne ne les lit plus.

Est-ce le temps qui manque? Oui, un peu; car la vie est courte. Mais c'est surtout l'occasion.

Je m'étais souvent dit qu'une Revue — je l'avais plutot imaginée hebdomadaire que mensuelle — qui apporterait tous les dimanches matins un choix bien fait d'ouvrages courts et interessants, tires des deux derniers siècles et de la premiere moitié du notre, aurait chance de reussir. Il serait facile de joindre a chaque ouvrage une notice breve et substantielle, qui mettrait le lecteur au courant de ce qu'il doit savoir pour être en familiarité et pour ainsi dire de plain pied avec l'ouvrage qu'il va lire. C'était quelque chose comme le supplement du *Figaro* et du *Gaulois* le dimanche, mais à mon sens, quelque chose de plus et de mieux. Car ces deux journaux ne donnent que des extraits, des morceaux choisis, et encore les choisissent-ils plutot souvent pour leur actualite que pour leur mérite intrinseque : un lettre ne se sent que mediocrement engagé à les lire

La *Revue des Chefs-d'Œuvre* me semble réaliser ce que j'avais rêvé depuis longtemps.

Je souhaite passionnement qu'elle reussisse.

Extrait du *XIX*e *Siècle*. — N° du 31 mars 1883 FRANCISQUE SARCEY.

L'idée qui a inspiré cette publication mensuelle est digne d'encouragement A notre époque, on lit beaucoup. Bien des gens n'obtiennent qu'au milieu, ou vers la fin de leur vie, des loisirs inconnus au commencement. Ils sentent le besoin de combler les lacunes forcées de leur connaissances litteraires. La *Revue des Chefs-d'Œuvre*, peut etre pour eux un bon guide, pour les autres, elle les fait se souvenir agreablement. C'est un volume de deux cents pages, imprime en assez gros caracteres et qui se recommande par le choix inteligent et la variété des sujets.

Extrait du *Figaro*. — N° du 6 Octobre 1883.) Auguste MARCADE

Il vient de se fonder une publication sur laquelle nous appelons l'attention de nos lecteurs. La *Revue des Chefs-d'Œuvre*, qui forme chaque mois un beau volume d'un prix modique, reimprimera tous les morceaux supérieurs, toutes les pages excellentes, qui ne se trouvent pas dans la bibliotheque du commun des lecteurs.

Vous avez chez vous les *Fables* de Lafontaine, peut-être les *Contes*; mais vous n'avez pas son *Voyage en Limousin*, une merveille de style familier Vous connaissez à fond les *Oraisons funèbres*, mais il y a gros à parier que vous n'avez jamais feuillete les in-quartos de l'abbe Migne et que vous ignorez quels tresors de style sont enfouis dans les sermons de Bossuet Votre *Théâtre de Regnard* vous a sufli jusqu'a present, mais peut-etre ne savez-vous meme pas le titre de son charmant petit roman : *La Provençale*. — Eh bien! la *Revue des Chefs-d'œuvre* vous remettra sous les yeux toutes ces choses, qui valent les chefs-d'œuvre classiques, reconnus officiels, qui sont signees souvent des noms les plus illustres, et qui cependant sont restees dans une demi-obscurite, par le caprice de l'*habent sua fata libelli*.

Une bibliotheque à peu pres complète coûte très cher et tient beaucoup de place. Presque personne n'en possede une et bien peu ont le temps de frequenter les collections publiques. De là, une considerable lacune dans l'education litteraire du public. Cette lacune, la *Revue des Chefs-d'œuvre* la comblera. Comme un malade atteint de laryngite peut se procurer « Enghien chez soi », vous aurez « les Chefs-d'œuvre chez vous », et moyennant vingt francs par an, vous recevrez la plus parfaite des anthologies.

(Extrait de *La Patrie*. — N° du 16 Avril 1883) François COPPÉE

GRANDE IMPRIMERIE DE BORDEAUX, 21 Cours du Chapeau Rouge



BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES

FRINZINE, KLEIN ET CIE, ÉDITEURS

PARIS. — 1, rue Bonaparte, 1. — PARIS

POUR PARAITRE EN DÉCEMBRE 1884

LES ANCIENS ALMANACHS ILLUSTRÉS

PAR

VICTOR CHAMPIER

Rédacteur en chef de la *Revue des Arts décoratifs*

Ouvrage contenant l'histoire des Calendriers, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, accompagné de

50 PLANCHES HORS TEXTE

EN NOIR ET EN COULEUR

reproduisant, d'après les procédés perfectionnés, les almanachs composés par les plus célèbres artistes des XVe, XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, tels que :

CRISPIN DE PASSE, ABRAHAM BOSSE, EIDELINCK, LEPAUTRE
COCHIN, EISEN, DEBUCOURT, DEVERIA, etc.

Dans cet ouvrage, M. Victor Champier retrace l'histoire curieuse des Calendriers chez les Peuples anciens, en Egypte, en Grèce et à Rome. Il étudie les Calendriers liturgiques en usage jusqu'à la fin du XVe siècle, et qu'on trouve seulement dans de vieux livres d'Heures, illustrés de miniatures précieuses ; des notes et des éclaircissements, joints à de fidèles reproductions, expliquent les Calendriers perpétuels composés au XVe siècle, et les Almanachs de grande dimension (1 mètre de hauteur), gravés par les premiers artistes du règne de Louis XIV : Almanachs dont les rares spécimens existants atteignent dans les ventes des prix relativement élevés. Ces Almanachs ont pour sujet, soit les principaux événements du temps, soit des compositions satiriques, et constituent ainsi l'histoire très piquante et très variée des deux derniers siècles.

Enfin, M. Victor Champier passe en revue la série des petits Almanachs littéraires du XVIIIe siècle, dont quelques-uns, et non des moins intéressants, sont aujourd'hui introuvables. Il en donne la nomenclature complète et reproduit les plus curieuses gravures dont un grand nombre de ces Almanachs sont illustrés.

L'ouvrage comprend en outre un Catalogue général des grands Calendriers illustrés qui ont été imprimés en France, depuis le XVe siècle jusqu'en l'année 1830.

L'auteur, qui s'adresse spécialement aux amateurs de gravures rares et aux hommes d'étude, traite un sujet absolument original et nouveau, qui, malgré son haut intérêt, n'avait jusqu'ici fait l'objet d'aucun travail analogue.

Ce livre forme un splendide album grand in-folio, cartonné genre *amateur*, toile anglaise, en deux teintes, lettres et filets noirs ou dorés *au plat*. — Un revêtement intérieur contient les *50 planches de gravures, et les pages du texte explicatif*, donnant l'histoire des Almanachs illustrés, et accompagné de nombreuses reproductions dans le texte ; le tout imprimé sur velin extra du Marais.

Prix : 75 francs

TIRAGE A PETIT NOMBRE

ÉDITION DE GRAND LUXE

Le même ouvrage, texte imprimé sur papier Impérial du Japon, avec *double suite* des planches, dont l'une tirée sur Japon : le tout dans un album in-folio, reliure riche d'amateur, dos et coins en chagrin, lettres et filets dorés *au plat*.

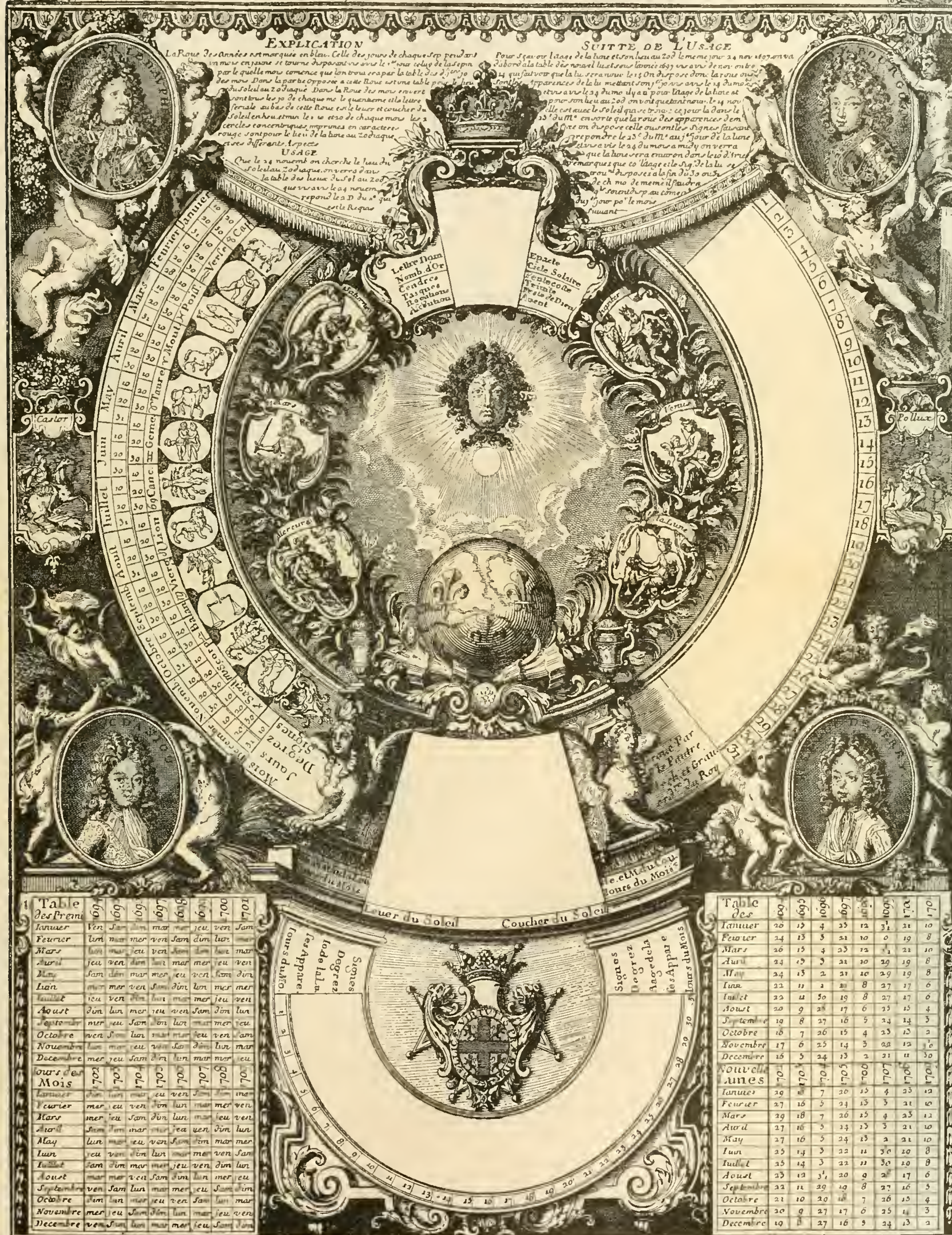
10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE

Prix : 200 francs

N. B. — Cette édition spéciale, étant rigoureusement limitée à 10 exemplaires, nous prions les souscripteurs de hâter leurs demandes, pour qu'il nous soit possible d'y satisfaire.

Remplir le bulletin de souscription ci-inclus et l'adresser à MM. FRINZINE, KLEIN ET CIE, *1, rue Bonaparte, Paris; on recevra l'ouvrage franco à domicile, dès son apparition.*

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 51148.



Calendrier gravé par **LEPAUTRE**, « architecte et graveur du Roy » (1694)

BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES

FRINZINE, KLEIN & CIE, ÉDITEURS

1, RUE BONAPARTE, PARIS

POUR PARAITRE EN DÉCEMBRE, 1884

LES

ANCIENS ALMANACHS ILLUSTRÉS

Je soussigné

demeurant à

déclare souscrire à *exemplaire de l'ouvrage ci-dessus, sur papier* (1)

pour la somme de

montant de la présente demande que je paie (2)

le *188* .

SIGNATURE :

1 *Indiquer le papier choisi.*

2 *Indiquer le choix de mode de payement :* *avec mandat inclus,* ou *à réception de l'ouvrage.*

31712

Supplément au LIVRE du 10 novembre 1884.

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE

A. QUANTIN

IMPRIMEUR DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS



EXTRAIT DU CATALOGUE

POUR JANVIER 1885

BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE

DU ROMAN CONTEMPORAIN

Depuis une quinzaine d'années, la librairie de luxe, encouragée par le suffrage des amateurs, a produit une grande quantité de beaux ouvrages. Tous les grands auteurs des xvie, xviie et xviiie siècles ont été publiés sous une forme digne de leurs œuvres. Beaucoup de ces beaux ouvrages sont aujourd'hui classés dans les bibliothèques, et cette sorte de Renaissance du livre a même eu l'immense avantage de raviver et de faire naître le goût de la bibliophilie. Mais, sans prétendre fermer le champ toujours fertile de l'édition rétrospective, on peut dire que presque tous les sujets ont été traités et que tous les chefs-d'œuvre du passé ont aujourd'hui une expression typographique suffisante.

Il est loin d'en être de même pour les auteurs contemporains, c'est-à-dire pour les auteurs dont les œuvres ne sont pas encore tombées dans le domaine public. La postérité dira cependant quelle est l'importance littéraire du xixe siècle ! Mais de grandes difficultés se présentaient et les droits si légitimes de la propriété littéraire demandaient à être respectés. Depuis longtemps nous avons entamé les négociations dont nous présentons aujourd'hui le résultat aux amateurs. En dehors des auteurs vivants qui ont bien voulu nous aider dans notre entreprise, nous devons au concours de la librairie Calmann Lévy, propriétaire des œuvres de Balzac, de Dumas, de George Sand, etc., et de la librairie Charpentier, propriétaire des œuvres de Gautier, de Musset, etc., de pouvoir offrir au public une encyclopédie du Roman contemporain complète en ce sens qu'elle ne comprend que des chefs-d'œuvre et qu'elle comprend presque tous ceux que le suffrage public a consacrés. Le temps fera le reste.

Toutes ces œuvres sont trop célèbres pour qu'il soit opportun d'insister sur leur mérite littéraire, mais nous devons donner quelques explications sur ce que sera leur exécution matérielle. Le format, petit in-4 anglais se rapprochant de l'in-8 raisin, sera le même pour tous les volumes : le même rayon de bibliothèque pourra ainsi leur être réservé. Les couvertures auront également un aspect à peu près uniforme, mais l'intérieur même du volume variera suivant les sujets, ainsi que l'illustration. Les uns conserveront les belles et sévères planches à l'eau-forte imprimées hors texte. Chez les autres, des gravures en couleurs mariées dans le texte, donneront les plus nouveaux aspects de la chromotypographie moderne et s'harmoniseront avec l'humour et la gaieté du texte. Pour d'autres enfin, la vieille gravure sur bois et même les procédés lithographiques sauront se rajeunir. Nous nous sommes tout spécialement outillés en vue de cette fabrication variée.

Les caractères ont été gravés particulièrement pour cette collection. Pour des auteurs modernes, nous n'avons pas cru devoir employer les anciens types et nous espérons que le dessin que nous avons choisi, modernisation des anciens caractères Didot, répondra au double besoin de l'élégance et de la lisibilité. Le papier enfin, fabriqué à la cuve avec du pur chiffon de fil, mais à la manière française, est à la fois d'une régularité parfaite et d'une solidité absolue; il sera tantôt blanc, tantôt teinté.

Si l'on considère les soins particuliers de la fabrication de ces ouvrages, le choix et l'abondance de l'illustration, aussi les droits inhérents à toute propriété non publique, le prix de 25 francs invariablement appliqué à chaque volume de la collection paraîtra d'un bon marché exceptionnel. Ce prix semblera d'autant moindre devant la condensation voulue des œuvres qui fera, par exemple, tenir les *Trois Mousquetaires* en un seul volume. Enfin le tirage de ces ouvrages sera forcément limité. Si leur attrait augmente le nombre des bibliophiles, les jeunes amateurs auront la bonne fortune d'inaugurer leur collection par des ouvrages appelés à devenir en peu d'années rares et classés !

Un tirage exceptionnel sera, pour chaque ouvrage, strictement limité à cent exemplaires numérotés, au prix de 100 francs l'exemplaire. Ce tirage formera en réalité une édition particulière, car toutes les pages seront remaniées et réimposées, avec grandes marges régulières, sur papier de grand format. Suivant leur nature, les illustrations y auront des états divers. Susceptibles de recevoir soit les illustrations originales que le goût du jour fait souvent exécuter sur les marges, soit les estampes que les découvertes de la bibliophilie privée permettra d'intercaler, ces rares exemplaires n'ont besoin d'aucune recommandation.

Un dernier renseignement au sujet de la marche de cette collection. Arrêtée dès aujourd'hui d'après la liste qui suit, elle ne sera que très difficilement augmentée, et avec la plus grande précaution. Mais la fabrication des ouvrages annoncés sera très activement poursuivie. Absolument tous les traités sont signés avec les auteurs ou les propriétaires des œuvres et presque toutes les illustrations sont engagées. Au moins six volumes, à partir de 1885, paraîtront chaque année. Mais les souscriptions sont libres et limitées à chaque volume, aucune restriction ne pouvant être apportée au choix des amateurs. Sans distinction voulue, et sans la moindre prétention à une classification quelconque d'après leur valeur, les ouvrages paraîtront suivant l'exécution des illustrations.

Nous mettons en vente maintenant

Dans la Bibliothèque des chefs-d'œuvre du Roman contemporain

GUSTAVE FLAUBERT

MADAME BOVARY

ILLUSTRÉE DE

Douze compositions par ALBERT FOURIÉ

GRAVÉES A L'EAU-FORTE PAR ABOT ET MORDANT

Et tirées hors texte

Un volume petit in-4, sur papier blanc à la cuve, planches hors texte sur papier teinté, couverture repliée, avec marque en relief et or. Prix........................ **25 fr.**

Il a été tiré cent exemplaires numérotés, sur papier du Japon, texte remanié et réimprimé sur format grand in-4, avec planches avant lettre sur Japon et avec lettre sur papier teinté à la cuve. Prix.. **100 fr.**

OUVRAGES A SUIVRE

(Traités signés)

H. DE BALZAC
Le Père Goriot, 1 vol.
Le Cousin Pons, 1 vol.
La Cousine Bette, 1 vol.
Le Lys dans la Vallée, 1 vol.
Eugénie Grandet; Pierrette, 1 vol.

CHARLES DE BERNARD
Gerfaut, 1 vol.

JULES CLARETIE
Monsieur le Ministre, 1 vol.

ALPHONSE DAUDET
Sapho, 1 vol.

ALEXANDRE DUMAS
Les Trois Mousquetaires, 1 vol.
La Reine Margot, 1 vol.
Souvenirs d'Antony, 1 vol.

ALEXANDRE DUMAS FILS
La Dame aux Camélias, 1 vol.

OCTAVE FEUILLET
Le Roman d'un jeune homme pauvre, 1 vol.
Monsieur de Camors, 1 vol.

ERNEST FEYDEAU
Fanny, 1 vol.

GUSTAVE FLAUBERT
Madame Bovary, 1 vol.
Salammbo, 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER
Le Roman de la Momie, 1 vol.

Mme ÉMILE DE GIRARDIN
Le Lorgnon, 1 vol.

J. ET E. DE GONCOURT
Germinie Lacerteux, 1 vol.

LUDOVIC HALEVY
L'abbé Constantin; Deux Mariages, 1 vol.

VICTOR HUGO
Notre-Dame de Paris, 2 vol.
Les Misérables, 5 vol.

ALPHONSE KARR
Sous les Tilleuls, 1 vol.

A. DE LAMARTINE
Raphaël, 1 vol.

PROSPER MÉRIMEE
Colomba; Carmen, 1 vol.

MERY
La Guerre du Nizam, 1 vol.

MICHELET
L'Amour, 1 vol.

HENRY MURGER
La Vie de bohème, 1 vol.

ALFRED DE MUSSET
Confession d'un enfant du siècle, 1 vol.

CHARLES NODIER
La Fée aux Miettes; Trilby, 1 vol.

SAINTE-BEUVE
Volupté, 1 vol.

GEORGE SAND
Le Marquis de Villemer, 1 vol.
Mauprat, 1 vol.
La Petite Fadette; La Mare au Diable, 1 vol.

JULES SANDEAU
Mademoiselle de la Seiglière, 1 vol.
Marianne, 1 vol.

FRÉDÉRIC SOULIE
Les Mémoires du Diable, 1 vol.

ÉMILE SOUVESTRE
Un Philosophe sous les toits, 1 vol.

ANDRÉ THEURIET
Mademoiselle Guignon, 1 vol.

ALFRED DE VIGNY
Cinq-Mars, 1 vol.

ÉMILE ZOLA
L'Assommoir, 1 vol.

Son Altesse la Femme

PAR

OCTAVE UZANNE

Superbe volume in-8 jésus carré — de 320 pages environ — sur beau papier des Vosges spécialement fabriqué pour cet ouvrage et imprimé en caractères fondus pour cette édition de grand luxe d'après les types anciens de Didot.

Illustration absolument originale et nouvelle, comprenant : 1° DIX GRANDES AQUARELLES, HORS TEXTE, composées par HENRI GERVEX, J. ANTONIO GONZALÈS, L. KRATKE, ADRIEN MOREAU et FÉLICIEN ROPS, reproduites par la gravure en taille-douce et en couleur, suivant les procédés de Debucourt ; — 2° ONZE EN-TÊTES DE CHAPITRES OU DÉBUTS DE PAGES, composés par A. LYNCH, gravés, suivant l'époque, soit sur bois, soit à l'eau-forte ou à l'aquatinte, soit en chromo-taille-douce ou en chromotypographie, dans une manière appropriée au sujet traité par l'auteur ; — 3° NOMBREUSES VIGNETTES ET CULS-DE-LAMPE. — COUVERTURE A L'AQUARELLE d'après Fraipont, tirée en taille-douce et en couleur sur Japon blanc replié.

Tirage limité à celui fait pour l'Édition de l'ÉVENTAIL

Sur papier des Vosges.. **45** fr.

100 EXEMPLAIRES SUR JAPON TEINTÉ, DU FORMAT, *avec tirage spécial des aquarelles et tirage hors texte des en-têtes de chapitres* (numérotés de 1 à 100). Prix : **100** fr.................................... (*Épuisés*).

Il a été tiré en plus une ÉDITION EXCEPTIONNELLE

SUR GRAND JAPON IMPÉRIAL *présentant près de trois centimètres de marges en hauteur et largeur de plus que les exemplaires ordinaires et comprenant une suite de différents tons et états des en-têtes hors texte et deux suites des aquarelles avec et sans lettre sur japon adhérent et montées sur onglet.* Cette édition, entièrement remise en pages, et tirée à CENT EXEMPLAIRES (numérotés de **I** à **C**, en chiffres romains). — Prix : **200** fr......................... (*Épuisés.*)

NOTA. — Il a été fait pour cet ouvrage un cartonnage artistique très élégant en cuir japonais et satin avec gardes de couleur, muni d'une barrette d'or à laquelle sont cousus dix signets de soie multicolores destinés à marquer les chapitres du livre. — Prix de cet emboîtage de grand luxe : **6** fr., et **10** fr. pour les exemplaires sur grand japon.

SON ALTESSE LA FEMME aura la bonne fortune de s'adresser à *Tout le Monde.* Ce sera sans doute le livre à sensation des étrennes bibliographiques 1884-85. Les bibliophiles ne seront pas les seuls à se disputer ce livre curieux d'un tirage restreint ; les gens du monde et les mondaines de toutes les classes aimeront également à posséder un ouvrage qui sera avant tout un livre de famille et un keepsake de salon, car la femme française y revit dans toute la coquetterie de ses charmes, ingénieusement présentée par un jeune écrivain qui depuis longtemps a conquis les bonnes grâces de ses lecteurs et lectrices, et qui, moins emprisonné dans le cadre étroit des vignettes marginales, a pu prendre ici beaucoup plus librement ses ébats littéraires que dans les gracieux ouvrages, aujourd'hui classés et absolument épuisés, de *l'Éventail* et de *l'Ombrelle.*

L'ART JAPONAIS

PAR

M. LOUIS GONSE

Directeur de la *Gazette des Beaux-Arts.*

L'OUVRAGE FORME DEUX MAGNIFIQUES VOLUMES IN-4 D'AIGLE, COMPRENANT PLUS DE 700 PAGES DE TEXTE ET PLUS DE 1000 GRAVURES, DONT 64 PLANCHES HORS TEXTE ET EN COULEUR

DÉSIGNATION

Texte. — Ayant sous la main des sources japonaises toutes nouvelles, mises à profit avec le concours d'un lettré indigène, rompu à la connaissance des deux langues et à la lecture des caractères sinico-japonais, l'auteur a pu écrire enfin une **Histoire générale de l'art japonais.** Il étudie successivement toutes ses manifestations, la peinture, l'architecture, la sculpture en bronze, en ivoire et en bois, les laques, les travaux de métal, les armes, les étoffes, les broderies, la gravure en noir et en couleur, la céramique. Cet ouvrage capital, auquel rien de semblable ne saurait être comparé, sera le premier monument historique, critique et descriptif élevé à l'art prodigieux de l'extrême Orient.

Gravures dans le texte. — Les procédés nouveaux ont permis de reproduire directement, et avec la plus grande exactitude, un grand nombre d'albums et d'objets japonais; les autres objets ont été dessinés par des artistes de premier ordre et gravés avec le plus grand soin. Les illustrations dans le texte représentent un ensemble de plus de **800** reproductions.

Gravures hors texte. — Elles comportent **64** grandes planches, donnant la représentation de **300** objets et ainsi subdivisées :

13 Eaux-fortes imprimées sur papier à la cuve et dans des tons variés; quelques-unes même sont polychromes;

21 Planches en héliogravure directe, imprimées sur papier vélin de choix et avec des couleurs spéciales pour les laques, les ivoires, les tableaux, etc.;

2 Planches en grisailles et en or imprimées sur bristol verni;

10 Chromolithographies exécutées d'après des dessins spéciaux et ne comportant pas moins d'une vingtaine de tirages chacune;

18 Aquarelles typographiques en couleurs, or et reliefs, imprimées sur papier du Japon avec les procédés les plus nouveaux et d'un genre aussi inédit que parfait.

Couverture. — Les deux volumes sont contenus dans un cartonnage en **soie japonaise** avec fers spéciaux. Ils peuvent être conservés tels quels dans les bibliothèques ou reliés ultérieurement, au choix des amateurs.

TIRAGE ET PRIX

L'ouvrage a été imprimé strictement à 1,400 exemplaires numérotés. Il n'en sera pas fait de réimpression, dans le but de conserver à cette édition une valeur exceptionnelle.

Les exemplaires numérotés **1** à **100** sont imprimés entièrement sur papier de la manufacture impériale du Japon. Ils contiennent deux états, avant lettre et avec lettre, des eaux-fortes et des planches en héliogravure. Le prix de chacun de ces **100** exemplaires est de **400** francs pour les deux volumes. (*Épuisés.*)

Les exemplaires numérotés **101** à **1400** sont imprimés sur papier fabriqué spécialement et de la teinte japonaise. Le prix de chacun de ces exemplaires est de **200** fr. pour les deux volumes.

Cet ouvrage de premier ordre et d'une richesse d'illustration absolument exceptionnelle constitue un des plus beaux livres d'étrennes qui puisse, avec sa riche couverture en soie, figurer dans une bibliothèque d'amateur ou sur une table de salon artistique.

LES ADAM
ET
CLODION

UNE FAMILLE DE SCULPTEURS AU XVIIIE SIÈCLE

PAR

H. THIRION

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 COLOMBIER

Contenant une centaine de grands dessins et quinze planches hors texte, tirées en couleurs et or.

Tirage à petit nombre. Prix du volume, broché. **50** fr.

50 exemplaires numérotés, sur papier Whatman, avec deux suites des planches. Prix. **100** fr.

Cet ouvrage continue la série des *Grands Maîtres de l'Art*, qui, dans des formats divers et proportionnés à l'importance de l'œuvre, constitue le Panthéon artistique classé aujourd'hui dans toutes les bibliothèques d'art. Cette collection capitale comprendra dans son ensemble, sur les grands artistes de tous les pays et de toutes les époques, une série de monographies consacrées à la fois à la reproduction de leurs chefs-d'œuvre, à l'étude raisonnée de leur talent et au récit de leur vie. Des Catalogues et des Index complètent chaque étude. Les moyens de reproduction les plus exacts et les plus au courant des progrès de l'art graphique y sont employés, et les œuvres de chaque maître y sont représentées en assez grande quantité pour donner une idée parfaite de ses différentes manières et ne laisser ignorer aucun de ses morceaux capitaux. Ainsi seront mis à la portée des amateurs et des artistes des modèles de génie, disséminés de tous côtés et impossibles à réunir autrement.

VOLUMES DÉJA PUBLIÉS ET DONT LES PREMIERS PARUS SONT PRESQUE ÉPUISÉS

L'Œuvre complet de Rembrandt, décrit et commenté par M. Charles Blanc, de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts. Catalogue raisonné de *toutes* les estampes du maître, avec la reproduction en fac-similé, sans retouches et de grandeur naturelle, de toutes ces estampes. En tout 351 pièces. L'ouvrage forme 1 volume in-folio colombier et 2 Albums. Le tirage a été fait seulement à 500 exemplaires numérotés, savoir : 400 ex., texte sur vélin, planches sur Hollande, 500 fr.; 80 ex., texte sur Hollande, planches sur Hollande et Japon, 1,000 fr.; 20 ex., texte sur Whatman, planches sur Hollande, Japon et Whatman, 2,000 fr. L'édition est presque souscrite et il n'en sera jamais fait de tirage ultérieur.

Hans Holbein, par Paul Mantz. Un magnifique volume in-folio colombier (0m,33 sur 0m,47), illustré de 27 gravures hors texte et de plus de 500 sujets dans le texte. Cartonnage artistique. Edition sur papier vélin et planches sur Hollande........ 100 fr.

François Boucher, Lemoine et Natoire, par Paul Mantz. Un magnifique volume in-folio colombier. 40 gravures hors texte à l'eau-forte par Boilvin, Boulard fils, Champollion, Dujardin, Gaujean, Gillot, Labuze, Le Rat, Mongin, Monziès, Rousselle, etc. Plus de 100 gravures dans le texte d'après les procédés nouveaux de reproduction directe. Cartonnage artistique. Edition sur papier vélin et planches sur Hollande.... 100 fr.

Antoine Van Dyck, par J.-J. Guiffrey. Un volume in-folio colombier, contenant plusieurs centaines de gravures dans le texte et plus de 30 grandes planches tirées hors texte et gravées par Boulard fils, Courtry, Dujardin, Fraenkel, Hecq, Gaujean, Masson, Millius, Salmon, etc. Edition sur pap. vélin et pl. sur Hollande. 100 fr.

Jean Bologne, par M. Abel Desjardins, doyen de la Faculté des lettres de Douai. Un volume in-folio colombier contenant, dans le texte et hors texte, la reproduction de presque toutes les œuvres du maître. Edition sur papier vélin........ 100 fr.

J.-F. Millet, par Alfred Sensier et Paul Mantz. Magnifique ouvrage grand in-8 col., illustré de 21 belles héliograv. hors texte et d'un grand nombre de dessins dans le texte d'après les originaux les plus célèbres du maître. Catalogue de l'*œuvre gravé*. — Edition sur papier vélin........ 50 fr.

Albert Dürer, par Charles Ephrussi. Grand ouvrage in-8 colombier composé de documents absolument inédits et résumant la vie et l'œuvre du maître. Illustré d'une centaine de dessins dans le texte et de planches hors texte d'une similitude absolue de reproduction. Edition sur papier vélin, avec planch. sur pap. de Hollande. 60 fr.

Eugène Fromentin, par M. Louis Gonse. Un beau volume in-8, avec une centaine de planches dans le texte et hors texte, augmenté d'*Un voyage en Egypte*, ouvrage inédit de Fromentin. Edition grand in-8........ 30 fr.

Hippolyte Bellangé, par Jules Adeline. Un beau volume in-8 raisin, illustré de nombreuses gravures dans le texte et de planches hors texte reproduisant les œuvres capitales du maître, et d'un portrait ; accompagné des catalogues des peintures, dessins et lithographies de Bellangé. Edition sur papier vélin........ 20 fr.

J.-B. Carpeaux, par Ernest Chesneau. Un beau volume in-8 illustré de nombreuses gravures dans le texte, de planches hors texte reproduisant toutes les œuvres capitales du maître et d'un portrait. Edit. sur pap. vélin. 20 fr.

Tous ces ouvrages ont été tirés sur divers papiers de luxe (presque tous épuisés). Les 5 derniers sont aussi en vente avec des cartonnages d'amateur.

Les Manuscrits de Léonard de Vinci à la Bibliothèque de l'Institut. Reproduction, translation et traduction, par M. Charles Ravaisson-Mollien. Deux grands volumes contenant 300 planches........ 250 fr.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

SUR

LES BEAUX-ARTS

La Renaissance dans le nord de la France, par M. Léon Palustre. — 2 magnifiques volumes in-folio colombier, illustrés sous la direction d'Eugène Sadoux de plus de 200 eaux-fortes, dont 50 grandes planches hors texte. Ouvrage de premier ordre par la science du texte et le luxe des gravures, toutes exécutées d'après nature et reproduisant les monuments merveilleux que la Renaissance a laissés sur le sol français. Ces deux volumes comprennent la Flandre, l'Artois, la Picardie, l'Ile-de-France et la Normandie. Ils forment un tout complet. Mais l'œuvre sera continuée, et s'étendra à toute la France. Prix des 2 volumes, cartonnés................ 275 fr.

Les Monuments de l'art antique, par M. Olivier Rayet. — Cet ouvrage capital au point de vue de l'art archéologique ne comprend pas moins de 90 grandes planches hors texte, imprimées en noir ou en couleur suivant les modèles, et reproduisant avec une similitude absolue toutes les œuvres capitales de l'art antique. — 2 volumes in-folio colombier. Prix, cartonnés.............................. 175 fr.

L'Art du XVIII[e] siècle, par E. et J. de Goncourt. Cette nouvelle et artistique édition d'un ouvrage aujourd'hui classique présente un texte définitif, entièrement refondu et augmenté d'un catalogue de l'œuvre gravé de chaque maître. Elle ne comporte pas moins de 70 grandes planches, tirées hors texte et en couleur, et reproduisant les dessins les plus célèbres des artistes, dont la vie, les œuvres et le talent sont étudiés, savoir : Watteau, Chardin, Boucher, La Tour, Greuze, les deux Saint-Aubin, Gravelot, Cochin, Eisen, Moreau, Debucourt, Fragonard et Prud'hon. — 2 forts volumes grand in-4 raisin, avec 70 planches : Prix, riche cartonnage d'amateur.............................. 185 fr.

Les Arts du Bois, des Tissus et du Papier, par MM. de Champeaux, Darcel, Gaston Le Breton, Gasnault, Germain Bapst, Rioux de Maillou et Victor Champier. Cet ouvrage forme une véritable encyclopédie des Arts industriels par la description des objets représentés, la théorie des doctrines et l'histoire des procédés. Il ne comprend pas moins de 338 illustrations exécutées par les procédés directs. 1 vol. grand in-4, broché... 40 fr.

Les Modèles d'art décoratif du Musée du Louvre, d'après les dessins originaux des maîtres anciens. Magnifique album in-folio colombier, reproduisant, en 50 planches en héliogravure et en couleur, près de 100 originaux des grands maîtres des écoles française, italienne, etc. Ces reproductions, d'une similitude absolue, constituent un trésor de documents d'ornementation pour les amateurs et les artistes. Préface générale et Notices explicatives, par M. Victor Champier. Dans un riche cartonnage.............................. 150 fr.

Les Arts du Métal, par M. J.-B. Giraud. Grand volume in-folio colombier, comprenant une Étude historique sur les Arts du Métal et cinquante grandes planches en héliogravure reproduisant environ 180 objets, avec des notices spéciales pour chaque planche et une table analytique. Édition sur papier vélin............ 150 fr.

Dessins de décoration des principaux maîtres. Quarante planches réunies et reproduites sous la direction de M. Ed. Guichard, texte par M. E. Chesneau. Un magnifique volume in-folio colombier, comprenant une préface générale sur les arts décoratifs, 40 planches en taille-douce et en couleur, accompagnées de 40 notices et une table biographique des artistes cités. Les principaux artistes, dont on a reproduit les dessins originaux, sont : Berain, Boulle, Eugène Delacroix, de Lafosse, Feuchère, Gillot, Huet, La Londe, Le Brun, Marillier, Poussin, Prieur, Prud'hon, Puget, Regnier, etc., etc. Édition sur papier vélin.............................. 125 fr.

L'Art ancien et l'Art moderne, par MM. Anatole de Montaiglon, de Beaumont, Th. Biais, Edmond Bonnaffé, Ernest Chesneau, Alfred Darcel, Henri Darcel, Duranty, Ch. Ephrussi, Falize, Benjamin Fillon, P. Gasnault, Henry Havard, Henri Lavoix, Paul Lefort, Paul Mantz, Alfred de Lostalot, Eug. Piot, A.-R. de Liesville, O. Rayet, Arthur Rhoné, Paul Sédille, M[me] G. de Poligny, Marius Vachon, sous la direction de M. Louis Gonse, rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-Arts*. Deux magnifiques volumes in-8 grand colombier, imprimés sur papier teinté, comprenant chacun plus de 500 pages et illustrés de plusieurs centaines de gravures dans le texte et de 45 planches à l'eau-forte, en couleur, exécutées par les meilleurs artistes, tirées hors texte. Chaque volume séparément, broché.............................. 25 fr.

Chaque volume séparément, relié.............................. 35 fr.

Histoire du Portrait en France, par MM. R. Pinset et Jules d'Auriac. Ouvrage couronné par l'Académie française et illustré de nombreuses gravures dans le texte et de planches hors texte. 1 vol. in-8 jésus. Prix, br. 25 fr.

Iconographie de Marie-Antoinette. 1 grand volume in-4, illustré de nombreuses reproductions en noir et en couleur, dans le texte et hors texte. Prix, broché.............................. 60 fr.

Soixante planches d'Orfèvrerie (collection Eudel), pour faire suite au *Germain*.............................. 100 fr.

Tapisseries de la cathédrale de Reims, texte par M. Ch. Loriquet, et 20 grandes planches en héliogravure Goupil, tirage numéroté.............................. 100 fr.

Cortège historique de Vienne, d'après les cartons de Hans Makart. 50 grandes planches........... 100 fr.

L'Ancien hôtel de ville de Paris, par Marius Vachon. 1 vol. colombier et planches.............................. 60 fr.

ment appréciés, M. Philippe Burty, paya autrefois de quelques instants d'un *carcere duro*, au poste le plus voisin, la possession d'une merveilleuse affiche qu'il avait cru, l'imprudent! pouvoir impunément enlever.

Ami lecteur, si, hanté par le démon de la Curiosité, tu songeais à collectionner, toi aussi, ces affiches fugitives, ne cherche pas à les disputer aux murailles. Ce serait folie que de vouloir leur arracher leur proie.

Fréquente les marchands d'estampes, interroge les quais, fouille les arrière-boutiques du revendeur, entre enfin chez ceux de ces libraires qui font commerce d' « ouvrages rares et curieux ». Tu auras parfois chance d'y découvrir le placard politique, l'affiche au dessin romantique. Donne, de cette dernière, et sans hésiter, le prix qu'on t'en demandera. Entretiens aussi des relations discrètes avec les afficheurs, les marchands de vieux papiers; corromps, si tu l'oses, l'apprenti typographe, et ne dédaigne pas de te mettre en rapports avec ceux des cafetiers de ton voisinage chez lesquels les administrations théâtrales ont coutume de faire déposer leurs réclames. Pratique surtout la patience, cette qualité maîtresse du collectionneur, et puisse la Renommée, ta patronne, te faire découvrir quelque pièce rare, quelque affiche inconnue jusqu'ici !

IV

L'AFFICHE-ÉNIGME. — L'AFFICHE DU ROMAN-FEUILLETON.

L'affiche-énigme (j'entends par là celle qui est rédigée en termes répétés, laconiques et souvent incompréhensibles) a dû faire son apparition en 1866, époque à laquelle M. Millaud publiait dans *le Petit Journal* un roman de M. de Pont-Jest : *le Procès des Thugs*. Ce roman, annoncé huit jours durant par les réclames les plus fantastiques, passionna tout d'abord le public, et *le Petit Journal*, qui se vendait à 255,000 exemplaires, — chiffre considérable pour une feuille qui n'était pas encore politique, — vit son tirage augmenter encore et monter en un seul jour de 110,000 numéros.

Au bout de quelque temps, la curiosité fut moins vive; le lecteur se lassa. Comment l'intéresser aux aventures des étrangleurs hindous ?

C'est ici que commence le rôle des affiches-énigmes. Le *Gutenberg-Journal* leur a consacré autrefois un piquant article, et je ne saurais mieux faire que d'en détacher le passage suivant.

Après avoir parlé du demi-succès qui accueillit *le Procès des Thugs*, le *Gutenberg* ajoute :

C'est alors que Millaud fit placarder sur les murs de Paris ces mots :

Faringhea parlera-t-il ?

Grave question qui préoccupa tous les Parisiens.

Le lendemain, les murs continuèrent à renseigner le public sur les dispositions de Faringhea qui était, on le devine, le principal témoin dans le procès des Thugs.

Il hésite,

disait l'affiche. La préoccupation parisienne devint angoisse.

Puis l'hésitation cessa :

Il parlera dans quelques jours.

Paris respira.

Enfin l'attente cruelle cessa :

Il va parler.

Deux jours après, les affiches disaient à tous les Parisiens, qui tous le savaient, car tous avaient lu dans le *Petit Journal* la déposition de Faringhea :

Faringhea a parlé !

Et le tirage du *Petit Journal* monta, monta, jusqu'au jour où, les alinéas succédant, monotones, aux alinéas, le Parisien se fatigua derechef. Polydore Millaud se gratta l'oreille. Les « bouillons » augmentaient. Le succès des *Thugs* était-il donc épuisé, et cette merveilleuse épopée n'irait-elle pas à sa fin? C'était impossible. Il *fallait* trouver quelque chose. On le trouva. Millaud demanda à l'auteur, M. de Pont-Jest, une annonce en *langue hindoue*.

Le romancier, fort embarrassé, s'adressa à tous les linguistes du Collège de France. Le grand Littré, avec son inépuisable bienveillance, mit, dit-on, sa science au service de cette fantaisie. Enfin l'affiche fut rédigée, imprimée, tirée en épreuves. On la porta chez Millaud, qui la fit étendre par terre dans son cabinet de travail, et, tournant tout autour, l'examina. « Où est le haut de l'affiche? demanda-t-il. — Là, lui répondit le romancier. — Eh bien, reprit Polydore, l'affiche est beaucoup mieux de bas en haut. Il faudra la coller la tête en bas. »

Le romancier se récria : « Ça n'aura pas le sens commun, dit-il. — Est-ce que vous trouvez que ça en aurait davantage de commencer par le commencement? Pas plus, et ça aurait « moins d'œil », ça ferait « moins d'effet ». Et Millaud donna le bon à tirer et fit coller les affiches « la tête en bas ». La curiosité fut très excitée par le mystère de cette affiche renversée. Le *Petit Journal* eut un accroissement de succès !...

L'histoire est amusante, mais inexacte en certains points. Ce qui donne lieu à cette fable de l'affiche renversée et collée de bas en haut, c'est que les caractères bengalis sont presque tous surmontés d'une barre horizontale, qui fut prise pour la ligne sur laquelle ils auraient été tracés. Inexact aussi le passage du *Gutenberg* attribuant à M. Millaud l'invention du fameux placard :

FARINGHEA A PARLÉ.

C'est M. de Pont-Jest qui en fut seul l'auteur.

Quoi qu'il en soit, cette sorte d'annonce ne tarda point à se propager.

En 1869, les murs de Paris furent recouverts d'immenses affiches où flamboyaient, plusieurs fois répétés sur le même placard, ces simples mots :

MONSIEUR LECOQ
MONSIEUR LECOQ
MONSIEUR LECOQ
MONSIEUR LECOQ.

Quelques jours après l'apposition de ces affiches, le public intrigué put apprendre par de nouvelles annonces que ce MONSIEUR LECOQ était le titre d'un roman de M. Gaboriau. *Rocambole* et ses interminables exploits donnèrent lieu à de nombreuses réclames par lesquelles la curiosité du passant était sans cesse tenue en éveil. Au mois de juillet 1874, on ne vit pendant quelque temps que de grandes affiches représentant le drapeau américain flottant au gré du vent. Que signifiait cet étendard aux treize étoiles? De nouvelles annonces ne tardèrent pas à donner le mot de l'énigme. Il s'agissait tout bonnement d'une réclame du *Petit Journal*, qui allait publier en feuilleton *les Treize Étoiles*, roman de M. Marc Fournier.

Il me serait aisé de multiplier ces exemples. Il n'y a pas bien longtemps

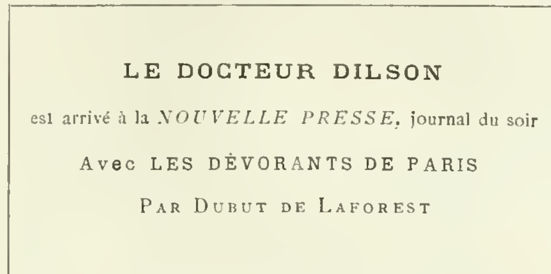
encore, on pouvait lire à chaque coin de rue ces quelques mots imprimés en grosses lettres :

LE DOCTEUR DILSON.

Le lendemain, nouvelle annonce un peu plus explicite :

LE DOCTEUR PETRUS DILSON
DE NEW-YORK
Arrivera dans quelques jours à Paris.

Qu'était ce docteur? Venait-il combattre le choléra ? Était-ce un émule du docteur Ollivier ? Nullement; car de nouvelles affiches prenaient soin de vous prévenir :



Pendant un certain temps, ces réclames n'eurent rien que de bien innocent, mais on en est arrivé aujourd'hui à spéculer sur les événements politiques, sur les passions de toutes sortes.

Cette année, au moment où la crise sévissait intense au faubourg Saint-Antoine, on eut l'idée de faire placarder une affiche ne portant que ceci :

J'AI FAIM!

Là encore, il s'agissait d'un roman-feuilleton, et nullement, comme on l'aurait pu croire, d'une manifestation de quelques révolutionnaires. Il n'en est pas moins vrai que ce système de réclame à outrance, cette chasse à l'actualité est parfois déplorable.

Un journal des plus respectables n'a-t-il pas fait distribuer cet été sur la voie publique de petites cartes ainsi rédigées :



alors que les murs de Paris se couvraient d'affiches répétant la même annonce qui n'était autre, bien entendu, que le titre d'un roman.

Est-il moral d'exposer aux regards de la foule, comme on l'a fait dernièrement, un dessin représentant une guillotine, et, devant l'instrument, Monsieur de Paris, examinant avec attention si la terrible machine est bien installée? Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que des éditeurs peu scrupuleux forcent, par de pareilles images, l'attention de la foule, et, il y a quelques mois, les affiches du roman *le Beau Muffle* (!) représentaient aussi une guillotine, le supplicié et le bourreau.

L'affiche prend aussi, mais rarement, la forme d'un véritable rébus. Le journal *le Voleur* usa de ce procédé quand il voulut annoncer un roman de M. Paul Mahalin : *la Belle Limonadière*.

Une des plus curieuses manifestations de la réclame se trouve dans certaines affiches dues à l'imagination fantaisiste des administrateurs de journaux et des éditeurs de publications populaires.

M. Millaud était passé maître dans l'art de rédiger ces affiches, pour lesquelles il avait tout un stock de mots ronflants et d'épithètes sonores. C'est lui qui, en 1839, alors qu'il venait de fonder le journal *l'Audience*, fit placarder ces affiches couleur sang de bœuf sur lesquelles on lisait :

L'AUDIENCE

VA PUBLIER

LES YEUX VERTS DE LA MORGUE

Par le lugubre commandeur

LÉO LESPÈS

La publication en feuilleton des *Nouveaux mystères de Paris*, de M. A. Scholl, donna lieu également à une affiche dans laquelle le *véritable* le disputait à l'*incroyable* et le *terrible* au *saisissant*. Ce nouveau boniment de M. Millaud inspira à *la Petite Revue* l'entrefilet suivant :

On rit de ces affiches impertinentes, mais vrai, là, c'est profondément attristant! Rabaisser la littérature au rôle de graine de moutarde blanche, de délicieuse Revalescière, de graine de niais, c'est là un droit qu'on n'achète pas en payant un manuscrit, même très cher. Passez donc les jours inspirés de votre jeunesse à vous faire une réputation fondée sur les écrits les plus délicats, les plus fins, à publier de beaux livres comme les *Paradoxes et Mensonges parisiens*, les *Aventures romanesques*, les *Lettres à mon domestique*, et à donner enfin une vie nouvelle à un titre illustré par un succès de vingt-cinq ans, pour que Barnum fasse de vos titres de noblesse, de vos parchemins littéraires, des peaux de tambour à réclame!

La Petite Revue parlait d'or. Le talent de M. Scholl se pouvait passer de la grosse caisse de Barnum. Aujourd'hui, avec la production croissante de la littérature à 5 centimes, avec la multiplicité des petits journaux qui servent jusqu'à deux et trois romans par jour à leurs lecteurs, cette grosse caisse, sans s'excuser, se comprend mieux. Les procédés de réclames se sont, depuis quelques années, modifiés, transformés. L'image qui accompagne l'annonce des publications à bon marché, sans s'être améliorée au point de vue du dessin, se fait plus libre, plus provocante, plus graveleuse qu'autrefois. Elle est, en outre, expliquée, commentée par un texte moins laconique, mais, je crois l'avoir dit, plus solennellement niais, plus pompeusement ridicule.



FAC-SIMILÉ D'UNE AFFICHE DE FÉLICIEN ROPS ANNONÇANT UNE BROCHURE ARTISTIQUE PARUE A BRUXELLES.

(Collection de M. O. Uzanne).

Pour attirer la clientèle, on donne maintenant, soit gratuitement, soit avec une sensible diminution de prix, les premières livraisons de l'ouvrage nouvellement paru ; on a recours aux primes de toutes sortes, et, comme la charlatannerie ne perd jamais ses droits, on va jusqu'à lancer d'étonnantes réclames dans le genre de celle que je reproduis fidèlement :

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Librairie des Publications à 5 centimes, 42, rue Jacob, à Imprimerie.

SUCCÈS DE CURIOSITÉ EXTRAORDINAIRE, PARIS, PROVINCE ET ÉTRANGER.

SECRET DU DOMPTEUR, roman américain, par LOUIS NOIR.

Fixez prix de la 1re série à 10 centimes au lieu de 50 centimes.
Toutes les livraisons suivantes, sans exception, 5 centimes au lieu de 10 centimes.
Pressez tirage de la prime gratuite qui sera donnée avec la 11e livraison.

L'Administration.

Faut-il parler des affiches scandaleuses qu'un pseudo-écrivain répand dans Paris depuis tantôt trois ans? Le public et la presse, à quelque parti qu'ils appartiennent, ont fait bonne justice de ces réclames éhontées.

Haussons les épaules, détournons les yeux et passons.

V

LES DESSINATEURS D'AFFICHES. — M. JULES CHÉRET.

Si l'on examine les affiches illustrées actuelles et qu'on les compare à celles qui parurent il y a une vingtaine d'années, on verra que ces dernières sont de beaucoup supérieures, aussi bien au point de vue du dessin et de l'agencement des personnages qu'à celui de l'exécution matérielle. Ce n'est point à dire que les dessinateurs d'aujourd'hui sont inférieurs à leurs aînés, mais on voit très bien qu'il leur importe peu de consacrer à cette œuvre du moment, à ce dessin d'un jour, les connaissances et les qualités artistiques qu'ils peuvent avoir et que quelques-uns, d'ailleurs, possèdent réellement. Les illustrateurs les plus connus en ce moment sont MM. Castelli, Demare, Ferdinandus, Hope, Kauffmann, Micheie, Quesnel, Tinayre et Choubrac, le dessinateur attitré de l'imprimerie Lévy.

Leur maître à tous est assurément M. Jules Chéret, tout à la fois dessinateur et imprimeur, et qui a été le premier à donner chez nous ces placards en chromolithographie que son crayon original a multipliés depuis sur les murs de Paris. C'est en 1866 que M. Chéret, qui était auparavant attaché à Covent-

Garden en qualité de dessinateur, et qu'on a souvent confondu avec le célèbre peintre de décorations théâtrales, vint se fixer à Paris et y fonda une maison qu'il a cédée, en 1881, à MM. Chaix, tout en se conservant, par un traité qui doit expirer l'an prochain, l'entière direction. Avec M. Chéret, l'affiche se fait vraiment artistique. Il y a dans toutes les conceptions de cet artiste un talent de composition, une science du dessin et du coloris qu'on chercherait vainement ailleurs. Avec une seule couleur, le rouge, en général, et des tons noirs habilement gradués, M. Chéret obtient des effets surprenants et laisse loin derrière lui ses rivaux américains, dont on a pu voir cet été, à Paris, dans la galerie Vivienne, les affiches aux dessins roides et secs, aux couleurs criardes. L'affiche de M. Chéret n'est jamais banale, les personnages qu'elle met en scène sont pleins de vie, de mouvement, et je sais des dessins exécutés par lui pour des cirques et des panoramas qu'un Detaille ou un de Neuville ne désavoueraient point. La découverte des machines lithographiques à grand format a permis à M. Chéret d'exécuter des affiches colossales, de plusieurs mètres de hauteur, et dont l'effet décoratif est vraiment saisissant. M. Chéret tire annuellement près de deux cent mille affiches dont le prix, suivant la grandeur, varie entre 25 centimes et 1 franc. Il est arrivé à produire plus économiquement que les Anglais, dont nous avons été longtemps tributaires, et qui lui adressent maintenant d'importantes commandes.

Fervent admirateur du talent de M. Chéret, M. Dessolliers en possède l'œuvre presque au complet. Il l'a disposé à part dans des volumes spéciaux, où les pièces se trouvent classées suivant le plan adopté pour la collection générale. Le volume consacré au théâtre est, sans contredit, le plus important et le plus curieux. M. Chéret a relativement peu produit pour la librairie. Je signalerai cependant les affiches faites pour l'*Histoire d'un crime,* de Victor Hugo, pour *les Parisiennes,* de Grévin, *la Vie militaire,* de Huart, *les Chefs-d'œuvre de la peinture italienne,* de M. Paul Mantz, ainsi que celles exécutées pour divers journaux et romans de MM. Louis Ulbach et Gustave Aymard. N'oublions pas le portrait de ce gamin si vivant, si parisien, qui pendant longtemps égaya les murs et servit de réclame aux nombreuses publications périodiques de MM. Dalloz.

VI

L'INSTRUCTION PAR L'AFFICHE.

Il est fâcheux que des artistes de la valeur de M. Chéret ne soient pas appréciés comme ils le méritent par la majorité du public, qui leur préférera toujours la vulgarité de ces dessinateurs de romans-feuilletons qui s'efforcent de cacher par le dramatique des situations leur peu de sentiment réel de l'art et leur manque total de la correction du dessin.

Les murailles parisiennes ne forment-elles pas un singulier livre populaire, sans cesse renouvelé, que l'ouvrier parcourt souvent à son insu, et où il puise ces fausses notions d'histoire, de litterature et, il faut bien le dire, de morale et de justice?

L'instruction par l'affiche est plus répandue qu'on ne le saurait croire. Le

passant illettré ne connaît les noms de Henri IV et de Louis XIV que par les annonces des romans de Dumas père ou de Ponson du Terrail. Que de gens ne savent de la géographie que ce que leur en ont dit les prospectus du *Journal des voyages*, et n'ont appris les noms de Corneille et de Molière qu'en les épelant sur les colonnes Morris!

L'instruction par l'affiche? ne la niez pas; elle existe! Lisez plutôt ce qu'en disait spirituellement dans *l'Illustration* M. Jules Claretie :

L'honnête promeneur qui tient à humer en paix l'air du trottoir se bouche-t-il les oreilles? Il faut bien qu'il ouvre les yeux. Alors il voit, sur les murailles, des affiches polychromes, où on lui montre un pape, de blanc vêtu, qui, par des tortionnaires armés de tenailles, fait arracher les seins à une jeune femme. C'est gentil. Un peu plus loin, une grande dame, vêtue à la mode du temps de Louis XIV, se tient, l'air vexé, devant un gros monsieur vêtu de rouge, sorte de Mascarille, qui n'est autre que Lauzun, car cette grande dame est la grande Mademoiselle, et le passant lit au-dessous de cette affiche :

— Louise d'Orléans, ôte-moi mes bottes :

Le Lauzun en habit rouge montre en effet ses bottes à entonnoir. L'œuvre historique, que l'Académie ne couronnera pas et qui est illustrée ainsi par ces enluminures pariétaires, s'appelle *l'Alcôve de nos Rois*. C'est un enseignement comme un autre pour la jeunesse, et les collégiens se rendant au lycée aimeront mieux étudier l'histoire par ces belles imageries que *potasser* leur Lavisse.

M. Duruy, de notre temps, n'avait pas prévu cette éducation par les murailles.

Lorsqu'on aura affiché, tour à tour, *les Amours de Pharamond, les Amourettes de Philippe-Auguste, les Intrigues de François Ier, les Peccadilles d'Henri III, les Galanteries d'Henri IV, les Maitresses de Louis XIV* et *la Cafetière de la reine du Barry*, quand les affiches peintes auront agrémenté ces divers épisodes de scènes nouvelles, aux jolies couleurs crues, les collégiens pourront passer leurs examens.

« Qu'était-ce que Louis XIV?

— C'était un roi très gros, qui, lorsqu'il attrapait une indigestion, ce qui lui arrivait assez souvent, se faisait servir du thé par des dames habillées en turques ou en déesses. »

Tête effarée du professeur.

« Qui vous a dit ça?

— Personne. Mais je l'ai vu affiché sur une image, au coin du passage du Havre.

— Très bien. Asseyez-vous. »

Autre question :

« Qu'est-ce que Mlle de Montpensier a tiré, un jour, de ses mains royales? Cherchez bien.

— Ce qu'elle a tiré?... Mais la paire de bottes d'un énorme monsieur qui se prélassait sur un banc.

— Elle a surtout tiré un coup de canon sur les troupes du roi, à la porte Saint-Antoine. Vous n'avez donc pas lu votre manuel?

— A quoi bon? Je lis les affiches en passant. C'est plus commode et c'est plus facile. »

Je n'ai pas ici à faire œuvre de moraliste; ce serait sortir de mon sujet que de partir en guerre contre certains industriels qui se réclament des lettres et n'ont rien de commun avec elles. Peut-être, par la suite, dans une étude consacrée au roman-feuilleton, aux publications à succès facile et que leur bon marché rend par cela même plus dangereuses, m'efforcerai-je de montrer les progrès du mal que fait chez le peuple le récit de ces meurtres, de ces empoisonnements, de ces scandales complaisamment racontés.

Je ne puis cependant point ne pas signaler l'engouement que semblent

exciter les tableaux sanglants et les mises en scène raffinées du crime et de la débauche, que l'affiche actuelle offre journellement à la curiosité malsaine du public.

VII

L'AFFICHEUR.

Cet article, qui est mieux une série de notes qu'une étude sur l'affiche, serait incomplet, si je n'y consacrais quelques mots aux afficheurs dont l'industrie, libre maintenant, a longtemps été réglementée. La première ordonnance les concernant date du 13 septembre 1722.

Mercier, dans son *Tableau de Paris,* nous a laissé de l'afficheur ce portrait qu'on croirait tracé d'hier :

> Ils sont quarante, ainsi qu'à l'Académie française, et, pour une plus grande similitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne sait lire et écrire. On dispense l'afficheur de tout autre talent, ainsi qu'il arrive dans l'illustre compagnie.
>
> Ils ont à la boutonnière une plaque de cuivre; ils portent une petite échelle, un tablier, un pot à colle et une brosse. Ils affichent, mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette sage modestie.
>
> Un afficheur est l'emblème de l'indifférence. Il affiche d'un visage égal le profane, le sacré, le juridique, l'arrêt de mort, le chien perdu. Il ne lit jamais de ce qu'il plaque contre la muraille que la permission du magistrat; dès qu'il voit ce visa, il afficherait sa propre sentence.
>
> Tel qui a affiché la comédie et l'opéra pendant trente ans n'y a jamais mis le pied. Quand ils ont mis la lettre du côté de la rue et qu'elle est bien droite, ils la contemplent d'un air de satisfaction et s'en vont...

Au lieu des quarante afficheurs, mettez-en deux cents, et vous n'aurez pas une ligne à retrancher à l'article de Mercier.

Sur ces deux cents afficheurs, cent cinquante sont aux gages des compagnies de publicité; les cinquante autres, irréguliers, indépendants, travaillent pour leur propre compte.

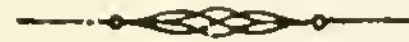
De 1830 au 29 juillet 1881, date de la dernière loi sur la presse, les afficheurs ne furent soumis qu'à deux formalités : obtenir l'autorisation (qui ne leur était jamais refusée) d'exercer leur métier; faire viser leurs placards à la préfecture de police.

Actuellement, l'affichage est entièrement libre; plus d'autorisation préalable, plus de visa. Le dépôt de l'affiche est seul exigé avant l'affichage, qui est de droit.

La plupart des afficheurs regrettent, le croirait-on, les lois antérieures, qui, bien que restrictives, leur permettaient de travailler en toute sécurité; anciennement, en effet, avec le visa administratif, ils étaient sûrs d'être à l'abri des poursuites judiciaires que leur valent parfois aujourd'hui tel manifeste politique ou telle affiche obscène.

Fera-t-on droit à leur désir ? La propreté de la rue n'y pourrait souvent que gagner.

GUSTAVE FUSTIER.





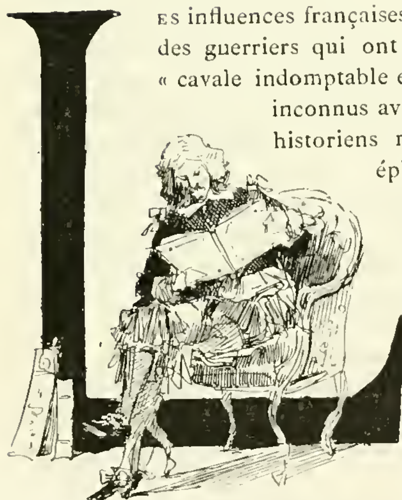
LES

INFLUENCES FRANÇAISES EN RUSSIE

MOLIÈRE

SES TRADUCTEURS, SES IMITATEURS, SES CRITIQUES
ET SES INTERPRÈTES EN RUSSIE.

I



Les influences françaises qui nous intéressent ne sont certes pas celles des guerriers qui ont enfourché, selon l'expression du poète, la « cavale indomptable et rebelle », et l'ont lancée dans des chemins inconnus avec « du sang jusqu'au poitrail ». Laissons les historiens militaires savourer le récit de ces victoires éphémères et vaines. Non, nous voulons considérer ici la force de l'esprit français cristallisé dans des œuvres d'art par ses fils immortels; nous voulons dire comment les rayons vivifiants de cet esprit ont pénétré, loin du foyer maternel, dans de nouveaux pays, encore glacés et incultes, et y ont fait naître l'amour de l'homme, seule source du progrès.

Molière, Français entre tous, doit le premier ouvrir cette galerie d'immortels qui ont fondé à jamais le patrimoine intellectuel de la France, et qui, bien qu'en petit nombre, ont francisé le monde avec plus de droit et de stabilité que tous les conquérants avec leurs milliers de canons et leurs milliers de victimes humaines.

II

LA RUSSIE LITTÉRAIRE AU TEMPS DE MOLIÈRE.

Au moment où, en France, commençait à poindre l'aurore du poète-soleil, les lettres en Russie étaient encore plongées dans une nuit profonde.

On possédait déjà une imprimerie, mais on n'avait rien à imprimer. Les livres saints étaient les seuls qu'on aurait pu publier; mais on préférait les copier, pour ne point les profaner en les soumettant aux outrages de l'invention diabolique.

La pensée russe sommeillait, comme la belle du conte, d'un sommeil éternel. La fantaisie du *moujik*, il est vrai, travaillait toujours, composait des légendes, des épopées et des chants héroïques. Mais qui se souciait de cette poésie du serf? Qui daignait imprimer ou même transcrire ces productions précieuses qui se transmettaient de bouche en bouche, pour n'arriver à la lumière que bien des siècles plus tard ?

Quant à la classe cultivée, elle ne se trouvait ni mieux ni plus mal de l'absence de toute littérature. L'eau-de-vie et les orgies dans les couvents satisfaisaient à toutes ses aspirations.

Cependant de nouveaux dangers menaçaient la Moscovie : ce n'étaient plus les invasions de l'Asie barbare; c'étaient les envahissements de l'Europe, plus terribles, car elle avait pour elle la science. Cette crainte de l'Europe a eu des influences heureuses sur les destinées de la Russie. Malgré eux, les czars commencent à s'occuper de l'étranger et à faire venir des savants dans leur empire. Lorsque la science s'implante, la littérature s'éveille immédiatement. Vers la fin du XVIIe siècle (1678), le mentor du tzarévitch Féodor Alexeievitch publie le premier recueil de poésies russes : *le Rythmologion*. Ce même auteur, Siméon Polotzki, traduit les psaumes en vers syllabiques et compose pour son auguste élève deux pièces dramatiques : *le Fils prodigue* et *le tzar Nabuchodonosor*.

Plus encore que ses prédécesseurs, Pierre le Grand appelle les étrangers en Russie à grands cris, et bien qu'il n'ait eu, suivant l'appréciation si juste de Rousseau, « que le génie imitatif et non pas celui qui crée et fait tout de rien », au moyen de l'imitation il éveille l'esprit russe, le stimule, lui fait prendre conscience de ses propres forces, fait naître son génie créateur, qui devait plus tard s'incarner avec tant de puissance en notre regretté Tourguéneff.

C'est grâce à cette tendance imitative du souverain que Moscou obtint enfin d'avoir un théâtre où, au commencement du XVIIIe siècle, les Russes purent admirer, en traduction, *le Médecin malgré lui*. Ce fut la première apparition de Molière en Russie.

Ainsi un siècle ne s'était pas écoulé depuis la naissance de Molière, et déjà il présidait aux premiers essais du théâtre en Russie. Il débutait là, il est vrai, dans une langue rudimentaire qui ne sera formée qu'un siècle plus tard, et fut joué par des clercs sous la direction d'un régisseur allemand; cependant il

avait déjà tous les suffrages, son aiguillon pénétrait les cerveaux et les poussait en avant, en avant.

Voici un fait bien propre à illustrer l'amour que les Russes portaient à la littérature française. Le célèbre fabuliste Kriloff céda son premier ouvrage contre une collection des œuvres de Molière, de Racine et de Boileau.

En attendant de bons traducteurs capables de le répandre dans les différentes classes de la société russe, Molière continuait à influencer, dans sa propre langue, l'élite des esprits russes qui venaient s'instruire à Paris. Nous allons tout d'abord parler de cette influence.

III

INFLUENCE D'ALCESTE.

De toutes les œuvres de Molière, aucune n'a exercé une action aussi profonde en Russie que *le Misanthrope*. Longtemps avant de se refléter dans un nouveau chef-d'œuvre original, Alceste a fasciné l'élite de la société russe, plusieurs l'ont choisi pour idéal et pour modèle, et l'ont imité dans leur vie privée et dans leur conduite comme citoyens.

Le mensonge, la servilité, la dilapidation prirent, sous le règne de Catherine II, des proportions effrayantes. La Russie s'est policée, mais de cette civilisation qui allait se raffinant de plus en plus en France, pour s'abîmer dans la Révolution. Le monde de Saint-Pétersbourg était bien préparé pour donner naissance à quelques citoyens assez courageux pour jeter à la face des rois et de leurs laquais la sobre vérité d'Alceste, tranchante comme l'acier et forte comme la raison. C'est alors qu'on voit apparaître le premier écrivain politique, le premier misanthrope russe, le célèbre Raditcheff.

Raditcheff avait, dès son jeune âge, voyagé à l'étranger. Il était du nombre de ces jeunes gens envoyés par Catherine II en France et en Allemagne pour faire leurs études aux frais du gouvernement. A son retour en Russie, il fut promu au poste de directeur de douane. Intègre, honnête et animé des meilleurs sentiments pour son pays, Raditcheff ne pouvait s'abstenir de blâmer le vol qui se pratiquait ouvertement sous ses yeux. Son cœur se déchirait à la vue des fonctionnaires qui ruinaient leur pays de sang-froid, dévorant, comme un troupeau de bêtes, jusqu'aux racines, les pousses de la nouvelle civilisation russe. Doué d'un talent remarquable de publiciste, il exhala son mécontentement dans des satires mordantes, qu'il publia dans un fameux recueil périodique intitulé : *le Courrier des esprits*.

Ces satires sont écrites sous forme de lettres échangées entre les esprits Zara, Bouristan, Vestodav. Dans une de ces épîtres que le sylphe *Voit-Loin* adresse au magicien Malikoulmoulki, nous trouvons une véritable apologie de la misanthropie.

« *Le Misanthrope* de Molière, écrit le sylphe *Voit-Loin*, a fait plus de bien à la France que les prédications de Bourdaloue et d'autres orateurs semblables. Puisque le type créé par Molière a pu exercer une telle influence, qu'eût-ce été si nous avions eu un Alceste en chair et en os? »

Le sylphe souhaite que la société possède un grand nombre d'Alcestes, car c'est à ces hommes-là qu'appartient le privilège de démasquer le mal, le mensonge, la fausseté; ce sont eux qui purifient le monde en les confondant.

Il fait une grande différence entre *le Misanthrope* de Molière et celui que Plutarque nous a donné dans son portrait de *Timon*. Ce dernier est un haïsseur de l'humanité, un enragé qu'il faut tuer et qui n'a rien de commun avec le noble et idéaliste Alceste, qui tend à faire progresser les hommes vers le bien.

Raditcheff continue cette apologie des Alcestes dans un autre ouvrage qui a fait sa gloire en Russie et qui en même temps a valu à son auteur des épreuves qui ont abrégé cette noble vie. C'est son fameux *Voyage de Moscou à Saint-Pétersbourg*. Dans ce livre, où Raditcheff s'élève surtout contre l'abominable servage dans lequel croupissait le paysan russe, il présente la vérité, chassée du palais des tzars, venant auprès du souverain dans son sommeil pour lui dire : « Si du milieu du peuple s'élève un homme qui blâmera tes œuvres, sache que c'est ton ami, qui n'attend de toi nulle récompense, qui ne tremble pas comme un esclave; il te parlera de moi à haute voix. Ne t'avise pas de le punir comme un rebelle, accepte-le, entoure-le comme un étranger, car qui blâme un tzar autocrate est un étranger sur la terre où tout tremble devant le maître. Mais des cœurs aussi fermes sont rares; dans un siècle le monde n'en donne qu'un, et pas toujours. »

Ce livre, qui ne peut encore maintenant passer en Russie qu'avec des coupures, parut trop fort à Catherine II, et elle fit déporter l'auteur en Sibérie.

Au milieu des glaces et des neiges du gouvernement d'Irkoutsk, l'Alceste russe continue sa propagande et se montre surtout d'une bonté sans bornes. Il est devenu le bienfaiteur de son pays. Après la mort de Catherine II, Paul Ier le fit ramener à Saint-Pétersbourg, selon sa tactique qui consistait à défaire tout ce qu'avait fait sa mère. Mais Raditcheff avait trop souffert, et on dit qu'il s'est donné lui-même la mort[1].

Si Raditcheff avait été plus artiste que publiciste, si la langue russe avait acquis à ce moment cette souplesse et cette pureté qu'elle n'a trouvées que quarante ans plus tard, l'auteur du *Voyage de Moscou à Saint-Pétersbourg* nous aurait déjà donné le Misanthrope russe. Mais les lois de l'évolution sont aussi immuables dans la vie littéraire des peuples que dans la vie cosmique elle-même. Tout ne vient qu'en son temps.

Le Molière russe, Alexandre Sergueïevitch Griboïedof, est né en 1795. Comme tous les nobles de son temps, il s'est tout jeune enrôlé dans l'armée, dans un régiment de hussards. Heureusement, il avait reçu dans son enfance une instruction solide. La langue française occupait la place d'honneur dans ses études. A l'Université, Griboïedof poursuit ses études littéraires, et malgré la prédominance du pseudo-classicisme, il se pénètre de l'importance du drame satirique dans la vie sociale. L'existence dissipée et frivole que menaient les militaires de son temps le dégoûta de l'armée, et il y a lieu

1. Ceux qui voudraient faire plus ample connaissance avec le sympathique Alceste russe trouveront beaucoup de détails sur sa vie et sur ses œuvres dans les *Mémoires secrets sur la Russie et particulièrement sur la fin du gouvernement de Catherine II et sa cour*, 3 vol. Paris, an VIII.

de croire que toutes les sympathies du Molière russe le portaient vers les cercles politiques qui devaient bientôt jouer la lugubre tragédie du 24 décembre.

Par bonheur pour lui, en 1818, on lui proposa la place de secrétaire d'ambassade en Perse. Il quitta la Russie pour l'Asie, et là, tantôt en Perse et tantôt en Géorgie, loin de ce monde qui a déjà nourri son imagination d'une riche galerie de caractères, il écrit sa célèbre comédie *Goré-Ot-Ouma* (le Malheur d'avoir trop d'esprit), qui pourrait aussi bien s'intituler le *Misanthrope* ou l'*Alceste russe.*

Tout en prenant pour modèle le *Misanthrope* de Molière, Griboïedof a eu le génie de créer une comédie russe, et c'est pour cela peut-être que son misanthrope Tchatzki n'a plus ce caractère universel, éternel, que possèdent les héros de Molière et de Shakespeare ; mais il porte profondément cette empreinte nationale dont aucune des créations de nos écrivains n'est exempte, pas même celles de Tourguéneff. Peut-être est-ce assez pour satisfaire l'orgueil national, quoique dans l'échelle de l'art les caractères humains seront toujours au-dessus des caractères nationaux.

Comme Alceste, Tchatzki est mécontent de son entourage; mais tandis que le premier attaque de préférence les vices de l'homme en général, Tchatzki s'en prend aux ridicules du Moscovite. Sa Célimène, Sophia Pavlovna, dans laquelle il croyait aimer un modèle d'innocence et d'honnêteté, n'a pas non plus ce caractère universel de la coquette, comme la Célimène de Molière; ce n'est qu'une méchante jeune fille de Moscou ; elle passe ses soirées avec Moltchaline, le clerc de son père, type de servilité rampante de la plus basse espèce. Pour se débarrasser de Tchatzki, elle profite d'un bal donné dans sa maison pour faire courir le bruit qu'il est fou. Le commérage soulève cette calomnie comme un brin de paille et la répand en un clin d'œil. Tchatzki se voit évité de tout le monde comme un pestiféré. A l'exemple d'Alceste, Tchatzki va :

.... sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Nous retrouvons presque les mêmes termes dans les dernières imprécations de Tchatzki :

« — Allons-nous-en de Moscou, je n'y reviendrai jamais. — Je m'enfuis sans jeter un regard en arrière; je vais chercher sur la terre — Un endroit écarté où puisse s'abriter le sentiment outragé. »

Griboïedof a puisé largement chez Molière, faisant des emprunts non seulement au *Misanthrope,* mais à plusieurs autres pièces. Ainsi Moltchaline, l'amant de la Célimène russe, déclare que son père lui a recommandé de :

« — Servir tous les hommes sans exception : — Le maître chez qui je vivrai, — Le chef que je servirai, — Son valet qui brosse ses habits, — Son suisse, son concierge, pour éviter tout mal, — Le chien du concierge pour qu'il soit caressant. »

N'avons-nous pas ici une répétition des paroles d'Henriette dans les *Femmes savantes :*

Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

Il paraît que la conquête d'une place et la conquête d'une femme réclament les mêmes procédés.

Autour des principaux personnages du misanthrope russe, qui nouent et dénouent l'intrigue de la pièce, se groupe toute une série de portraits moscovites peints avec cette hardiesse et cette habileté qui faisaient pressentir l'avènement de Gogol. Le mieux réussi de tous est celui du père de la Célimène russe, Famoussof, un haut fonctionnaire et un plat courtisan.

Tous ces types étaient si bien pris sur le vif, qu'encore maintenant on peut facilement reconnaître leurs héritiers légitimes et les flétrir de leurs noms.

L'auteur n'eut pas la satisfaction de voir représenter sa pièce; elle était connue de toute la Russie, où elle circulait en manuscrit; elle avait déjà remporté les suffrages de tout le monde. On en citait par cœur des fragments, mais la représentation en était interdite.

Elle ne fut jouée pour la première fois qu'en 1831, cinq ans après la mort du poète, tué à Téhéran, à l'ambassade de Russie, dans une révolte des Persans.

IV

INFLUENCE DE DON JUAN.

Outre *Goré-Ot-Ouma*, la littérature russe compte encore une œuvre classique qui porte d'une manière irrécusable l'empreinte du génie de Molière, c'est le *Don Juan* ou l'*Hôte de Pierre, scènes dramatiques,* de Pouchkine.

Pouchkine, ce maître de Tourguéneff, ce styliste russe par excellence, a commencé par écrire en français. Son père était un admirateur fougueux de Molière, et à neuf ans le futur poète déclamait *Tartufe* et le *Misanthrope* et cherchait même à les imiter. Cette influence de sa jeunesse a été si puissante que Pouchkine, malgré son byronisme si prononcé, quand il a voulu composer son *Don Juan*, s'est tourné vers Molière.

Cependant le don Juan russe n'est pas non plus un de ces types éternels que Shakespeare, Molière et Cervantes seuls ont su produire jusqu'à nos jours. Le don Juan de Pouchkine est, comme le don Juan de Mérimée, un type local; c'est le don Juan espagnol, ce n'est pas le sceptique éternel, ce n'est pas le révolté de tous les âges cherchant en vain son idéal, comme nous l'a donné Molière.

C'est inutilement qu'on demanderait à Pouchkine des scènes immortelles comme celle de l'acte Ier, scène II, entre Sganarelle et don Juan :

« — Quoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? »

Ou dans cette fameuse scène du pauvre, ces divines paroles : « — Je te le donne pour l'amour de l'humanité... » Non, Pouchkine ne s'est pas élevé si haut.

Le don Juan de notre poète tue don Carlos pour une courtisane, Laura, et ensuite, sous un habit de moine, il séduit dona Anna, la femme du Commandeur, et invite la statue à venir au rendez-vous que lui a donné la veuve.

Il est à noter que la scène de l'invitation de l'*hôte de pierre* est une traduction littérale de la même scène de Molière.

Certes, le caractère du séducteur, celui de dona Anna sont tracés avec un talent admirable et dans un style poétique d'une élévation que peu de poètes russes ont atteinte. Mais est-ce tout ce que nous avons le droit d'attendre d'un drame universel, du don Juan des don Juan !

V

AUTRES INFLUENCES. — IMITATEURS.

Il serait trop long d'énumérer tous les auteurs russes qui ont puisé dans Molière et toutes les pièces qui imitent ses chefs-d'œuvre. La portée de l'influence d'un auteur ne se mesure pas au nombre de ses copistes et de ses imitateurs; mais, par son action profonde sur les mœurs, il doit participer à leur évolution et faire naître dans la littérature des œuvres de haute valeur qui réfléchiront cette influence morale; tel a été le rôle de Molière en Russie. C'est ce que nous attestent les deux œuvres classiques de Griboïedoff et de Pouchkine, qui, malgré l'impulsion reçue de l'étranger, sont restées originales et indépendantes au point d'être à juste titre l'orgueil de la Russie.

Mais en dehors de ces grandes influences on trouve des traces de Molière dans les comédies de Soumarokof et de Kapniste, qui s'était illustré par sa comédie *Iabeda* (la Chicane), et dans le *Misanthrope* de Kokochkine, où Alceste s'appelle l'Irascible, Célimène la Séduisante, et Oronte le Baron étourdi. On voit par ces noms grotesques ce que pouvait bien être ce *Misanthrope!*

Longtemps encore après la publication de la comédie de Griboïedof, des faiseurs ne cessaient d'adapter, en le défigurant, Molière aux mœurs russes. Biélinsky, dans son langage acéré, dit un jour à deux de ces mutilateurs qui avaient dénaturé le *Malade imaginaire,* tout ce qu'il pense de ces copies maladroites.

« Nous avons plusieurs fois déclaré, écrivait-il en 1840, que nos auteurs ne savent pas inventer des sujets, et voilà que MM. Polevoï et Ostrovski se sont décidés à faire des emprunts à Molière. Ils ont donné aux personnages des noms russes, ils ont fait de Toinette une parente pauvre, le fiancé est devenu un licencié; pour accentuer encore plus l'actualité, ils ont introduit sur la scène des allopathes, des homœopathes et des hydropathes... Pauvre *Malade imaginaire!* il est bien malade en Russie; ordonnons-lui une bonne potion... »

VI

BIÉLINSKY ET MOLIÈRE.

Savoir ce que Biélinsky a dit de Molière, c'est apprendre quels sentiments conservait pour le poète français cette génération d'où sont sortis les Hertzen, les Tourguéneff, les Bakounine, et quels sont encore les sentiments de la jeunesse russe.

Eh bien, nous devons l'avouer, Biélinsky, tout en reconnaissant le mérite supérieur de Molière, n'a pas su apprécier le génie français ; il n'a pas su découvrir combien Molière est près de Shakespeare, et que la seule différence qui sépare ces deux génies créateurs n'est que la différence du climat, du sol, et surtout du milieu dans lequel ils ont écrit. Transportez Shakespeare dans la Gaule rabelaisienne, à la cour frivole, polie et servile de Louis XIV, au milieu de cette société d'abbés hypocrites et profanes, et de marquis sots et présomptueux, et il ne nous donnera pas autre chose que des Sganarelle, des Scapin, des Orgon, et dans l'épanouissement de son génie le Tartufe, l'Alceste et le don Juan. De même, plaçons Molière dans la cour turbulente d'Élisabeth, dans cette *Merry England* avec ses traditions héroïques et barbares, sa langue riche, rude, énergique et libre de toutes conventions; et Molière Anglais nous aurait aussi donné *le Roi Lear, Macbeth* et *Richard III*. Tous les deux avaient cette intuition du génie qui découvre dans l'humanité les caractères vrais, immuables et éternels ; mais chacun choisissait ses types dans le milieu qui l'enveloppait. Les Sganarelle, les Scapin, les Tartufe, les Célimène, sont des spécimens de l'espèce *homo*, au même titre que les roi Lear, les Othello, les Ophelia et les Desdemona. Sans eux la galerie n'est pas complète, comme elle ne l'est pas non plus sans cet autre spécimen de l'humanité, le héros de la Manche.

Tous les trois, Shakespeare, Molière et Cervantes, peuvent être salués de ce cri qu'une voix, dans l'enfer dantesque, jette à la vue d'Homère : *Onorate l'altissimo Poeta.*

Pourquoi Biélinsky, qui était prêt à proclamer Pouchkine le Skakespeare russe, n'a-t-il vu en Molière qu'un grand génie sans doute, et non pas un frère de Shakespeare ? Plusieurs causes ont contribué à mettre, dans ce cas, lasagacité du critique russe en défaut.

Molière a eu le malheur d'être confondu en Russie avec tous les pseudo-classiques. Lorsque le romantisme pénétra dans ce pays, la disgrâce qui frappa les classiques rejaillit sur Molière : un parti se rangea du côté du drame bourgeois, des pièces de Kotzebue et d'Iffland ; l'autre ne voulait entendre parler que de Corneille, Voltaire, Crébillon et Molière. Quelques voix isolées eurent beau crier que Molière est en dehors et au-dessus de toute école, qu'il est universel, l'esprit de parti l'emporta et refusa de faire une distinction entre Crébillon et l'auteur du *Misanthrope.*

Les guerres patriotiques contre Napoléon donnèrent naissance à la gallophobie en Russie. On n'entendait, d'un bout de l'empire à l'autre, que des

imprécations contre la France et les Français; l'Alceste russe, Tchatzki, ce fils légitime de Molière, ne pouvait non plus s'empêcher de tomber sur la manie de la société russe qui singeait toujours les Français.

Toutes ces circonstances détournèrent l'esprit russe de la France. En même temps, le romantisme, qui avait en lui des germes de progrès, servit beaucoup à développer la littérature nationale; il favorisa de bonnes traductions de Shakespeare. Mais ce qui a le mieux servi le poète anglais, ce fut de trouver au théâtre des interprètes comme Motchaloff, qui rendait Hamlet et Othello avec autant de talent que les Rossi et les Salvini actuels.

Aux yeux de Biélinsky, Shakespeare était la révélation d'un monde nouveau; il en avait entre les mains de remarquables traductions, et il le voyait interprété par les artistes russes qui les premiers élevèrent l'art du comédien en Russie à cette hauteur. Biélinsky devait savoir gré à Shakespeare de cette influence salutaire. Shakespeare devint son idole. Quant à Molière, il n'en avait que de mauvaises traductions, et les interprètes faisaient défaut. Nous croyons même que Biélinsky ignorait quelle parenté étroite unissait Tchatzki à Alceste.

Dernièrement, l'étude de Molière a pris un grand développement; plusieurs poètes russes nous en ont donné des traductions qui, par leur perfection, ne le cèdent en rien à celles de Shakespeare. Enfin, le poète français a trouvé, en la personne de M. Vesselovski, un savant et érudit moliériste qui nous a révélé combien notre littérature est redevable au grand poète du XVIIe siècle. M. Vesselovski qui, le premier, a déclaré que « sans Alceste, nous n'aurions pas eu Tchatzki », nous n'aurions pas eu une de nos meilleures comédies classiques, déjà si peu nombreuses.

VII

LES INTERPRÈTES.

Nous avons déjà vu que c'est en 1702 que Molière fut représenté pour la première fois en Russie; on donnait *le Médecin battu* (biti doctor). La troupe était composée de clercs de différentes chancelleries que Pierre le Grand fit acteurs malgré eux, et qu'il plaça sous la direction d'un ancien impresario de Dantzig, Johann Kuncht. Mais Molière ne tint pas longtemps la scène, il n'était pas du goût du czar; Pierre le Grand désirait faire servir le théâtre à ses desseins politiques, il lui fallait des pièces triomphales où l'on ne parlerait que de lui et de ses victoires. Sous cette influence, la comédie dut céder la place aux tragédies pseudo-classiques; Corneille, Racine et même Voltaire rejetèrent l'auteur de *Tartufe* dans l'ombre. Les dramaturges russes ne cherchèrent pas leurs modèles dans la haute comédie, mais dans la tragédie, et notre littérature se vit affligée de pièces mort-nées comme *Khorev, Sinov et Trouvor, le Faux Dimitri,* toutes soumises à la règle des trois unités. Le principal de ces imitateurs du pseudo-classicisme, Soumarokof, entra à ce sujet en correspondance avec Voltaire et reçut de lui des encouragements flatteurs.

Cependant Soumarokof appréciait encore Molière et sa comédie. *Katcheï* (l'usurier) n'est qu'une plus que faible imitation d'Harpagon, transformé en un usurier qui prend le 12 et le 15 pour cent.

En 1765, s'ouvre à Saint-Pétersbourg un nouveau théâtre populaire dont la troupe est composée d'amateurs, et principalement d'ouvriers de fabrique.

Ce théâtre est fréquenté surtout par les basses classes. Molière y a aussi sa place et on y joue *l'Avare,* dans la traduction d'Iwan Kropotkov.

L'histoire du théâtre russe est malheureusement à faire : nous n'avons que très peu de renseignements sur les acteurs russes du siècle passé. Ainsi nous savons seulement qu'un certain Dmitrevski avait beaucoup de succès dans les comédies de Molière, et qu'il a été même envoyé deux fois à Paris et à Londres pour se perfectionner dans son art. Ce même Dmitrevski a été surtout remarqué dans l'Alceste, dont il créa le rôle.

Voici les dates des premières représentations de Molière en Russie :

1702 : Première représentation du *Médecin malgré lui.*
1757 : Le 25 septembre : les *Fourberies de Scapin.*
1757 : Octobre : *l'Avare.*
— Octobre : *l'École des maris.*
— Novembre : *l'École des femmes.*
— 22 novembre : *Tartufe.*
— 22 décembre : *le Misanthrope.*
1758 : 25 janvier : *le Bourgeois gentilhomme.*
— 24 septembre : *George Dandin.*

Dernièrement, comme nous l'avons déjà dit, Molière est de nouveau entré en faveur, et, en 1870, il a eu un célèbre interprète en la personne de l'acteur Choumski. D'après l'avis de quelques artistes, qui nous l'ont communiqué, Choumski surpassait M. Coquelin... Cette appréciation, que nous ne pouvons contrôler, ne peut pas, à ce qu'il nous semble, être désagréable à votre célèbre comédien ; comme Français, il doit se dire : la force du génie de Molière est si grande que, même à l'étranger et dans une langue si différente, il a su se créer des interprètes dignes de lui.

D'ailleurs, *Tartufe* a toujours été donné avec beaucoup de succès sur la scène russe. Ainsi M. Samsonof, que nous avons vu il y a quelques années à Odessa, était un Orgon tel que Molière pouvait le souhaiter. Ses exclamations dans la scène de Dorine : « le pauvre homme », dans la traduction russe : « mon pauvre petit », était d'un haut comique et touchait au drame ; le sort de ce malheureux et la scélératesse de ce « pauvre petit » s'y reflétaient comme dans un miroir, et les éclats de rire de la salle avaient cette note attristée qui accompagne toujours le rire dans la haute comédie.

Mme Strelkova rendait Dorine avec une rondeur qui ajoutait beaucoup au succès de la pièce ; Tartufe avait raison de lui offrir un mouchoir : elle était séduisante à tourner des têtes plus solides que celle de ce cagot.

VIII

LES TRADUCTIONS

Il serait trop long de vouloir énumérer toutes les traductions russes de Molière ; nous avons vu qu'elles datent de 1702, où parut *le Médecin malgré*

lui; et nous pouvons dire qu'au moment où nous traçons ces lignes on annonce une grande édition des œuvres de Molière. Elle se composera de trois forts volumes in-8° de 500 pages; le premier tome donnera la biographie de Molière écrite par notre savant moliériste, M. Vesselovski, et contiendra les huit pièces suivantes : *l'Étourdi*, *le Dépit amoureux*, *les Précieuses ridicules*, *l'École des maris*, *l'École des femmes*, *la Critique de l'École des femmes*, *l'Impromptu de Versailles* et *le Mariage forcé*. Le second tome renfermera *Don Juan*, *le Misanthrope*, *le Médecin malgré lui*, *le Tartufe*, *l'Amphitryon* et *l'Avare*. Le tome troisième donnera *George Dandin*, *Pourceaugnac*, *le Bourgeois gentilhomme*, *Scapin*, *les Femmes savantes* et *le Malade imaginaire*.

Ces traductions sont faites par différents écrivains, les pièces en vers sont reproduites de même par quelques-uns de nos poètes en vogue : M. Minaev, qui s'est fait connaître également par des traductions de Victor Hugo et de Barbier; M. Kourotchkine, habile traducteur de Béranger, et M. Grigoriev. En définitive, la Russie aura élevé à Molière, en 1884, un monument littéraire qu'elle lui devait depuis longtemps.

Molière a été aussi traduit en petit-russien, en arménien et dans la langue georgienne. A Tiflis, tout cet hiver, tandis que le théâtre russe en pleine décadence montait Offenbach, les Georgiens et les Arméniens ne se lassaient pas d'entendre tout le répertoire de Molière dans une salle toujours comble. De bons artistes, et surtout de belles artistes choisies parmi les plus séduisantes d'entre les Circassiennes, n'étaient pas pour peu de chose dans l'attrait de ces représentations. Quelle grâce et quelle volupté chez ces Célimènes, et aussi quel feu et quel emportement chez ces Alcestes! Pourquoi, Molière, ne peux-tu pas ressusciter, ne fût-ce qu'un instant, pour voir de tes propres yeux comment ton génie préside à ces premières étapes de la civilisation en Asie?

IX

MOLIÈRE ET LA CENSURE.

Notre étude ne serait pas complète si nous n'accordions pas un moment d'attention à la lutte engagée entre le génie de Molière et ce démon ténébreux qui, encore maintenant, accompagne l'écrivain en Russie, un bâillon à la main.

Nous n'avons pas de renseignements assez précis pour savoir d'une manière certaine quels étaient les pièces et les passages incriminés, mais nous pouvons dire qu'à la fin du règne de Catherine II, il a été interdit d'introduire dans l'empire des tsars tout livre français portant la date de la Révolution. Il était défendu de parler de Paris sur la scène; on ne pouvait pas non plus dans une tirade faire allusion aux dieux malins, car il n'est pas révérencieux de dire que Dieu est malin. On ne pouvait mettre en scène ni comtes ni princes, car ce sont des nobles, et nous avons aussi en Russie des nobles et des princes.

Enfin, nous sommes autorisés à croire qu'en 1794, dans l'autodafé d'une bibliothèque dangereuse, exécuté par le prince Prosorovski, Molière a été

publiquement brûlé. Il nous reste une consolation, c'est qu'il l'a été en compagnie de Shakespeare, dont on a livré le *Jules César* aux flammes. Mais encore aujourd'hui la censure théâtrale a supprimé maints passages du *Misanthrope*, de *Don Juan* et de *l'Amphitryon*. Ainsi, dans cette dernière comédie, la pudeur de la censure s'est effarouchée des deux derniers vers de cette tirade de Sosie :

> Les médecins disent, quand on est ivre,
> Que de sa femme on se doit abstenir,
> *Et que dans cet état il ne peut provenir*
> *Que des enfants pesants, et qui ne sauraient vivre.*

Ah! messieurs les biffeurs à l'encre rouge, que vous êtes heureux que ce grand rieur n'ait pas connu vos inepties! De quel sceau infamant ne vous eût-il pas marqués dans ses œuvres immortelles, s'il avait pu prévoir que, deux siècles après lui, *Tartufe* trouverait encore des défenseurs.

X

CONCLUSION.

Rien de plus satisfaisant que les conclusions auxquelles nous ont amené ces recherches.

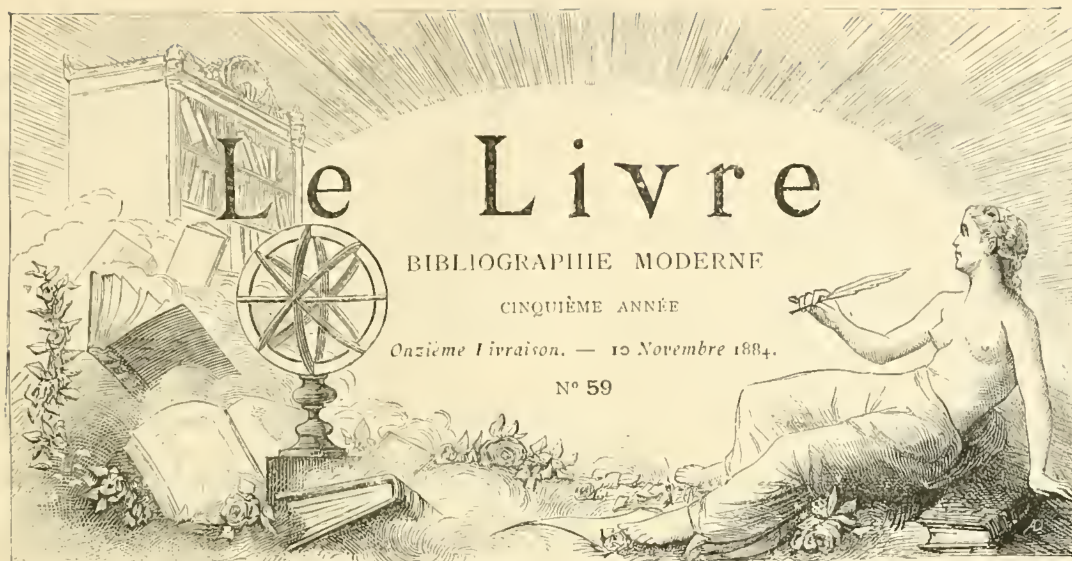
Né sur les rives de la Seine, Molière, cet esprit universel, sans répandre une goutte de sang, traverse la pédantesque Allemagne, si réfractaire par sa nature même à l'influence du génie français, et vient dans le centre de la Russie s'emparer de la jeune pensée russe à peine éveillée. En vain, les ennemis du progrès lui livrent-ils une guerre acharnée; en vain la nation française elle-même, dans ses jours d'égarement, viendra-t-elle dans un autre pays combattre son propre génie, Molière se maintiendra à sa place, l'esprit russe portera à jamais l'empreinte de son influence. Désormais, les mêmes haines et les mêmes amours rempliront toujours le cœur de ces deux nations. A son insu, Molière était le plus grand de tous les diplomates qui ont rêvé leur union.

Mais, ce qui est plus important, les premiers hommes, en Russie, qui se sont élevés dans les lettres contre l'esclavage, étaient des élèves de Molière. La nation russe ne pourra jamais oublier le génie qui a inspiré les esprits initiateurs qui ont marché à la conquête de cette liberté que la Russie ne possède pas encore.

Aussi, à mesure que la Russie comprendra mieux l'histoire de son passé, l'amour de Molière grandira, et mieux on se rendra compte du mouvement de la pensée russe, plus le lien qui unit le génie de ces deux nations ira en se resserrant.

MIKHAÏL ACHKINASI.





L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

PAUL LACROIX

(BIBLIOPHILE JACOB)

Paul Lacroix et son secret de la vie. — La salle des manuscrits à la Bibliothèque de l'Arsenal. — Les pressentiments d'un homme de lettres vaincu. — Son origine et ses débuts littéraires. — Ses œuvres théâtrales. — Les Soirées de Walter Scott à Paris. — *Un adolescent octogénaire. — L'amour des dédicaces. — Un rondeau de* Quand j'étais jeune. — *Le concours de l'*Histoire de Soissons. — *Essai bibliographique de 1840 à 1850. Une* Histoire de la Prostitution. — *Les dernières œuvres. — Discours d'Édouard Thierry. — L'Homme-livre. — Un quatrain de Colletet. — Paul Lacroix collaborateur d'Alexandre Dumas père. — Le publicateur et le philologue. — Le Bibliophile chez lui. — Son cabinet de travail. — Les dîners à l'Arsenal. — Quelques souvenirs. — Livres en préparation et projets littéraires du Bibliophile Jacob. — Que deviendront ses manuscrits?*



Bien que ce soit pour moi une pieuse mission que de rendre ici publiquement hommage au grand bibliophile qui vient de disparaître, et alors même que la philosophie de Sénèque m'invite à donner plus d'éloges à la vie de ce glorieux travailleur que de larmes à sa mort j'avouerai que rien ne me paraît plus pénible que le devoir que je vais remplir dans l'angoisse des regrets superflus, au milieu d'un accablement de tristesse qui voile de deuil les affections du cœur et les souvenirs de l'esprit.

« O Dieu! s'écrie justement Byron, c'est chose terrible de voir s'envoler une âme d'ici-bas! » — Le pauvre cher bibliophile Jacob, qui vient de quitter le néant de la gloire humaine, était mieux que le collaborateur de cette revue; depuis plus de dix ans, je le considérais, à bon droit, comme un ami à toute épreuve, comme un guide sûr et dévoué, comme le plus fin et le plus indulgent

conseiller, et aussi, me semblait-il, comme un apôtre immortel de cette science bibliographique qu'il avait, sinon fondée, du moins largement vulgarisée dans l'Europe savante, et principalement dans ce pays, qui doit à son initiative la restauration de nos plus curieux monuments littéraires.

Immortel n'était-il pas, aux yeux de toute notre génération? — Il s'était donné des cheveux blancs et prêté des allures séniles de si bonne heure, à cet âge où tant d'autres eussent fait parade de leur adolescence, qu'on pourrait dire, au rebours de la loi commune, que la jeunesse lui venait avec les années, et que l'enjouement de son esprit, l'exquise bonté de son cœur décorrugeaient chaque jour davantage les rides de son front. — « Le grand secret de la vie, répétait-il souvent, est de tirer tout le parti possible des âges par lesquels nous passons; il faut avoir les fleurs et les fruits. » Il paraîtrait qu'il eût commencé par les fruits, tant sa jeunesse était fleurie de gaieté, parfumée de bonté, sans cesse rafraîchie sous la rosée du travail, radieusement épanouie dans l'amour des lettres et des lettrés. Que d'abeilles vivaient de la floraison de sa science! que de petits papillons même butinaient le suc de son érudition souple, accorte, profonde et variée à l'infini!

Aucun de ses amis n'aurait pu penser que la mort oserait frapper si vite ce robuste forgeron de la pensée, dont le doux visage reposé rayonnait de sourires et de grâce serviable. Dans la grande salle des manuscrits, à l'Arsenal, où il donnait audience les mardi et vendredi de chaque semaine, il montrait l'adorable politesse galante d'un Boufflers jointe aux bienveillances délicates, à la courtoisie vénérable d'un Bernardin de Saint-Pierre. Penché sur son pupitre, en pleine lumière, il compilait, compilait, compilait quelques tomes de ces vieux manuscrits de Conrart dont il dressa le catalogue. Sa chevelure idéalement blanche, frisée avec soin, et l'affabilité de son expression souriante frappaient d'abord le visiteur; car à peine la grande porte vitrée tournait-elle sur ses gonds que le bibliophile, levant la tête, interrogeant déjà avec joie l'ami qui le venait surprendre. Tout aussitôt, il avançait un siège près de l'immense cheminée Louis XV; les deux mains tendues, il installait son hôte, et, sans montrer la moindre humeur pour son travail interrompu, il le questionnait à voix basse; rose, heureux, pimpant, pétillant de gaieté, presque caressant dans sa bonté parfaite. Au milieu de cette vaste salle blanche, toute lambrissée de superbes boiseries en rocailles et ornée de dessus de porte, camaïeux allégoriques dans la manière de Boucher, le vieux conservateur à perruque à marteau semblait un jeune patriarche du livre, peint par La Tour ou plutôt par Longhi. Dans le silence du travail, sa voix bruissait doucement, comme en un confessionnal; on sentait aussi qu'il confessait, qu'il conseillait, qu'il encourageait, qu'il guidait les esprits et même aussi les cœurs. Sur toute question de littérature, il était expert et passé maître... S'agissait-il d'un livre à consulter, il se levait aussitôt, courait à travers les salles, saisissait une échelle, la dressait sans faire d'erreur contre le casier visé, grimpait avec une ardeur toute juvénile, soufflait sur la tranche poussiéreuse du bouquin convoité, et revenait, alerte, dans son bonheur d'obliger et d'être utile. Tous ceux qui l'ont approché, aimé, apprécié, songeaient qu'avec une telle vitalité de science, une telle fringance de dévouement, il devait vivre nonogénaire, sinon centenaire, et bien qu'il coquetât avec sa vieille ennemie, la goutte, plutôt qu'il ne la combattît, ses aveux de maladie laissaient assez sceptiques ses plus affectueux confidents.

Il y a sept semaines, il m'écrivait cette dernière lettre, s'excusant de ne pouvoir envoyer au *Livre* divers chapitres de ses *Souvenirs littéraires :*

« J'ai été atteint par une crise pulmonaire, lorsque je m'étais remis pour vous au travail, en écrivant *les Révélations sur les voleurs et destructeurs de livres;* mon Lassailly était aussi en bon train... Mais voilà bien les projets de ce monde!... Je suis malade et, si je m'en crois, très malade; je suis tombé dans l'anéantissement et ne serais pas capable d'écrire deux pages. Le médecin *Tant mieux* dit que tout ira bien et que je serai bientôt ce que j'étais... *n'en croyez pas un mot.* Un homme de lettres détraqué a bien de la peine à se remettre sur pied. »

Au reçu de ce mot, je ne fus point pessimiste; je pensai que la vaillance de son esprit peuplé de projets littéraires, que l'ardeur de son cœur heureux de battre mettraient de nouveau en déroute le mal qui le terrassait et dont il se jouait de coutume avec la verdeur et la gaieté de Fontenelle. — Hélas! sa clairvoyance ne s'était point trompée. En quittant son cabinet de travail, le bibliophile Jacob disait un éternel adieu à la vie; en laissant tomber sa plume, il sentit qu'il n'aurait plus d'arme de combat contre la mort. Du jour où ce formidable producteur ne se vit plus revivre dans le mirage de sa pensée écrite, dès l'heure où les épreuves d'imprimerie lui firent défaut, il perdit pied et lâcha la rampe, selon son mot. Il fut vaincu... La goutte, qu'il avait narguée si longtemps, lui remonta au cœur et l'étouffa.

* * *

Louis-Paul-Benoît-Philippe Lacroix naquit à Paris, le 27 février 1806. Il sortait d'une famille où la littérature était tenue en honneur; son aïeule

avait publié un roman dans le goût du Directoire, intitulé : *Constance ou le Danger des préventions maternelles*, et son père avait produit deux poèmes bonapartistes et un roman d'aventure sous le titre : *Ladouski* et *Floriska*, dont Guilbert de Pixerécourt tira plus tard son mélodrame des *Mines de Pologne*. Dès le plus jeune âge, Paul Lacroix sentit cette vocation littéraire exclusive et dominatrice qui fait braver les pensums et le séquestre; en sixième, il griffonnait déjà une manière de roman, dans la tonalité sombre d'Anne Radcliffe, dont le meurtre et le brigandage alimentaient tous les chapitres ; en rhétorique, il se donna carrière dans le drame historique, dans le vaudeville et le mélo; le titre d'une des œuvres de cette adolescence féconde a seul survécu; c'est celui d'une pièce bouffe qui devançait *la Belle Hélène* et *Orphée aux enfers* : cela se nommait *les Dieux remis à neuf* et ne vit pas plus les feux de la rampe que le *Richard Cœur d'Éponge* de Balzac. A dix-huit ans, à peine échappé du collège, le futur bibliophile, très épris de notre vieille poésie, dont il s'était passionnément nourri de préférence aux anthologies classiques, publia une édition des *Œuvres complètes de Clément Marot*, en trois volumes in-8°, chez le libraire Rapilly; entre temps, il écrivit pour une petite feuille obscure, *la Lorgnette*, une série d'articles satiriques et de poésies qui révélaient des aptitudes littéraires très profondes et variées, sinon très originales. En 1825, après avoir édité son premier roman historique, *l'Assassinat d'un Roi* (2 vol. in-12), où il met en présence Louis XV et Damiens, il présente sans aucun succès un livret d'opéra relatant un épisode de la lutte de Charlemagne contre les Saxons, sous le titre de *Witikind*, à un concours proposé par le ministre Sosthène de la Rochefoucauld, puis il entra avec Le Poitevin Saint-Alme pour faire vaillamment ses premières armes dans *le Figaro*, que Maurice Alhoy et Étienne Arago avaient récemment fondé. — Vers cette époque, il fit ses dernières tentatives théâtrales, à savoir : une comédie en trois actes, intitulée *Nuit et matin*, présentée à Frédéric du Petit-Mère, alors directeur de l'Odéon, qui la refusa et qui demeura inédite, et *la Charade*, comédie en un acte et en vers, à cinq personnages dont le sujet était tiré de *Faublas*, qui faillit entrer en répétition, et que le bibliophile recueillit par la suite dans ses mélanges de littérature. Son ultime grand effort vers la scène fut *la Maréchale d'Ancre*, dont les rôles furent distribués à l'Odéon, en 1828, un peu avant la représentation de l'éclatant *Henri III* de Dumas, et que la censure fit retirer. Paul Lacroix, dans un avertissement qu'il mit en tête de ce remarquable drame historique en cinq actes et en vers, publié en 1836, s'écrie philosophiquement :

« Je donne mon drame, qui n'a pas été joué et qui aurait peut-être produit quelque effet, et je dis avec joie un éternel adieu au théâtre... Au reste, ajoute-t-il, j'en ai vu assez de cette vie de coulisses, de censure, de dégoûts, de noirceurs et de misères pour faire là-dessus quelque chose de mieux qu'une préface. A propos de censure, on saura seulement que *la Maréchale d'Ancre* a failli être mise à l'index au moment de la représentation, parce que ce scélérat de Luynes avait le malheur de figurer dans l'histoire et dans le drame, et qu'un des censeurs avait le bonheur de dîner chez l'honnête M. de Luynes, duc et pair de France. »

Si un jour on publie, ce que j'espère bien, un volume entier sur *Paul Lacroix et son œuvre*, il sera curieux d'étudier ce singulier drame et d'en montrer les qualités prime-sautières et la belle allure romantique. Tout le début de la scène première rappelle la manière de Hugo et donne la sensation capiteuse des vers du maître.

*
* *

Dans les quelques lignes qui précèdent, je me suis efforcé de coordonner avec concision les essais de Paul Lacroix et de montrer ses tâtonnements littéraires, ses arlequinades turbulentes, qui sont comme le prologue de sa prodigieuse activité. Ce n'est guère qu'en 1829 qu'apparaît le bibliophile Jacob, membre de toutes les Académies, qui allait tenir une place si prépondérante dans ce grand mouvement de renaissance romantique dont, durant vingt années, le public fut idolâtre. Ce fut dans *le Mercure* du XIXe siècle que le jeune dramaturge vaincu fit paraître ses premières chroniques de lettré, qu'il devait compléter par la publication, chez Eugène Renduel, des *Soirées de Sir Walter Scott à Paris*, deux volumes en 1829. De ce moment, cet adolescent de vingt-trois ans se grima en octogénaire; il emprunta au père Louis Jacob, illustre bibliographe du XVIIe siècle et créateur en quelque sorte de la science bibliographique française, le pseudonyme qu'il ne devait plus quitter, et, joignant à ses initiales le nom patronymique de son célèbre prédécesseur, il sut en conserver la configuration traditionnelle de *P. L. Jacob, bibliophile*.

Reproduisons quelques parties de la notice amusante qu'il écrivit sur lui-même au début de ce premier roman de valeur qui lui acquit une réputation, consacrée par plus de quinze éditions du même ouvrage; c'est un chef-d'œuvre de supercherie dans le genre de l'autobiographie :

Je suis bien vieux, y écrit-il, et si je ne fais pas aujourd'hui mon article nécrologique, personne ne

s'en chargera demain; car moi qui connais tout le monde, je ne suis connu de personne...

Je naquis en 1750, et serais fort en peine de dire le mois, le jour et l'heure, vu que le maudit registre où un sacristain, lunettes sur le nez, avait pris acte de ma naissance, servit pendant la Révolution à faire des cartouches et causa la mort de plus d'un pauvre diable. C'est au moins fort désagréable de ne pas savoir au juste son âge, et j'ai donc raison d'en vouloir à l'Église. Elle avait bien affaire des actes de l'acte civil! passe pour les baptêmes et les confirmations.

Mon père, gros marchand de drap de la rue des Juifs, me laissa, au lieu d'éducation, une belle fortune, la fille de sa nièce et une vieille maison qui m'a donné goût aux antiquités.

Je me fis une éducation à ma manière; j'augmentai ma fortune, je pris pour gouvernante la fille de la nièce de mon père, et j'habitai la maison; partant, pas de maîtres, pas d'amis, pas de domestiques, pas de locataires. Je me trouve bien depuis soixante ans de ce régime d'égoïsme.

Et pourtant, j'ai vu la Pompadour, j'ai vu la Dubarry, j'ai vu Louis XVI, j'ai vu Robespierre, j'ai vu Bonaparte! A peine me suis-je ressenti de tous ces changements politiques, et le temps présent ne m'est pas meilleur que le temps passé, puisque tout se paie plus cher qu'autrefois. Du reste, je ne sais quel est le ministre actuel des finances ou le confesseur du roi; je n'ai pas besoin de le savoir.

Je suis comme le rat retiré du monde; j'ai bon feu, bonne table, bon lit; on serait content à moins. J'ai passé ma vie à m'instruire. Certes, la mort venue, ces belles connaissances ne me sauveront pas de la pourriture et des vers; mais, en attendant, je m'en trouve bien et je n'en veux pas pour moi davantage; à soixante-dix-neuf ans, on n'a pas de temps à perdre.

Après avoir parlé de sa bibliothèque choisie de trente mille volumes, reliés en maroquin et dorés sur tranche, et ayant avoué son ignorance des choses grecques, latines et arabes, le faux octogénaire fait sur lui-même l'étude psychologique la plus sincère et la plus curieuse :

Mon esprit, poursuit-il, s'est rencontré apte à une étude qui fut longtemps abandonnée aux Bénédictins. Je veux parler de la langue du moyen âge, dont je fais mes délices; je m'y suis acclimaté au point que souvent je croirais volontiers être né avec elle. Est-ce caprice? je ne le pense pas, car avant de se plaire à cette langue morte et comme enfouie dans de gothiques manuscrits, il faut apprendre à lire une écriture qui ne ressemble pas mal à des caractères sanscrits. Mais on aime à se distinguer du vulgaire, et M. Lacurne de Sainte-Palaye me repétait souvent : « Notre moyen âge aurait pour nous la moitié moins d'attraits s'il était plus connu; mais, Dieu merci, c'est une mine qui ne sera pas epuisée de longtemps. »

Je l'avouerai à ma honte, je préfère Rabelais à Homère et tous les vieux romans de *Lancelot* et du *Renard* me semblent de l'Arioste, ou mieux encore. Les tensons des troubadours se rapprochent souvent de la fadeur fleurie et galante de MM. les chevaliers Dorat, Bertin, Parny, qui n'étaient rien moins que de l'ancienne chevalerie; mais, en revanche, les trouvères de la langue d'*oil*, trop dédaignés qu'ils sont, me semblent de vrais poètes dans leurs *lais*, où la naïveté s'unit à l'imagination. Rutebeuf m'agrée autant qu'un classique du grand siècle.

Mais, je le dirai à qui voudra l'entendre, Rabelais pour moi est tout, et je chéris jusqu'à ses défauts. L'habitude rend aveugle, et voilà bien des années que je le relis, quoiqu'il soit tout entier dans ma mémoire; c'est de la passion si vous voulez, mais, à l'exemple du cardinal Du Bellay, j'ai un singulier mépris pour quiconque n'a pas lu *le Livre*.

Il est impossible que cet amour des anciens n'empiète pas sur celui des modernes; j'estime, j'admire même un auteur récent, mais avec telles restrictions qui me conviennent; j'oppose toujours ceux-ci à ceux-là, Rabelais à tous; Froissart et Monstrelet à MM. Vertot et Anquetil; Pierre Blanchet, auteur de *la Farce de Pathelin*, à Regnard; Robert Wace à M. le comte de Tressan; Clément Marot à La Fontaine; ainsi des autres. A dire vrai, les points de comparaison me manquent souvent, et, pour ne pas donner tort à mes vieux écrivains, je suis forcé d'oublier quelques-uns des nouveaux. Molière et M. de Voltaire sont difficiles à détrôner; mais je me console en faisant entrer, bon gré, mal gré, dans mon parti Montaigne et le grand Corneille.

Le cher bibliophile n'est-il pas tout entier dans ces dernières lignes et ne doit-on pas s'étonner de lui avoir vu conserver la même ardeur juvénile et les mêmes sentiments de 1829 jusqu'à l'extrême limite de sa vie?

Les Soirées de Walter Scott eurent un succès retentissant. Le public y trouva un genre de composition historique aisé, spirituel et entièrement nouveau. La même année, Paul Lacroix publia en outre, sans les signer, les *Mémoires du cardinal Dubois* (4 vol. in-8°) et les *Mémoires de Gabrielle d'Estrées* (4 vol. in-8°), dans cette collection de *Mémoires sur les cours de France*, que Mame et Delaunay firent paraître sous sa direction et celle d'Amédée Pichot, il faut encore citer un roman oublié des bibliographes, *le Couvent de Baïano*, qui vit le jour en 1829.

Au cours de la fameuse année 1830, P. L. Jacob composa *les deux Fous*, histoire du temps de François Ier (2 vol. in-8°), dont Delloye et Lecou furent les éditeurs. En 1831 parurent : *le Roi des ribauds* (2 vol. in-8°), *Un Divorce*, histoire du temps de l'empire (1 vol. chez Renduel), les *Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants* (2 vol. chez Louis Janet). De ce moment, il semble que la production de cet hercule du travail ne doive plus s'arrêter. Les romans-histoires, les romans de mœurs, les contes et nouvelles se succèdent sans interruption, d'après un plan bien tracé, mûri à loisir, et qu'il est intéressant d'étudier, car il romantise l'histoire de France à travers tous les règnes, de 1437 à 1825. Bien que ce fécond écrivain alimentât plusieurs éditeurs tels que Renduel, Janet, Mame, Lecou et Dumont,

tous ses ouvrages avaient le même format et affectaient le même type. Sur le titre de chacun d'eux se lisait cette épigraphe d'Étienne Dolet : *Livres nouveaulx, livres vielz et antiques*, et en tête de chaque volume, fidèle à l'ancienne tradition, le bibliophile écrivait une longue dédicace à l'un de ses plus proches amis, pour y consigner ses affections et y noter ses observations sur la vie et les mœurs du jour. A l'aide de ces dédicaces on reconstituerait une véritable autobiographie de ce grand amoureux du livre ; car tout s'y trouve, aussi bien les sentiments intimes que les opinions sur les hommes et les choses du jour, les paradoxes et les vérités, les observations vivantes et les portraits esquissés en quelques traits. La dédicace semblait à Paul Lacroix un des derniers reflets de la royauté des gens de lettres, et il y était à l'aise pour dispenser l'éloge ou le blâme, y encadrer ses sentiments d'amour ou de dédain, et s'y reposer de la pénible comédie où l'on porte le masque littéraire pour le divertissement du public. Dans la plupart de ses épîtres dédicatoires à Jehan Duseigneur, à Listz, à Sainte-Beuve, au baron Taylor et à son frère Jules Lacroix, l'historien-romancier montre son cœur à nu et ne craint point de soulever le voile de sa pensée. Nous retrouverons plus tard l'esprit de ces dédicaces, lorsque, l'œuvre envisagée, je pourrai faire apparaître l'homme excellent que les lettres viennent de perdre. Je reprends donc la nomenclature bibliographique de ses publications successives.

En 1834, le bibliophile Jacob termina un grand nombre d'ouvrages : *La Danse macabre*, histoire fantastique du XVe siècle (1 vol. in-8°, Renduel) ; *Vertu et tempérament*, histoire du temps de la Restauration (2 vol., Renduel) ; *Convalescence du vieux conteur* (1 vol. in-8°, Louis Janet), et *la Perle* ou les femmes littéraires, choix de vers et de prose féminine, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. L'année suivante, apparurent *les Francs Taupins*, histoire du temps de Charles VII (Renduel, 3 vol. in-8°) et *Quand j'étais jeune*, souvenirs d'un vieux, recueil charmant d'excellentes nouvelles qui débute par ce joli rondeau du vieil auteur de vingt-sept ans :

Quand j'étais jeune (il me semble souvent
Que je le suis encor comme devant),
Le moyen âge échauffait peu mon zèle,
Moi qu'une femme emportait après elle
D'un seul regard, comme une feuille au vent
Or, en plaisir, je passais pour savant
Et mes amours s'en allaient se suivant
Avec Emma, Rose, Louise, Adèle,
Quand j'étais jeune !

Mais l'amitié, que d'un culte fervent
Trésor à toi, j'amasse en la couvant
Sainte amitié, dont tu m'es le modèle
Plus que l'amour jouissante et fidèle,
Jamais au cœur ne m'entra plus avant
Quand j'étais jeune !

Dans le courant de 1834, Paul Lacroix fit imprimer sa grande *Histoire du XVIe siècle en France*, en 4 vol. in-8°, dont la totalité de l'édition fut si malheureusement détruite par l'incendie de la rue du Pot-de-Fer, laissant l'infatigable écrivain dans un état voisin de la détresse.

En 1835, il redouble d'activité et publie coup sur coup *le Bon vieux temps*, suite des *Soirées de Walter Scott* (Dumont, 2 vol. in-8°) ; *la Folle d'Orléans*, histoire du temps de Louis XIV (Renduel, 2 vol. in-8°) : *Médianoche* (2 vol., Dumont).

L'année 1836 fut plus fertile encore et se chiffra par neuf ouvrages divers : *l'Origine des cartes à jouer*, chez Techener ; *Pignerol*, histoire du temps de Louis XIV (2 vol., Renduel) ; *Mon grand fauteuil*, 2 vol. ; *l'Homme au masque de fer* (1 vol., Magen) ; *Une femme malheureuse* (fille-femme) (2 vol., Dumont) ; *les Aventures du grand Balzac*, histoire du temps de Louis XIII (2 vol.) ; *les Adieux des Fées* (1 vol. in-12, Desforges) ; *Promenades dans le vieux Paris* et *Suite de la convalescence du vieux conteur*.

Un roman conjugal, *De près et de loin*, écrit en collaboration avec Mme Paul Lacroix, sous forme épistolaire, parut en 1837 (en 2 vol. in-8°, chez Magen). Ce n'était pas là un recueil sentimental entièrement consacré aux peintures de l'amour légitime, mais plutôt un exposé métaphysique des relations de deux époux aux lendemains d'une lune de miel ; une étrange étude des incompatibilités d'humeur d'un ménage qui s'observe, une sorte de *cave* crié aux intrépides fiancés qui pensent que l'amour sera éternel et suppléera à tout dans les rapports intimes de la vie à deux. — En cette même année, le Bibliophile entreprit, avec le jeune historien Henri Martin, *l'Histoire de Soissons, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, qui avait été mise au concours conformément au legs de 12,000 francs d'une vieille dame soissonnaise. Cet ouvrage considérable, en deux gros volumes in-8° (à Soissons, chez Arnould et à Paris, chez Silvestre et Techener), fut soumis au jury littéraire, obtint le prix, mais ce ne fut qu'après un procès plaidé le 27 août 1838 que les deux collaborateurs furent mis en possession de la somme intégrale, c'est-à-dire des quatre mille écus fixés par le testament de la donatrice.

Dans l'hiver de 1838, Paul Lacroix, épuisé par le travail, la poitrine atteinte, dut faire un voyage en Italie pour améliorer sa santé et prendre un repos nécessaire ; cependant divers volumes

firent leur apparition dans la librairie, sous cette date : *la Sœur du Maugrabin*, histoire du temps de Henri IV (2 vol. in-8°, Dumont), qui avait précédemment été publié en feuilleton dans *le Siècle*; secondement, *le Marchand du Havre*, histoire contemporaine (1 vol., Dupont), — *les Romans relatifs à l'histoire de France*, qui comprenaient la réimpression de quatre romans historiques, furent mis en vente également cette année par Lecou et Delloye, en 1 vol. grand in-8°, imprimé sur deux colonnes.

A son retour à Paris l'étonnant écrivain trouva moyen de livrer au public trois nouveaux ouvrages en 1839 : *la Chambre des poisons*, histoire du temps de Louis XIV (2 vol. in-8°, Magen); *Amante et mère* (Dumont, 2 vol.); *la Marquise de Chatillard* (Ambroise Dupont, 2 vol.). — On sentait qu'il avait fait un pacte avec la vie et le travail, car, à dater de cette époque, chaque année apporte son contingent d'ouvrages, et je ne saurais mieux faire que d'en dresser le tableau chronologique, sans m'attarder aux réimpressions et aux menues brochures.

1840

1° *Les Vieux Conteurs français* (12 vol., chez Martinon).

2° *Petites histoires pour la jeunesse*, racontées par le bibliophile Jacob.

3° *Les Papillons noirs*, recueil mensuel, in-32, 4 numéros de janvier à avril; à l'administration, rue Louis-le-Grand, 18; ce fut la première apparition du genre des *Guêpes*, de *la Veilleuse* et de *la Lanterne*. Ces quatre numéros parus sont très rares et encore très intéressants à lire.

1841

1° *La comtesse de Choiseul-Praslin*, histoire du temps de Louis XV (Dumont, 2 vol. in-8°).

2° *Le chevalier de Chaville*, histoire du temps de la Terreur (1 vol. in-8°, Dumont).

3° *Le petit Buffon illustré*, Paris, Didier, 4 vol. in-32.

1842

Le Singe, histoire du temps de Louis XIV (2 vol. in-8°, Dumont).

1843

1° *Un duel sans témoins*, histoire contemporaine (1 vol. in-8°, Dumont).

2° *La Nuit de noces* (2 vol. in-8°, Dumont).

3° *Les Va-nu-pieds*, histoire du temps de Louis XIII (2 vol. in-8°, Dumont).

4° *Le Siège de Gênes*, histoire du temps de Louis XII (2 vol. in-8°, Dumont).

5° *Histoire de la Régence de Philippe d'Orléans* (2 vol. in-8°, Dumont).

1844

1° *Une bonne fortune de Racine*, histoire du temps de Louis XIV (Dumont, 1 vol. in-8°).

2° *Récits historiques a la jeunesse*, illustres par Gavarni, Tony Johannot et Gigoux. Paris, Martinon 40 livraisons.

3° *Le Fils du notaire* (1 vol. in-8°, Dumont).

1845

1° *Le Ghetto, quartier des juifs* (1 vol. in-8°).

2° *Réforme de la bibliothèque du roi*, réunion d'articles très vifs contre l'administration de la bibliothèque royale, qui firent sensation lorsqu'ils parurent dans *la Patrie* (1 vol. in-8°, chez Techener).

3° Cette même année, le bibliophile Jacob fonda avec E. Thoré *le Bulletin de l'Alliance des arts*, guide des amateurs de dessins, tableaux, estampes, livres, manuscrits, rédigé par les principaux bibliographes, artistes, archéologues, etc. et qui se continua jusqu'en 1847.

1846

L'Élite, livre des salons (chez L. Janet).

1847

Une nuit dans les bois (2 vol., Dumont).

1848

1° *Le Diadème*, album des salons (Janet).

2° *La Pervenche*, livre des salons (Janet).

1849

1° *La Dette de jeu* (1572) (Baudry, 2 vol. in-8°).

2° *Histoire de la Restauration* (Dufour et Malet, 1 vol. in-8°).

3° Réimpression à part de *le 24 Février*, drame en un acte de Werner, traduit en vers par Paul Lacroix.

1850

Histoire de l'orfèvrerie, joaillerie et des anciennes communautés et confréries de France et de Belgique (1 vol. in-8°, librairie archéologique). En collaboration avec Ferdinand Séré.

1851

1° *Les femmes d'Honoré de Balzac*, types, caractères, portraits, keepsake enrichi de gravures sur acier (1 vol. in-8°).

2° *Histoire de l'imprimerie et des arts et professions qui se rattachent à la typographie*; en collaboration avec Édouard Fournier et Ferdinand Séré (1 vol. grand in-8°), second volume du *Livre d'or des métiers*.

3° *Histoire de la Prostitution chez tous les peuples du monde*, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, sous le pseudonyme de Pierre Dufour, membre de plusieurs académies et sociétés françaises et étrangères (6 vol. in-8°, le dernier tome parut en 1854); Séré, éditeur, et Martinon.

Le bibliophile Jacob ne reconnaissait pas volontiers la paternité de cet ouvrage, qui fit grand bruit; lorsque je lui en parlais, au début de nos relations, il souriait d'un air fin, semblant m'interroger... « Est-ce curieux, dites-moi ? l'avez-vous lu ?... il faudra que je lise cela. » Depuis, il mit moins de pudeur à m'avouer la part qu'il avait eue à cette remarquable compilation, qui est

plutôt dans la note de Parent du Châtelet que dans la donnée purement érotique et malsaine.

1852

Costumes historiques de la France (10 vol. in-8°, avec 640 gravures). Cette publication se termina en plusieurs années.

1853

Histoire politique, anecdotique et populaire de Napoléon III (4 vol. grand in-8° avec portraits, chez Dufour et Boulanger).

Paul Lacroix avait dû faire vers 1840, une *Histoire de Napoléon Ier et de la dynastie napoléonienne*. Il entretint longuement une correspondance à ce sujet avec Louis-Bonaparte, mais les événements de Boulogne mirent un obstacle à ce projet primitif, dont cet ouvrage est la conséquence.

1855

1° *Revue universelle des Arts*, publiée par Paul Lacroix, Bibliophile Jacob, revue faite avec la collaboration de Thoré et de nombreux critiques et archéologues. Elle forme 22 volumes in-8°, et parut pendant douze années consécutives.

2° *Crimes étranges du maréchal de Rays*. Cet ouvrage reparut par la suite dans la *Bibliothèque des curiosités*, chez Ad. Delahays.

1856-57

Mystificateurs et mystifiés (3 vol. in-32. Bruxelles, chez Schnée).

1858

1° *Les Secrets de nos pères, recueillis par le bibliophile Jacob*, 12 vol. in-16, chez Delahays, comprenant : l'Art de prolonger la vie, l'Art de conserver la beauté, l'Art d'expliquer les songes, l'Art d'écrire en chiffres, l'Art d'avoir de beaux enfants, l'Art de faire fortune, l'Art de gouverner les femmes, l'Art de trouver des sources, des mines, des trésors, l'Art d'être heureux en songe, l'Art de se guérir de l'amour, l'Art de se désopiler la rate, l'Art d'expliquer l'avenir. (3 vol. ont paru.)

2° *Histoire de la charpenterie* et des anciennes communautés et confréries de charpentiers, en collaboration avec Émile Bégin et Ferdinand Séré (Delahays, 1 vol. in-8°).

3° *Histoire de la coiffure, de la barbe et des cheveux postiches*, en collaboration avec Dulaure Nicolaï, Alph. Duchesne, Ferdinand Séré, etc. (Delahays, 1 vol. in-8°).

4° *Histoire de la chaussure*, suivie de l'histoire drôlatique des cordonniers, en collaboration avec Alphonse Duchesne (Delahays, édition nouvelle en 1862).

5° *Curiosités de l'histoire du vieux Paris* (Delahays, 1 vol. in-12).

6° *Curiosités de l'histoire des arts* (Delahays, 1 vol. in-12).

1859

Curiosités de l'histoire des croyances populaires au moyen âge (Delahays, 1 vol. in-12).

Impressions de voyage en Italie, 1 vol. in-32, Bruxelles, Schnée, et Paris, 1 vol. in-18, Alliance des Arts.

Curiosités de l'histoire des mœurs (1 vol., Delahays).

* * *

A dater de 1860, l'œuvre purement originale du bibliophile Jacob, œuvre d'historien et de romancier, se fait moins abondante. L'érudit bibliothécaire se consacra, vers cette époque, presque exclusivement aux compilations, aux préfaces, aux catalogues, aux savantes éditions annotées, dont le nombre et la variété paraissent porter un défi aux bibliographes. Je citerai cependant encore : en 1860, *Croix et couronnes*, mélanges littéraires, Janet, et *La plus romanesque aventure de ma vie*; en 1861, *Ma République*, chez Delahays; en 1862, *Bons et braves cœurs, ou plus de peur que de mal*, chez Marcelin, et *Curiosités des sciences occultes*, chez Delahays; en 1863, la *Bibliothèque de Marie-Antoinette*, chez Gay; en 1864, l'*Histoire de la vie et du règne de Nicolas Ier*, empereur de Russie, ouvrage considérable en 8 vol., chez Hachette, dont le dernier tome parut en 1875, et qui devait former environ douze volumes. Enfin, de 1865 à ces dernières années, je mentionnerai les ouvrages suivants : *la Jeunesse de Molière*, 1 vol.; *Rabelais, sa vie, son œuvre*, 1 vol.; *Marion Delorme et Ninon de Lenclos*, 1 vol.; *l'Italie moderne*, 1 vol.; *les Secrets de beauté de Diane de Poitiers*, 1 vol.; *le Dieu Pépétius*, 1 vol.; *le Médecin de l'Opéra*, 1 vol.; *le Comte de Vermandois*, 1 vol.: *les Courtisanes de la Grèce*, d'après les auteurs grecs et latins, 1 vol.; *les Amours d'Horace*, 1 vol.; *les Émeraudes*, œuvres de littérature mêlées, 1 vol.; *les Turquoises*, contes et nouvelles, 1 vol.; *les Œuvres de Pierre Arétin*, traduites de l'italien, dont le tome Ier seul a paru; *les Lettres d'Héloïse et d'Abeilard*, traduites du latin, 1 vol.; *les Ballets et mascarades de la cour* sous Louis XIII et Louis XIV; *les Arts au moyen âge et à la Renaissance*, et toute la série d'ouvrages grand in-8° du XVIe au XIXe siècle, qui parurent régulièrement avec tant de succès chez Didot, à la fin de presque chaque année, de 1868 à nos jours, et dont le dernier fut *le Directoire et l'Empire*. J'ajouterai *Louis XII et Anne de Bretagne*, grand in-8° magistral publié par Hurtrel; *la Bibliographie moliéresque*; l'*Iconographie moliéresque* et la *Bibliographie analytique des œuvres de Restif de la Bretonne*, ces trois derniers gros ouvrages chez l'ancien libraire Fontaine, mort, lui aussi, il y a deux ans, et dont le fonds de livres rares s'écoule peu à peu à l'hôtel Drouot.

* * *

Dans cette nomenclature bibliographique hâ-

tive et cependant fort difficile à dresser, dans son état forcément incomplet, j'ai volontairement oublié les innombrables productions du bibliographe-annotateur, non moins que le journaliste intermittent et le catalographe de quelques-unes des plus belles bibliothèques du siècle. Paul Lacroix a touché à tout en littérature : il est peu de revues purement lettrées où il n'ait assidument collaboré : le *Bulletin du Bibliophile* de Techener, fondé en 1834, est rempli d'excellentes études critiques signées de son nom et qui n'ont pas été réimprimées ailleurs. De même, dans le *Bibliophile français* de Bachelin, dans l'ancien *Athenæum* de Didot, dans le *Bulletin du Bouquiniste* d'Aubry, dans tous les essais de magazines et de publications périodiques spéciales de ce temps, il a laissé de longues dissertations savantes que la postérité saura bien découvrir et remettre de nouveau en lumière.

Aucun homme n'aura remué plus de documents et ne se sera montré plus encyclopédiste dans l'universalité des connaissances littéraires. Il n'a rien dédaigné. Écoutons ce que disait de lui si éloquemment M. Édouard Thierry, dans un éternel adieu.

« Ce que le bibliophile Jacob a pu remuer de livres est incalculable, et jamais ses doigts frémissants n'ont cessé de les toucher avec une dilection respectueuse et caressante, fût-ce dans les plus humbles boîtes du bouquiniste indigent.

« Si le bibliothécaire est le serviteur des serviteurs du livre, il était à ce titre bibliothécaire par excellence. Avec la longue habitude et le commerce continuel qu'il avait parmi les livres, au milieu des magasins de toute librairie et des bibliothèques dispersées sous le marteau des commissaires-priseurs, il était plus que personne en état de diriger ou d'éclairer les recherches du lecteur studieux.

« Ajoutez une mémoire merveilleuse et trop remplie peut-être, pour qu'il ne s'y fît pas parfois un peu de confusion, une obligeance toujours prête, prodigue d'elle-même et pleine de grâce, une complaisance infatigable, heureuse de s'offrir, incapable de se refuser.

« On pouvait le consulter sur tout sujet et à toute heure. Il y avait toujours un renseignement, toujours un conseil, une lumière à tirer de sa lecture qui était si prodigieuse, de ses études, et, à défaut de ses études, de ses inductions hardies. Il a beaucoup travaillé, beaucoup produit, publié sans relâche, édité et réédité, plus composé de volumes que l'exagération même ne saurait l'imaginer en se jouant.

« Il n'a jamais pu faire un dénombrement exact ou seulement approximatif de ses productions en tout genre ; il n'a peut-être pas moins fait produire autour de lui, il n'a pas moins indiqué de sujets d'études à entreprendre ou à reprendre, d'ouvrages à refaire ou à rééditer. Toute une clientèle attendait ses mardis et ses samedis, les jours où il était de service à la bibliothèque, pour venir auprès de son bureau et l'entretenir de projets, d'élucubrations, d'affaires de librairie dont il était le confident et le guide. Il faisait son bonheur de tous les services qu'il rendait, et cette clientèle d'obligés était sûre de le retrouver fidèlement à son poste.

. . . .

« Il a gardé jusqu'au bout, avec la jeunesse de l'esprit et de l'imagination, celle de la parole et de la voix, de la démarche et de toute la personne. Tel il avait commencé, tel il a fini : toujours le même feu, la même ardeur, la même facilité dans le travail, la même activité infatigable.

« Il était de cette vaillante génération qui s'éveilla, un jour, avec le douloureux sentiment du déclin de tout l'art français, à commencer par les lettres françaises, et refusa de se traîner plus loin dans la décadence. Ce fut un soulèvement généreux qui éclata comme une révolte et devint une révolution, disons mieux, une rénovation, une seconde Renaissance. Au grand étonnement d'une fière nation qui s'était accoutumée à régner sur l'Europe littéraire, par le génie au XVII[e] siècle, par l'esprit au XVIII[e], on venait lui annoncer que sa suprématie n'était plus qu'une illusion de l'orgueil national, que le siècle vieilli avait perdu la règle du vrai et du beau, que tout était à recommencer, que tout était à refaire, et la jeune France se sentait capable de tout refaire, de tout recommencer.

« On recommença à la hâte. On courut à la découverte et à l'aventure. Il se fit deux mouvements à la fois ; les uns se jetaient vers l'avenir, les autres se rejetaient vers le passé, tous d'accord pour rompre avec le présent et pour rattacher les nouveautés les plus audacieuses à la tradition la plus reculée.

« Le bibliophile Jacob fut de ceux qui, condamnant à son tour l'école académique, comme celle-ci avait condamné tout ce qui était antérieur au siècle de Louis XIV, osèrent rouvrir cette nécropole pleine d'ombre qui était toute la France des aïeux et y retrouvèrent la vie qu'on y avait murée. »

Paul Lacroix devint l'homme-livre par excellence, bien que rien en lui ne trahît le rat de bibliothèque grincheux et étriqué d'idées. Il avait l'esprit aussi large que son cœur était ouvert à toutes les miséricordes, mais il avait tant écrit, tant manié de feuilles typographiques, tant corrigé d'épreuves en première, en seconde, en bon à tirer et *en tierce*, qu'il s'était en quelque sorte identifié à la chose imprimée et que rien ne pouvait mieux le remettre en sensation vitale que la vue d'un livre fraîchement sorti des presses. Il comprenait si bien ce bizarre transformisme de ses facultés qu'un jour, voulant peindre ses délires et ses cauchemars, au cours d'une légère maladie, il écrivit :

Tantôt je m'imaginais découvrir des caractères d'imprimerie sur quelque partie de mon corps ; tantôt je me dressais sur mon séant pour atteindre un volume qui n'était que de ma fantaisie ; je déclamais mon catalogue en récitatif d'opéra, ou bien je jouais le rôle du commissaire-priseur dans une vente de livres. Une fois, je poussais l'extravagance jusqu'à me persuader que j'étais métamorphosé en manuscrit sur vélin, avec de belles lettres peintes et

des miniatures rehaussées d'or; en ce prétendu équipage, je ne laissais approcher aucune tisane qui pût endommager les merveilles de mes feuillets enluminés.

Ne devrait-on pas graver sous le portrait du regretté bibliophile le quatrain épigrammatique suivant, composé jadis par Colletet pour orner le cartouche mis au bas de la figure du fameux père Louis Jacob :

Dans les nobles traits de ce cuivre,
Voy Jacob, cet homme sçavant,
Si sa main n'y tient point de Livre
C'est que c'est un Livre vivant.

* * *

Celui qui entreprendra de donner une bibliographie méthodique et analytique de l'œuvre de Paul Lacroix assumera la tâche la plus lourde et la plus difficultueuse qu'on puisse imaginer. Peut-être aucun écrivain de ce siècle n'a autant produit, et le catalogue détaillé des écrits de ce gigantesque travailleur réclamera les honneurs d'un formidable in-8° de plus de quatre cents pages. Ni Balzac ni Dumas père ne présentent une production aussi touffue, une Babel de livres aussi colossale. Dans l'œuvre de Dumas père, dont je parle, il faut encore chercher le bibliophile Jacob. Il a fourni au roi du feuilleton le canevas d'un grand nombre de ses romans et a en partie composé, de 1848 à 1850, *les Mariages du père Olifus, la Femme au collier de velours, Olympe de Clèves, la Tulipe noire, Ingénue*, et divers autres ouvrages de l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

« Je suis un excellent *carcassier*, me disait-il parfois, me parlant de cette mystérieuse collaboration; il semble que je sois né pour faire des scénarios et bâtir des charpentes romantiques. Lors de mes rapports avec Dumas, non seulement je lui établissais le sujet de la plupart de ses romans d'aventure, mais encore j'habillais ses personnages, je les promenais à travers le vieux Paris ou dans les provinces françaises, à différentes époques. Dumas, ajoutait-il, était à chaque instant gêné pour donner un semblant d'exactitude à ses descriptions archéologiques; aussi m'envoyait-il ses secrétaires en toute hâte, tantôt me demandant l'aspect minutieusement détaillé du Louvre et de ses approches en 1600 ou 1630, tantôt m'implorant pour une esquisse du Palais-Royal en l'an VIII. J'ajoutais des *béquets* à ses manuscrits, je revisais ses épreuves, j'apportais partout un peu de lumière historique, j'écrivais à nouveau des chapitres entiers. »

L'imagination débordante du cher bibliophile était sans cesse en mouvement sur mille points différents, et Dumas ne fut pas seul son tributaire. Il y a quelques années, à propos de Rabelais, cet Homère bouffon qu'il adorait, il me parlait de faire jouer à l'Hippodrome, pour l'œuvre de la statue de Chinon, une pantomime féerique, écrite par lui, où il eût mis en scène Rabelais, Panurge, Pantagruel et tous les joyeux drilles de ce livre immortel. Il insista même quelque temps auprès de M. Wilson pour obtenir qu'il fût donné à Paris plusieurs représentations de cette féerie projetée au bénéfice du bronze de Chinon.

Quel auteur de notre littérature n'a-t-il pas abordé comme publicateur, annotateur, philologue et préfacier! Chez Delahays, chez Jannet, chez Daffis, chez Jouaust, Lemerre, Liseux, Quantin et chez vingt autres éditeurs de Paris et de la province, il apporta ses idées de réimpression de nos vieux auteurs, s'efforçant même de faire revivre les oubliés d'hier : Rabelais, Villon, Bonaventure Despériers, Marguerite de Navarre, Tabarin, Olivier Basselin, D'Assoucy, Merlin Coccaïe, Claude Le Petit, Cyrano de Bergerac, Brantôme, Desportes, Clément Marot et la plupart des poètes de la Renaissance, Maistre Pathelin, La Fontaine, Grimm, Diderot, Voltaire, Montesquieu et tous les auteurs de petits chefs-d'œuvre inconnus du XVIIIe siècle et quelques-uns du XIXe ont été, sous différentes formes, édités par ses soins. Molière surtout l'a occupé sans relâche durant ces vingt dernières années, et il laisse une *Collection moliéresque* composée de pièces rares et curieuses, que sa ferveur chercheuse a su exhumer à propos, pour la plus grande joie des fanatiques du maître réunis dans la chapelle ardente du *Moliériste*. Plus de deux cents notices signées de son nom enrichissent de nombreuses réimpressions d'œuvres littéraires publiées depuis 1860 jusqu'à nos jours.

* * *

On ne saurait donc embrasser en une étude de quelques pages le vaste ensemble de productions, d'idées, d'efforts, de génie spécial dont se compose la vie si remplie du bibliophile Jacob. On peut dire qu'il a épuisé les différents genres des connaissances humaines, et qu'il a dépassé, par le travail, les bornes que la nature a fixées à l'activité intellectuelle. Paul Lacroix joignait à une extrême facilité de conception et d'exécution une infatigable persévérance dans ses entreprises. Levé vers cinq heures, il se mettait à l'œuvre jusqu'à huit heures du matin. Il consacrait une heure à son coiffeur qui, régulièrement, venait le friser, le raser, l'éveiller pour ainsi dire à la vie extérieure; puis, jusqu'à l'heure du déjeuner, il reprenait son labeur. L'après-midi, lorsqu'il n'était pas de service aux manuscrits de l'Arsenal, il tra-

vaillait encore, il travaillait toujours, et souvent le soir il quittait le salon hospitalier de l'Arsenal, où tant d'anciens amis venaient égrener leurs souvenirs, pour aller s'enfermer jusqu'à minuit dans ce petit cabinet encombré et impraticable où il avait enmuré sa vie dans les livres depuis de si longues années.

Dans le logis qui lui était réservé à la bibliothèque de l'Arsenal, le cabinet était situé derrière la porte d'entrée. Lorsqu'on y pénétrait pour la première fois, on ne distinguait qu'une agglomération de livres, de journaux et de brochures, une sorte d'arrière-boutique de bouquiniste, où il semblait impossible à un écrivain, ami du confort moderne, qu'un homme pût vivre, penser et travailler à loisir. On cherchait avec peine un siége pour s'asseoir, et tout à coup d'un amas de paperasses la tête souriante du vieux bibliophile surgissait. Assis devant une petite table d'acajou recouverte de papier goudron, l'historien du moyen âge et de la Renaissance, penché comme un myope sur sa copie, écrivait fébrilement, d'une écriture menue, microscopique, presque indéchiffrable pour les compositeurs. La croisée, sans autres rideaux qu'un store pour les heures de soleil, s'ouvrait sur l'Entrepôt; dans le lointain brumeux, au-dessus du Jardin des Plantes, le Panthéon et le Val-de-Grâce s'étageaient sur les hauteurs de la Montagne-Sainte-Geneviève. Sur la cheminée, le buste du Paul Lacroix romantique de 1830 par Jehan Duseigneur; dans l'âtre, à terre sur les siéges, des cartons, des papiers, des livres dans le plus incroyable désordre; — appendus au mur, des tableaux de maîtres, un Greuze : une emme vue de dos tressant sa chevelure, un Jordaens, un Ribeira, quelques portraits de famille et une grande toile anonyme du XVIIe siècle représentant le Temps coupant les ailes de l'Amour. Au milieu de ce capharnaüm dont il avait fait sa thébaïde, l'érudit conservateur vivait à l'aise, accueillant pour tous, conteur et causeur inépuisable et exquis pour ses amis, conseiller précieux, guide empressé, vous mettant sur la piste de toutes les recherches. Dans ce fouillis, il ne s'égarait jamais, et s'il s'agissait d'obtenir des renseignements sur un poète du XVIIe siècle, tout en causant, sa main ramassait à terre un tome in-folio de la bibliothèque du roi, qu'il ouvrait juste à point donné, ou bien le volume voulu du père Niceron ou de l'abbé Gouget, qu'il feuilletait vivement pour y lire à haute voix les références littéraires qu'il y trouvait.

Les heures s'écoulaient vite en compagnie de ce charmeur, qui pensait que c'est rester jeune que de savoir vieillir. « Quand la vieillesse n'est ni morose ni chagrine, disait-il, elle a des avantages immenses sur la jeunesse... Cependant, reprenait-il finement, si je pouvais avoir encore vingt ans, je donnerais je ne sais quoi de bon cœur. « Si l'on n'eût craint de lui manger son temps, on ne l'eût pas quitté, tant il était attachant, aimable, humoristique, rempli d'anecdotes; mais pour lui les secondes avaient leur prix; il sortait rarement, ne faisait point de visites et n'entendait recevoir que des travailleurs. Aussi restait-il des années sans voir certains amis très chers, et quand on s'en étonnait :

« Bah! soupirait-il, j'ai l'autre monde devant moi... c'est bien là-dessus que je compte pour y retrouver à loisir toutes les affections que j'ai négligées ici-bas... Le temps!... Je ne le trouve pas... où se vend-il, et combien cher cela doit coûter!

Chaque vendredi soir, c'était fête à l'Arsenal; le bibliophile groupait quelques amis autour de la table; c'était toute une Renaissance délicieuse à étudier pour les jeunes admis au cénacle. Là, venaient le vieux baron Taylor, Paul de Saint-Victor, Henri Martin, Maquet, Monselet, Jules Lacroix, Faber, l'auteur de l'*Histoire du théâtre en Belgique*, Mme de Montmerqué, autrefois la belle Mme de Saint-Surin, et nombre d'aimables survivants de la génération de 1830. Paul Lacroix, à ces réunions, se montrait un causeur intarissable, spirituel, délicat, un narrateur exquis, qui savait faire revivre ses souvenirs avec une précision et un charme de jeunesse inoubliables. C'est peut-être le dernier salon de conversation qu'il m'aura été donné d'entrevoir, la dernière maison qui eût conservé, dans l'urbanité de la causerie, comme un malicieux reflet des bureaux d'esprit du XVIIIe siècle; on n'y fumait point, on y causait doucement, en savourant un café spécial dont Balzac avait fourni la recette; on y lisait, on inventoriait les pièces curieuses, les bibelots des étagères, et, en particulier, cette fameuse canne de l'auteur de la *Comédie humaine*, dont la pomme en argent représentait trois singes ciselés que le charmant bibliophile affirmait n'être autres que Lautour-Mézeray, Émile de Girardin et... *nescio quem*. — On n'y parlait que littérature ancienne et moderne, beaux-arts et bibliographie; on y projetait des volumes, on y échangeait des idées sur les morts et sur les vivants, on renversait des bibliothèques sur le tapis, on admirait la superbe galerie de tableaux de l'aimable et accueillante hôtesse, on y vivait double par l'esprit... enfin à dix heures on se retirait.

Que de fois j'ai accompagné, au sortir de ces adorables réunions, le baron Taylor, bras dessus bras dessous, jusqu'à son omnibus de la Bastille, écoutant les souvenirs du vieux lion encore vail-

lant, droit et ingambe à quatre-vingt-neuf ans, qui, au milieu des rues désertes, de sa voix à la Frédérick-Lemaître, me détaillait les merveilles du vieux Paris, les Célestins, le vieux faubourg Saint-Antoine et l'aspect des jardins du roi. Il évoquait magistralement ses voyages et sa jeunesse, me parlait de la sœur de Robespierre, qui tenait, proche de la demeure des siens, un cabinet de lecture où il allait épeler son premier livre ; puis, remontant dans sa mémoire : *Jeune homme, j'ai vu fusiller Charette... ce tableau m'est toujours présent à la pensée...* — Ce grand bienfaiteur marchait gaillardement, me criant avec prévenance : *Prenez garde*, lorsqu'une flaque d'eau nous barrait le passage, comme si j'eusse été le vieillard chancelant et lui mon jeune soutien... Je le vois encore, s'arrêtant sous un réverbère et me contant les luttes romantiques qu'il eut à soutenir en faveur d'Hugo, soulignant d'un geste fier ce début de phrase où il mettait un entrain de soldat à l'assaut : *Je fus trouver Charles X et je lui dis : Sire...*

Pourrai-je oublier ces soirées de l'Arsenal où pour moi défilait la tradition orale de tout un passé, où le regretté bibliophile m'apprenait paternellement à distinguer les souvenirs écrits des souvenirs parlés, où l'on retrouvait comme un écho direct des bavardages de salon de la duchesse d'Abrantès, ou enfin, lorsque j'offrais le bras à quelque gracieuse octogénaire voûtée, avant de passer à table, j'écoutais avec stupéfaction une voix chevrottante qui me murmurait cette suite de conversation : ..... *Ainsi, un soir, à l'Abbaye-aux-bois, dans tout l'éclat de ce qu'on voulut bien appeler ma beauté, monsieur de Chateaubriand me fit galamment le madrigal suivant...*

*
* *

Je m'étais promis, au début de cet article, écrit à la hâte, en plein deuil de la pensée, de me montrer plutôt anecdotique que biographe et catalographe, mais le courage m'a manqué avec l'indépendance d'esprit nécessaire à cette besogne. Je suis allé tout droit devant moi à travers l'œuvre, pour ne pas trop retrouver sur mon chemin l'ami généreux qui revit encore sur ma table en un dossier de lettres que je n'ai point osé ouvrir. Plus tard sans doute il me plaira d'écrire une longue notice sur ce cher défunt, qui avait oublié l'âge dans le travail et qui laisse inachevée une série considérable d'ouvrages.

Il préparait pour la maison Didot un gros volume sur *la Restauration;* il laisse également, à ma connaissance, un livre considérable sur l'*Histoire de la cuisine ancienne et moderne* et douze tomes de ses *Mémoires,* qui s'arrêtent à la date de 1850.

Paul Lacroix fut un collaborateur assidu du *Livre;* il rêvait d'y publier une longue série de notices bibliographiques sur des écrivains inconnus du grand siècle, pour en former en quelque sorte un *Quérard des livres français imprimés au XVIIe siècle;* il projetait de nombreuses études sur *les Romantiques avortés;* il avait également ébauché pour cette revue une intéressante *Histoire des livres doubles dans les bibliothèques publiques,* ainsi qu'une collection physiologique des *Voleurs et destructeurs de livres.*

Personne, hélas ! ne saurait reprendre ces projets ni les traiter avec la science, l'humour, l'élégante concision, la conscience littéraire et surtout la prodigieuse mémoire qu'il y eût apportés.

. . . .

La bibliothèque particulière du bibliophile Jacob restera probablement la propriété de l'Arsenal, selon les vœux du défunt. — Je ne saurais dire ce que deviendront ses manuscrits.

OCTAVE UZANNE.





LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Les livres de classe. — Une récitation de Victor Hugo. — Comme on change! — Les spécialités. — M. Ferdinand Fabre et les ecclésiastiques. — Lucifer. — *Un abbé bien désagréable. — M. Poictevin et les* Songes. *La maladie des mots. — La crise de la langue française. — Mercier et la* Néologie. — *Quelques mots à recueillir. — M. Kervyn de Lettenhove et sa méthode. — Les* Huguenots *et les* Gueux.



ANS être aussi stérile que les mois d'été, le mois d'octobre n'est pas un mois de grande production littéraire. On se prépare pour les publications d'étrennes, et les volumes qu'on vend le plus sont les livres de classe, les classiques expurgés, commentés, « avec éclaircissements et notes par M. X..., professeur au lycée de Z. » Quand les universitaires n'écrivaient pas encore dans les journaux, c'était la ressource des professeurs pauvres que ces éditions, qui contiennent souvent des notes philologiques excellentes. Il y avait là un petit supplément pour les ménages, et, pour s'acheter une robe de soie, madame espérait dans les veilles du mari qui préparait un Cornelius Nepos ou un Quinte-Curce; pour aller jusqu'au manteau de fourrure on attendait un petit glossaire.

Qui ne se rappelle encore l'impression qu'on éprouvait devant ces Horace, ces Virgile, ces La Fontaine ? Une sorte de poussière aride vous montait aux lèvres, lorsqu'on ouvrait ces volumes illustrés de bonshommes et d'inscriptions malséantes, sillonnés de croix qui indiquaient la tâche de chaque jour. Parfois on les coupait pour coller le morceau dans sa main. On se levait bravement à l'appel de son nom et le professeur, un vieux routier, vous disait bonnement : « Ne mettez pas vos doigts devant vos yeux, je vous entendrai mieux. »

A partir de ce moment, il n'entendait plus rien qu'un ânonnement confus auquel se mêlaient les amis qui soufflaient à droite et à gauche, jusqu'au moment où il fallait se rasseoir. C'était le tour du plus déterminé souffleur : « Puisque vous savez si bien, allez. »

Être immortel, être classique, être consacré par l'admiration des siècles, être cité comme un modèle, voilà cependant ce que c'est. Un débris de vers, un lambeau de phrase qu'écorche un malheureux enfant qui sue sang et eau, — voilà la gloire définitive...

Au collège, nous savions par cœur les vers de Victor Hugo, nous nous les répétions entre nous, et dans dix ans peut-être le discours de Saint-Vallier sera devenu un instrument de torture.

... Vous, sire, écoutez-moi.

Ici l'élève s'arrête, puis reprend courageusement :

... Vous, sire, écoutez-moi.

— Passez au second vers.

Généralement l'élève fait un suprême effort et parvient à accoucher triomphalement du second.

Comme vous le devez, puisque vous êtes roi.

Le professeur use de mansuétude afin de reconnaître cet effort et tend la perche.

Vous m'avez fait un jour mener pieds nus...

La classe souffle vigoureusement « en Grève, en

Grève », mais l'élève reste bouche bée et fait comprendre qu'il renonce à la lutte.

— Enfin, vous ne savez pas, n'est-ce pas? C'est toujours le même système. Pourquoi ne faites-vous pas des sciences ?

L'élève, qui souvent a été le dernier la veille en géométrie, indique par sa pantomime qu'il ne se croit pas la vocation d'un Newton ou d'un Leverrier.

— Ces chefs-d'œuvre ne vous disent donc rien ? Je ne puis pas cependant vous donner quelque chose de plus beau.

Si le professeur a quelques aspirations à être conférencier, il s'entraîne en déclamant :

Vous m'avez fait un jour mener pieds nus en Grève,
Là vous m'avez fait grâce ainsi que dans un rêve.

La conclusion, vous la devinez ? « Vous copierez dix fois le monologue entier! »

Tout chef-d'œuvre copié ainsi, avec des plumes à becs superposés pour aller plus vite, prend des proportions affreuses; on en rêve la nuit et on appelle l'auteur « vieille perruque ».

En revenant de passer son baccalauréat, on jette au feu les livres de classe qui vous ont fait tant souffrir.

Dix ans après, on a lu tout ce que les contemporains ont écrit, les romanciers, les poètes, les psychologues, les coloristes, les naturalistes, les fantaisistes, les essayistes; et tout cela vous a laissé une sensation de fatigue et d'ennui. On s'est constitué petit à petit un coin préféré dans sa bibliothèque. C'est là qu'on va prendre un volume de temps en temps, pour se reposer, pour goûter les pures et saines joies du Vrai et du Beau; c'est là qu'on va demander un conseil, quand on veut écrire une page soignée. Quels sont les dieux de cet oratoire domestique ? Les maîtres, objets ainsi d'un culte pieux? Ce sont les classiques honnis jadis, ces écrivains qui n'avaient jamais aucun sens pour nous.

Il a fallu l'expérience de la vie pour faire comprendre combien ces peintres du cœur humain étaient puissants et véridiques. L'expérience de la littérature a été nécessaire pour nous révéler à quel point ces privilégiés de génie étaient supérieurs à leurs rivaux, pour nous faire admirer comme il convient des beautés simples, des bonheurs d'expression, des trouvailles de style qui vous laissaient parfaitement indifférents autrefois.

A propos des romans de M. Ferdinand Fabre, Flaubert s'égayait un jour devant nous sur les spécialistes. « Bientôt, nous disait-il, le travail littéraire sera subdivisé à l'infini : les uns feront les menuisiers, les autres les ébénistes. »

M. Ferdinand Fabre, pour ce qui est de lui, ne s'occupe que des ecclésiastiques ; c'est le mot exact qu'il faut employer, car il ne soupçonne même pas le prêtre. Seuls, d'ailleurs, Balzac et d'Aurevilly ont osé, de notre temps, se mesurer avec le prêtre, nous dire l'énergie de volonté de ces solitaires, la violence contenue de ces chastes; seuls, ils ont eu les yeux assez hardis pour sonder l'immensité de dévouement qui pouvait tenir dans ces âmes détachées de tout ce qui passe, la profondeur aussi de passions qui pouvait emplir ces êtres marqués d'un sceau indélébile. Le *Curé de Tours*, le *Curé de campagne*, le *Prêtre marié*, quelles émotions magnifiques et touchantes, ces titres de chefs-d'œuvre nous rappellent, et que *Lucifer* semble piteux à côté de ces créations puissantes et fortes!

On ne peut rien imaginer de plus misérablement médiocre et morne que ce *Lucifer*. Guizot a dit, il est vrai, que le Diable, tout en restant coquin, était devenu bête. Ce serait diffamer le Malin, cependant, que de prétendre qu'il est pour quelque chose dans cette élucubration.

L'abbé Jourfier est bien le plus désagréable sujet qui puisse affliger un diocèse. Petit-fils d'un régicide, fils d'un ennemi du trône et de l'autel sous la Restauration, il entre dans les Ordres, on ne sait pourquoi, peut-être pour y amener les désordres, et dès qu'il a prononcé ses vœux d'obéissance, il commence à désobéir à tout le monde. Il montre le poing à son évêque, qui lui offre sa bénédiction après l'avoir comblé de politesses; il écrit un ouvrage en cinq volumes pour accabler le pauvre Pape, qui vient d'être dépouillé de ses États; il trouve bon qu'on vienne hurler *la Marseillaise* sous les fenêtres du palais épiscopal. Après avoir été préfet intérimaire sous le gouvernement de la Défense, il devient évêque par la protection de Crémieux, va à Rome pour faire des incivilités à Pie IX, et finit par se jeter la tête en bas du haut de sa terrasse, plutôt que d'aller célébrer l'office de Noël.

Quand on a assisté pendant 400 pages aux ébats de ce personnage, on est véritablement stupéfait de constater une telle absence de tout talent chez un homme comme M. Ferdinand Fabre, autour duquel on avait fait, il y a dix ans, un certain bruit.

Certes, il y avait une étude très fouillée et très piquante à faire du prêtre des nouvelles couches, du prêtre courtisan de la République, s'accrochant aux députés influents, flattant les hommes au pouvoir, tout en protestant de son dévouement à Rome, et en s'excusant sur le malheur des temps.

Quelques prélats dans le genre de M. Bellot des Minières auraient pu servir de modèle, mais M. Fabre a passé à côté du sujet. Les prélats de ce genre gardent encore une certaine tenue, une diplomatie sacerdotale; pour les peindre il faudrait une finesse d'observation, une souplesse de talent qui manquent totalement à l'auteur de *Lucifer*.

On aurait pu comprendre encore une saisissante analyse des phénomènes de l'atavisme, un descendant de conventionnel, repris soudain au pied de l'autel de la haine sacrilège de son grand'père pour le Christ et se révoltant contre cette Église qui l'a accueilli comme un de ses enfants.

M. Ferdinand Fabre n'a point traité non plus la question sous cet aspect. Son Jourfier est une sorte de Loyson sans résolution, chez lequel l'aversion pour les congrégations est devenue une véritable monomanie.

Cette aversion eût été susceptible d'être intéressante encore, si l'auteur avait pris la peine de lui assigner un motif quelconque. Balzac a excellé à mettre en relief ce que peuvent avoir d'intensité certains sentiments obstinément couvés dans des cerveaux repliés sur eux-mêmes, toujours tendus vers la même pensée; déployant, pour arriver à un but chétif en apparence, plus de politique qu'il n'en faudrait pour gouverner un empire. Eugène Sue lui-même, dans ses calomnieuses fictions, fait jouer un ressort dramatique, quand il nous montre Rodin s'efforçant de s'emparer de l'héritage des Rennepont.

Ici, rien de pareil. Le P. de Cussol complimente Jourfier de son talent d'orateur, lui promet les plus hautes destinées, et, pour le faire connaître, le prie de venir prêcher dans sa chapelle. Il n'y a vraiment pas là de quoi se fâcher tout rouge.

On a peine même à s'expliquer qu'un écrivain qui a été élevé au séminaire ait pu produire une œuvre aussi fausse, aussi invraisemblable dans les détails, malgré ses intentions venimeuses. Où M. Ferdinand Fabre a-t-il rencontré un prêtre qui refuse de paraître à l'église le 15 août, sous prétexte que c'est la fête de l'Empereur, lorsque la présence a l'église, le jour de l'Assomption, est d'obligation stricte pour les fidèles? A qui le romancier fera-t-il croire que Napoléon III dise à un capitaine de vénerie : « Amenez aujourd'hui un beau dix-cors sous mon coutelas, et votre frère sera évêque? » Je pense que les cerfs que ce pauvre débonnaire de Napoléon III a achevés au coutelas ne sont pas bien nombreux.

Tout est de ce ton, et l'ennui que distille cette œuvre insipide empêche même d'apercevoir ce qu'il y a de peu généreux, de peu digne d'un écrivain, dans ces attaques contre des persécutés et des proscrits. Cette mauvaise action est avant tout un méchant livre.

Vous ne sauriez croire le chagrin que j'éprouve toutes les fois que M. Francis Poictevin publie un nouveau volume. Cette impression démontre une fois de plus avec quel soin il faut éviter de connaître personnellement les écrivains dont on lit les livres. Voilà un jeune romancier qui a la foi dans l'Art, qui a conservé les belles illusions d'autrefois, qui est animé de cette flamme généreuse qui n'existe plus guère nulle part; et l'on souffre réellement de le voir, par amour de la forme, en arriver à parler un langage de plus en plus inintelligible.

Ouvrez *les Songes*, qui viennent de paraître chez Kistemaeckers, et vous y trouverez ce vocabulaire étrange qui produisait déjà un si singulier effet dans *Ludine*. Lisez-moi ces fragments, pris au hasard :

« Retraversant le Rhin, ils voient la tourelle casquée d'ardoise, opprimante à l'œil, dans le Rhin se faire fine, sans plus finir. Et des maisons bêtement blanches, aux fenêtres bêtes dans le Rhin, ont des minceurs mal cloisonnantes, percées, des attitudes extasiées qui s'enfoncent dans l'impénétrable même diurne du fleuve. »

— Que me dites-vous? Comment? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis de moins en moins; je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid. Que ne me disiez-vous : « Il fait froid? « Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : « Il pleut, il neige. » Vous me trouvez bon visage, et vous désirez m'en féliciter; dites : « Je vous trouve bon visage. » Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant. Qu'importe, Acis? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde?

Ainsi parle La Bruyère. J'ai essayé, en causant avec M. Poictevin, de mettre la conversation sur La Bruyère, mais il m'a paru ne l'avoir qu'en médiocre estime : il croit à la puissance des mots par eux-mêmes, ce qui est souverainement faux.

Le cas de M. Poictevin n'est pas isolé. La langue française n'échappe point à la crise générale que traverse la société. Tandis que le journalisme et la tribune sont livrés au plus vulgaire, au plus abominable jargon, que l'*aurore capitale* de M. Spuller remplace les images familières à nos orateurs du passé, les lettrés en arrivent à des raffinements morbides, à des recherches puériles et vaines.

A côté du *reporter* qui écrit en savates et en

robe de chambre, qui raconte les choses telles que les lui a rapportées sa concierge, on aperçoit l'artiste de phrases qui s'efforce de marcher dans des chaussures trop étroites, se livre à des contorsions douloureuses qui font souffrir pour lui et ôtent tout plaisir à le lire. Un même numéro de journal vous offre ce contraste. Un monde sépare deux rédacteurs qui écrivent à la même table dans une langue absolument différente, et qui semblent plus étrangers l'un à l'autre qu'un Français et un Anglais. Quand je dis « écrivent », c'est une façon de parler. En réalité, la division est nettement accusée : il y a des écrivains qui écrivent et des écrivains qui n'écrivent pas. Ceci est accepté universellement et n'implique aucune infériorité, au contraire. L'homme influent, l'homme qui fréquente les ministres, l'homme mêlé au mouvement général est l'homme qui n'écrit pas. Il existe force journalistes, dont vous ignorez complètement le nom, qui ont en certains lieux une autorité que vous ne soupçonnez pas; telle note, libellée en style de cordonnier, est lue, commentée, pesée.

L'indifférence générale qui est dans l'air contribue-t-elle pour quelque chose à ce découragement? Je ne sais; mais les lettrés eux-mêmes ne sont qu'à demi satisfaits de ce qu'ils créent. Sans aller jusqu'aux exagérations, aux rébus de l'auteur de *Ludine*, ils rêvent d'avoir un instrument perfectionné qui saurait traduire les complexités, les névorsités, les mille nuances de la vie actuelle. On se prépare un vocabulaire comme on se prépare une palette. Un débutant qui a des mots nouveaux attire tout de suite l'attention; on se dit : « Diable! diable! » On forme cercle autour de lui, comme des nègres autour d'un déballage de verroteries, et généralement on s'en va assez désillusionné; car, somme toute, ce qu'on a appelé *la belle épithète* est rare.

La belle épithète! tout est là, ou du moins presque tout. Si l'artiste, comme on l'a défini, est celui dont les idées se font image, c'est à l'épithète que se reconnaît l'artiste caractérisant ce qu'il a vu d'un trait essentiel, pittoresque et profond. « L'heureuse apposition d'une épithète illustre un substantif », a dit de Maistre. *Épi-thèmi*, je pose dessus; l'épithète est le panache qu'on met sur le mot, qui le distingue, le signale, fait soudain d'un simple fantassin un officier et même un général. Il suffit d'une touche posée juste pour reconnaître un peintre; il suffit d'une épithète qui vibre juste, qui résonne comme un mélange de cristal et d'or, pour qu'on salue un écrivain qui sait son affaire.

Mais c'est là le comble de l'art, l'effet dans la simplicité, avec des moyens ordinaires. Beaucoup, je le répète, sont semblables à ce Grec qui croyait surpasser Apollon en se servant d'une lyre d'or; ils voudraient posséder un clavier plus riche, avoir un répertoire de mots plus variés, faire l'aumône malgré elle à cette langue française que Voltaire nommait « une gueuse fière ».

D'autres, au contraire, gémissent sur les changements déjà accomplis; et l'un d'eux déclarait, l'autre jour, que, si les hommes du XVIIe siècle revenaient au monde, ils ne reconnaîtraient plus leur langue. Cela équivaut un peu, comme profondeur, à prétendre que si Napoléon Ier était resté officier d'artillerie, il serait mort sur le trône. Fatalement, des besoins nouveaux, des idées, des découvertes ont fait créer des mots dont le XVIIe siècle n'avait nul besoin.

Victor Hugo a admirablement formulé cette loi dans la préface de *Cromwell* :

« La langue française, écrit-il, n'est point *fixée* et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas? Le Français du XIXe siècle ne peut pas plus être le Français du XVIIIe que celui-ci n'est le Français du XVIIe, que le Français du XVIIe n'est le Français du XVIe. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer, elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte ou en emporte quelque chose. Qu'y faire? Cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sur une forme donnée. C'est en vain que nos Josués littéraires crient à la langue de s'arrêter; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se *fixent*, c'est qu'elles meurent. »

Sous ce rapport, Victor Hugo a donné lui-même l'exemple. En dehors de son œuvre de poète, de dramaturge, de romancier, son nom restera attaché à la transformation de notre langue; il a battu monnaie comme un roi, il a pris les vieux mots usés, il les a jetés au creuset et les en a retirés tout neufs, tout brillants, sonnant avec un éclat métallique qu'on ne leur soupçonnait pas. Toute une génération a vécu, on

peut l'affirmer, sur la langue forgée par lui, et, ce qui est véritablement prodigieux, c'est qu'il n'a pas créé dix termes nouveaux, qu'il y a en réalité très peu de néologismes dans toute son œuvre. « Tous les mots nécessaires sont dans le dictionnaire, disait Théophile Gautier, qu'on a accusé, bien à tort également, d'être un néologue forcené; le tout est de les y trouver. » La lecture du dictionnaire, on le sait, était une des occupations favorites de Gautier.

Malheureusement, la langue de Victor Hugo, la langue des romantiques qui, à part Sylvestre de Sacy, Nisard, deux ou trois encore, devint la langue littéraire de tous, de 1835 à 1870, commence à être usée à son tour. Elle correspond à un ensemble de sentiments, de préoccupations, de passions qui ne sont plus les nôtres. On réclame autre chose et on ne sait guère où le trouver.

Aux curieux de mots, je recommande un livre de Mercier, que j'ai trouvé sur les quais et que j'ai lu, estimant qu'il faut s'en rapporter un peu au hasard du soin de diriger nos lectures. La *Néologie ou Vocabulaire des mots nouveaux à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles*. Tel est le titre. Mercier, en effet, se défend du néologisme. « Quand j'intitule cet ouvrage *Néologie*, s'écrie-t-il, qu'on ne l'appelle donc pas *Dictionnaire néologique*. *Néologie* se prend toujours en bonne part, et *néologisme* en mauvaise; il y a entre ces deux mots la même différence qu'entre religion et fanatisme, philosophie et philosophisme. Tous les mots que j'ai ressuscités appartiennent au génie de la langue française, ou par étymologie ou par analogie; ces mots viennent de *boutures* et sont sortis de l'arbre ou de la forêt pour former autour d'elle des tiges nouvelles, mais ressemblantes : ainsi je me fais gloire d'être *néologue* et non *néologiste*. C'est ici qu'on a besoin de nuances assez fortes si l'on ne veut pas être injuste. Au reste, les ennemis injustes font du bien, disait Montesquieu. » L'auteur a soin de rappeler, d'ailleurs, que Cicéron lui-même créait des mots, qu'il disait *Syllaturit* quand il voulait dire de quelqu'un qu'il jouait les Sylla.

Mercier est là ce qu'il est partout, un moderne, un remueur d'idées, un paradoxiste qui parfois touche juste; il proteste contre « les étouffeurs », il déclare hardiment « qu'il fait sa langue ». On serait presque tenté de lui répondre : « Il n'y a pas de quoi vous vanter ». Le style du *Tableau de Paris* est médiocre, en effet. A part Victor Hugo, il en est des auteurs qui ont voulu réformer la langue comme des peintres et des sculpteurs qui raisonnent à fond de l'esthétique; ils ne font rien qui vaille et ils sont bien inférieurs dans l'exécution à l'être naïf et inconscient qui, sans quintessencier, sans raisonner à perte de vue, se sert de l'outil qu'il a sous la main et s'efforce de rendre bonnement le spectacle qui l'a frappé.

Si la forme est inférieure chez Mercier, les aperçus, les suggestions, comme diraient les Anglais, ne manquent pas d'originalité.

Parmi les vocables qu'il propose, quelques-uns mériteraient d'être adoptés. Citons tout d'abord deux mots qu'on n'imaginerait pas si anciens : *naturaliser*, dans le sens de peindre la nature, et *nihilisme*. A l'appui de l'expression *naturaliser*, Mercier cite quelques lignes de Montaigne : « Si j'étais du métier, je *naturaliserais* l'art autant qu'ils *artialisent* la nature. » On voit que Zola, qui a voulu *naturaliser* l'art, aurait pu mettre l'école naturaliste sous le patronage de Montaigne, s'il avait jamais songé à lire les *Essais*.

On est plus étonné encore de rencontrer l'autre mot dans Mercier. *Nihiliste!* Qui ne serait convaincu que cette désignation remonte à quelques années à peine? Mercier la cite cependant avec le sens qu'elle a aujourd'hui. « *Nihiliste* ou *rienniste*, qui ne croit à rien, qui ne s'intéresse à rien. Beau résultat de la mauvaise philosophie qui se pavane dans le gros *Dictionnaire encyclopédique!* Que veut-on faire de nous? Des nihilistes. »

On rencontre plus d'un mot, encore une fois, qui serait digne d'entrer dans la langue courante. *Abonnataires*, futurs abonnés : *académifier*, *académiser*, déjà employé par Diderot; *librairiste*, *amatrice*, *autrice*, qui vaut bien *authoress*, *amusoir*, qui correspond à assommoir, *angoisser* qui est dans Montaigne; *bibliopole*, libraire qui vend des livres sans en faire imprimer. *Comédisme* est une variété d'*histrionisme*. *Désaimer* a son équivalent dans le *disamare* des Italiens, dans le *dislike* des Anglais. Il est des moments où la France désaime ce qu'elle a passionnément aimé.

Mercier dit : le *cathédrant* La Harpe. Que de *cathédrants* à notre époque, que d'*élogistes* aussi! *Excrémenteux* conviendrait bien à certains livres. *Espérable*, *évitable*, qui sont l'un dans Montaigne, l'autre dans Corneille, sont bons encore. *Francs penseurs*, qui est dans Voltaire, pourrait servir à désigner ceux qui ont le courage de leurs opinions, puisque le beau mot libre penseur est devenu synonyme de persécuteur et d'oppresseur. *Horloger*, *horloger* sa vie n'est pas mauvais. *L'impécuniosité* peint exactement un état qui n'est pas tout à fait la misère.

Impressionner, *impressionnant*, en faveur de qui Mercier sollicitait l'indulgence, sont maintenant dans le domaine public; *improbité* également est devenu d'un usage courant, surtout depuis ces

dernières années. *Irrespectueux* est dans le même cas, ainsi que *scintiller*, *sensiblerie*, *mystifier*, *morbidesse*, *munificence*. *Musiquer*, *nouvelliser*, *romancer* pourraient être admis.

On voit que le système de Mercier diffère essentiellement des procédés de certains néologistes contemporains. Il s'efforce d'enrichir la langue sans la déformer, il procède par des dérivés de mots existant déjà, ayant déjà droit d'entrée dans le dictionnaire, tandis que la tendance aujourd'hui est de faire pénétrer partout l'argot et de créer des locutions qui n'ont aucun sens, comme l'imbécile *Pschutt* et l'inepte *V'lan*. Pour employer la méthode de l'auteur du *Tableau de Paris* il faut déjà savoir écrire et parler en français, tandis que le premier *rastaquouère* venu, le dernier boursier tudesque peut lancer un mot d'après la mode actuelle et espérer le faire admettre par le peuple qui se prétend le plus spirituel de l'univers.

N'importe! même avec Mercier pour chaperon, je crois qu'il faut être circonspect pour une œuvre sérieuse, et méditer ce que dit encore La Bruyère de « ces mots aventuriers qui paraissent subitement, durent un temps et que bientôt on ne revoit plus ».

On parlera sans doute au long dans *le Livre* du magnifique travail de M. Kervyn de Lettenhove, *les Huguenots et les Gueux*, dont le tome troisième vient de paraître. Ce que je voudrais louer, c'est le plan, l'ordonnance de l'ouvrage. Il me semble qu'il y aurait là un modèle pour une histoire de la Révolution, qui, malgré tant d'efforts considérables, reste encore à entreprendre.

L'œuvre de l'illustre historien belge, en effet, n'est point seulement un monument d'érudition, c'est le très intéressant essai d'une méthode historique, nouvelle, du moins par la forme et la disposition des matières.

L'espace de temps embrassé par l'écrivain est relativement restreint; il comprend vingt-cinq années seulement de l'histoire du XVIe siècle (1560-1585), mais ces vingt-cinq années, remplies d'événements, d'incessants complots, sont peut-être les plus incroyablement tourmentées de l'histoire humaine, en dehors de celles qui s'écoulèrent de 1789 à 1815. L'Europe entière, la France, l'Espagne, l'Angleterre ont vécu pendant cette période dans une perpétuelle agitation. S'occuper d'un pays exclusivement en laissant les autres de côté, c'était être forcément incomplet et presque incompréhensible, puisque tous les peuples avaient leur part dans le mouvement protestant. Essayer de tracer cette vaste synthèse d'après les procédés anciens, c'était risquer d'être embrouillé et confus.

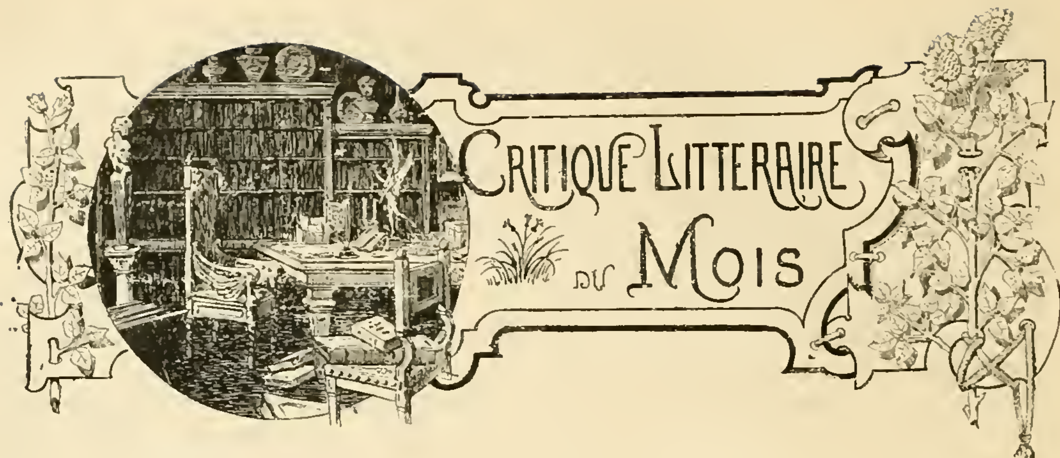
M. Kervyn de Lettenhove est parvenu à dégager de cet imbroglio universel, de cet écheveau où tous les intérêts, toutes les passions, toutes les rivalités s'entre-croisent un chef-d'œuvre de lucidité, de clarté, de netteté. Il a divisé son livre en petits chapitres très courts, deux ou trois pages, dont la réunion constitue la plus complète et la plus intéressante des mosaïques, le plus lumineux et le plus saisissant des ensembles.

Au premier abord, cette disposition choque un peu nos habitudes littéraires, notre amour des descriptions, des portraits, des réflexions. Peu à peu, l'esprit se fait à cette classification et en comprend les avantages. M. Forneron, qui a employé un procédé analogue dans son *Histoire de Philippe II* et dans son livre sur l'Émigration, a obtenu un résultat excellent, tandis qu'au contraire M. Sybel, avec des matériaux précieux, n'a abouti qu'à la confusion. M. Taine lui-même, avec ses notes innombrables et son fourmillement de petits faits qui s'étouffent souvent entre eux, laisse une impression un peu lourde et pénible.

Grâce à ce moyen, qui cache en quelque sorte l'appareil du travail préparatoire, M. Kervyn de Lettenhove a pu faire lire sans fatigue un livre qui a nécessité un travail véritablement prodigieux. Toutes les archives européennes ont été mises à contribution par l'éminent historien, et quelques-unes sont incroyablement riches. L'Angleterre, toujours admirablement informée par ses agents, n'a pas moins de trois cent mille pièces sur cette époque. Quant à l'Espagne, on sait déjà ce que fut le document diplomatique sous Philippe II, ce prince paperassier qui, mêlé à tout, semant l'or à pleines mains, avait partout des agents secrets. Les papiers confidentiels du prince de Bismarck, si jamais quelque chercheur de l'avenir est admis à les consulter, pourront seuls donner l'idée de la multiplicité des fils que faisait mouvoir du fond de l'Escurial le terrible politique qui eut un moment le monde dans sa main.

Ces pièces innombrables, M. Kervyn de Lettenhove les a toutes dépouillées, étudiées, contrôlées les unes par les autres, en apportant à ses recherches l'impartialité la plus louable, je dirai presque l'impersonnalité absolue. S'il a affirmé ses croyances et formulé une appréciation générale dans quelques pages d'introduction, l'historien s'est effacé ensuite derrière les témoins et les acteurs de ces drames, il n'a eu qu'une préoccupation et une passion : la vérité. On peut dire que jamais époque plus violente n'aura été jugée avec une sérénité plus profonde, avec une plus complète absence de tout esprit de parti.

ÉDOUARD DRUMONT.



— ROMANS — CONTENTS — NOUVELLES — FACÉTIES —

Sans oœur, par J. Girardin. In-12. Paris, Hachette, éditeur. — Prix : 2 francs.

M. Girardin est un des conteurs les plus aimés de la jeunesse. Le récit qu'il publie aujourd'hui s'adresse à un public délicat; je me figure ce joli petit roman de *Sans cœur* dans les mains d'une jeune fille de seize à vingt ans. Il y est très bien à sa place, et je voudrais que des mains de la fille il passât dans celles de la mère. Elle y trouverait aussi quelque chose de bon et d'utile.

Sans cœur est le surnom donné par sa propre mère à une jeune fille qui mérite plutôt celui de *Grand cœur*. Mais, comme son affection sérieuse ne s'évapore pas en sentimentales expansions, comme ses chagrins sont renfermés dans son âme et qu'elle n'éprouve pas le besoin d'en accabler les autres, la mère, cœur frivole, esprit superficiel, vaniteuse et mondaine, trouve sa fille froide, sèche et lui fait la vie dure. Au contraire, elle réserve toute sa sotte admiration, ses embrassades à grand orchestre pour ses autres filles, façonnées à son image. Mais vient un désastre. Le père est mort. Qui sauvera la famille et la fera vivre? Cette *Sans cœur,* aussi intelligente que bonne, — car on n'est bonne de cette égale et sereine bonté qu'avec une intelligence supérieure. Elle possède un talent remarquable d'aquarelliste. Sa bonne étoile la fait se rencontrer avec un éditeur honnête, qui lui achète cher ses œuvres et, par un traité avantageux à tous deux, lui assure la vente de ce qu'elle produira par la suite.

M. Girardin a répandu dans ce récit tout simple le charme touchant dont il a le secret. C'est d'une saine et agréable lecture. On est seulement un peu gêné par le morcellement exagéré des chapitres. PZ.

La Victoire du mari, par Gaston de Varennes. Calmann Lévy, 1 vol. in-18.

C'est trahir un roman que d'en donner l'analyse dans un compte rendu; d'abord, parce qu'on affaibli par là l'intérêt de curiosité qu'il offre au lecteur, puis, parce que l'intrigue, résumée sommairement en quelques lignes, sans tenir compte de tout ce qui l'explique et en amène les divers incidents, peut paraître invraisemblable et même extravagante. Le roman de M. Gaston de Varennes aurait à souffrir plus que bien d'autres de cette trahison, car il en est peu où chaque détail soit aussi essentiel, se rattache aussi directement à l'action, et la conception de l'auteur est à la fois très hardie et très logiquement déduite.

Dans un cadre d'ailleurs peu compliqué, *la Victoire du mari* est à la fois un roman de mœurs et un roman d'aventures, où l'observation vive et piquante du milieu, la peinture des physionomies, l'étude des caractères, préparent et ne cessent d'accompagner les péripéties tragi-comiques d'une action qui, même en ses alternatives les plus extrêmes, — lorsque la jeune épousée, prise de vertige, s'enfuit à pied et encore vêtue de sa robe blanche, après avoir prononcé le *oui* fatal, malgré elle et sans savoir ce qu'elle faisait, ou lorsque, prise pour une aventurière, elle est insultée par un don Juan de la famille Gaudissart, dans l'auberge où elle s'est réfugiée, — paraît, par là même, toujours claire, simple, logique et naturelle.

La Victoire du mari est le premier roman que nous ayons lu de M. Gaston de Varennes; nous ne savons s'il est réellement son premier, mais le développement de l'action, la verve du récit, et surtout le style, dénotent un écrivain fort exercé. Pourvu que le lecteur ne s'attende ni à un roman parisien ni à un roman conçu et écrit suivant la mode naturaliste du jour, nous croyons qu'il serait difficile, s'il n'était pas satisfait. Dans cette multitude de romans éphémères, dont la critique la plus indulgente n'a même pas toujours le temps d'enregistrer les titres, et qui sont déjà morts avant d'avoir vécu, il nous semble que celui-là mérite une exception sérieuse, et qu'à défaut de cette originalité créatrice qui seule assure le premier rang, il mérite une des meilleures places au second. A. F.

Les Fresques, par Ouida. Nouvelles traduites de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Hephell. 1 vol. in-18 de 301 pages. Paris, librairie Hachette. — Prix : 3 francs.

Le nom de l'auteur est un avertissement suffisant pour qu'on ne s'y trompe point; ce livre n'est pas un traité, ni davantage une histoire de la peinture à fresque. Non que l'aimable *blue stocking* soit incapable d'écrire au moins cette histoire : elle a, pour le faire, le goût des arts du dessin bien assez développé, elle a bien assez voyagé en Italie, terre classique de la fresque. Mais la grâce de son humeur la porte de préférence vers le créateur de l'œuvre d'art, plutôt que vers l'œuvre d'art elle-même. Ce titre, *les Fresques*, est celui de la première et de la plus importante des quatre nouvelles dont se compose le volume; or le héros de trois d'entre elles est un ou une artiste. Ouida n'a point de prétention à réformer la rhétorique du roman, à résoudre la question sociale, à convertir le lecteur à quelque thèse philosophique ou politique; elle se borne à le charmer par la délicate peinture des mouvements du cœur humain dans un milieu élégant, lettré, cultivé. En ces nouvelles, qui prennent volontiers la forme de conversations à deux ou plusieurs personnages, le drame n'est jamais bien noir; l'émotion est mesurée aux limites du sentiment et se tient à distance respectueuse des passions tragiques. Un sourire, un attendrissement de l'esprit dans le dialogue de l'invention romanesque, un dénouement heureux, — et celui-là même que souhaitent les cœurs sensibles; — ni fièvre ni larme, rien de grossier dans les situations non plus que dans les discours; nulle fadeur cependant : voilà, certes, plus de raisons qu'il n'en faut pour expliquer et justifier le succès très grand qui attend toute œuvre nouvelle de Ouida et l'accompagne dans toutes les langues où la font pénétrer les traductions, pour peu qu'elles aient l'exactitude et l'aisance de celle qui nous est aujourd'hui présentée sous les initiales grammatisées de F. L. Les jolies scènes parlées qui suivent *les Fresques* sont intitulées : *Au palais Pitti. — Après midi. — A Camaldoli*, un cadre italien, des personnages anglais et de l'aristocratie pour la plupart. E. C.

Madame. Mœurs parisiennes, par Gustave Toudouze. Paris, Victor Havard, 1884. 1 vol. in-18.

Voici une étude sérieuse, bien fouillée, faite, on peut le dire, avec conscience et amour. J'insiste sur le mot amour. Dans ce livre, où *Madame* est l'héroïne, il semble que l'auteur ait, délibérément et d'un stylet cruel, immolé le sexe mâle sur l'autel de la divinité féminine. Ce *self-sacrifice*, comme disent nos voisins, est-il bien du désintéressement? Qu'il soit sincère, je n'en ai pas le moindre doute. Mais pour sentir et pour affirmer cette supériorité de la femme sur la gent forte et barbue, ne faut-il pas être soi-même féru et sous le joug quelque peu ?

Ce qu'il y a de particulier ici, c'est que, à part le délicieux épisode des amours d'Angèle Ventéjol et de Pierre Favier, l'éternel féminin évolue et domine dans toutes les sphères, excepté celle du sentiment. En politique, en affaires, en littérature, dans tous les domaines que l'homme considère comme siens propres, la femme dirige et règne. Il y a deux hommes, dans ce roman de mœurs parisiennes, qui ne sont pas des imbéciles : c'est un ambassadeur étranger, un rastaquouère de première marque, venu en droite ligne du lit de la reine des Baléares pour représenter, comme ambassadeur, sa souveraine à Paris; et ce Pierre Favier, que je nommais tout à l'heure, et qui, dans sa naïveté et sa fleur d'amour, a, du moins, le bon sens d'admirer la femme qu'il aime et d'être heureux de se perdre dans son rayonnement. Excepté lui, tous sont de hauts misérables ou de vulgaires coquins. Je ne mentionne pas un certain sénateur que sa femme fait mouvoir et parler, solennel bonhomme en carton, non plus qu'un Majorquin, marchand de cochons devenu millionnaire et marié à une perle qui gardait sa marchandise, lequel a pour toute morale d'augmenter ses millions et de porter la mantille de la splendide créature dont il est le mari, quand elle marche au bras de quelque adorateur.

Mais, avec les femmes, c'est une autre affaire. Toutes sont intelligentes, actives, douées de qualités et de vertus, et planent à quelques milliers de lieues au-dessus de leurs maris figés dans leur sottise, confits au vinaigre dans le dépit de leur nullité, ou délicieusement vautrés dans la boue de leurs vices. Il n'est pas jusqu'à celle qui personnifie les forces et les appétits sensuels, la Catalina, qui n'ait le droit de mépriser les hommes qui l'entourent, qui jouissent d'elle et dont elle jouit : son mari, Rozès, son amant, Justin Vidot, dit Plantamour, ignoble fumier au travers duquel pousse et éclate la floraison de sa beauté.

Il ne m'appartient pas de juger le point de vue choisi par l'auteur. Il suffit que je l'aie indiqué de mon mieux. Je ne rechercherai pas davantage quels personnages vivants se cachent derrière ces types littéraires, et si l'on ne pourrait traduire en noms connus ceux, par exemple, de la grande couturière Alexandrine et de la romancière Marcel du Porion.

On lira ce livre écrit par un penseur, par un sensible, par un lettré, et où est résolu le problème singulièrement ardu de remuer proprement les choses immondes et de faire se dégager la pudeur et l'honnêteté d'un amoncellement de corruption. Si ces lignes inspirent à quelques-uns le désir de le connaître, je me serai fait, cette fois, du moins, des lecteurs reconnaissants. B. O.

Le Vice suprême, par Joséphin Péladan. Paris, librairie des Auteurs modernes, 1884. 1 vol. in-18 jésus, illustrations de Félicien Rops. — Prix : 3 fr. 50.

Grisé d'eau bénite, saturé d'essence de chevalerie, le cerveau battu par la lecture de certains livres de théologie secrète, heurté par les coins métalliques des vieux in-folios consacrés au grimoire magique, M. Joséphin Péladan a écrit un livre extraordinaire, livre plein de lumières éclatantes et d'impénétrables ténèbres, qu'il intitule *le Vice suprême*. Les pages d'in-

comprehensible aberration, les chapitres inextricables s'y unissent étroitement à d'excellents chapitres, à des pages tout à fait magistrales, d'une écriture à la fois saisissante et passionnante. Nul n'a peint la luxure comme ce châtieur de la chair en révolte, comme ce flagelleur de la *bête* qui est en nous.

En pénétrant dans ce volume étrange, on croirait entrer dans quelqu'une de ces vieilles cathédrales gothiques, pleines de merveilles et d'ordures; les bas-reliefs ignobles ou obscènes avec leurs accouplements de moines et de monstres, de boucs et de nonnes y alternent avec les dentelles de pierre les plus exquises, avec les figurations de saints et de saintes les plus idéales. A travers les colonnades audacieuses, qui jaillissent des dalles mortuaires pavant le sol pour aller se perdre dans de merveilleuses ogives, passent de lourds vols de chauves-souris, de hiboux, d'oiseaux ténébreux; les poussiéreuses toiles d'araignées géantes masquent à demi quelque chef-d'œuvre du ciseau, poème de pierre qui palpite comme une chose vivante. Tel est ce livre, heurté, bizarre, affolant, mais d'une incontestable puissance.

Le style passe par toutes les gammes colorées et violentes, parfois énergique, imagé et virile, trop souvent apocalyptique et absolument inexplicable. On y retrouve constamment l'influence des lectures spéciales et grisantes qui doivent être l'obsession tenace de l'auteur. A côté de l'influence de poètes comme Baudelaire, on sent l'influence mystique des outrances du vieux catholicisme, des antiques religions de la Perse, de l'Inde, de la Chaldée, de l'Assyrie, l'influence du magisme, de la sorcellerie moyen âge, longuement étudiées. C'est à cette préoccupation extra-humaine que l'on doit la création du personnage fantastique de Mérodack, sorte de spirite qui prédit l'avenir à l'aide du magnétisme, châtie à l'aide du fluide magnétique, envoûte comme sous Charles IX ceux qu'il veut supprimer, et sert de *Deus ex machinâ* un peu trop grossier pour ne pas compromettre le succès du livre. Du reste, c'est là un défaut spécial à l'auteur, qui a choisi ses personnages un peu trop loin de la sphère terrestre pour faire illusion; ils ont tous une continuité de vice excessif ou de vertu excessive, absolument incompatible avec les faiblesses et les constantes variations de la nature humaine.

Pour nous résumer, nous dirons que M. Joséphin Péladan nous paraît être, en littérature, ce que M. Gustave Moreau est en peinture, avec moins d'homogénéité dans la composition de ses œuvres, n'osant pas assez être tout l'un ou tout l'autre, mais faisant preuve d'un irréfutable talent et d'une superbe vigueur d'images. C'est là une œuvre tout à fait sérieuse et qui mérite d'appeler la sérieuse attention des lettrés.

G. T.

En 18..., par Edmond et Jules de Goncourt. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Généralement, il n'y a pas de plus mauvais critique d'un livre que celui qui en est l'auteur, la faculté de se dédoubler assez pour pouvoir se juger étant une faculté des plus rares. Ce phénomène de dédoublement semble cependant s'être produit pour le survivant de cette œuvre curieuse, originale, éminemment personnelle, que réédite aujourd'hui, après trente-trois ans, l'éditeur Kistemaeckers. Dans une préface intéressante à tous les points de vue, Edmond de Goncourt, placé en face du volume de jeunesse, l'analyse et le détaille avec un sentiment fin, délicat et une rectitude de jugement extraordinaire. Il en saisit immédiatement les qualités et les défauts et les explique comme nul ne saurait le faire. Nous sommes de ceux qui estiment qu'il est bon de connaître les débuts d'un écrivain arrivé, pour juger du progrès accompli, pour mesurer le pas immense fait en avant; à ce titre, nous lisons non seulement avec intérêt, mais avec respect ce volume, qui contient le germe de ces œuvres remarquables qui ont illustré le nom des de Goncourt.

L'Archipel en feu, par Jules Verne. Paris, Hetzel et Cie, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sortant un peu de sa manière habituelle par la donnée générale du sujet, l'auteur de toutes ces œuvres à la fois instructives et amusantes qui ont créé un genre en littérature, a écrit sous le titre de *l'Archipel en feu*, une sorte de pendant au fameux *Roi des montagnes* d'Edmond About. Hadgi-Stavros s'appelle Nicolas Starkos et les bandits sont des pirates. Il s'agit à la fois, dans ce nouveau volume, de la terrible guerre qui eut lieu, de 1821 à 1829, entre les Grecs et les Turcs, et de la guerre d'extermination faite à tous les pirates qui écumaient à la même époque l'Archipel. Ce livre de Jules Verne tient plus du roman que ses précédentes productions, mais il conserve son côté instructif et intéressant, sans que la science qui s'y trouve développée nuise en rien à l'attirance d'une action mouvementée et dramatique. Le pirate Sacratif, de son vrai nom Nicolas Starkos, est une sombre figure à la Byron, qui séduit, en dépit de toutes les infamies et de tous les crimes dont il se rend coupable; on suit avec un intérêt palpitant l'histoire de sa lutte odieuse contre les gens de son pays, le récit de ses aventures de toute sorte, jusqu'au moment où il reçoit le châtiment de ses crimes. Les personnages d'Henri d'Albaret, d'Hadgine Elizundo et d'Andronika Starkos, la mère héroïque du pirate Nicolas Starkos rayonnent d'une manière lumineuse sur ce fond sombre et donnent au livre un attrait émouvant.

G. T.

Lady Fauvette, par Marguerite Van de Wiele. Paris, Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On ne saurait rien imaginer de plus frais, de plus délicat ni de plus charmant que les deux nouvelles intitulées *Lady Fauvette* et *l'Histoire d'un ménage*. C'est un mélange assez heureux des deux manières d'Alphonse Daudet et de Gustave Droz, assaisonnées d'un peu de Dickens, combinées par une plume légère, papillonnante et facile, qui se pose de

phrase en phrase, comme un papillon sur des fleurs. Le peu de continuité dans les idées, l'illogisme et le style haché de presque tous les chapitres sont des défauts chez les autres écrivains; M[me] Marguerite Van de Viele a su en faire des qualités. Elle en tire un parti extraordinaire et arrive à une certaine intensité d'émotion, malgré un abus sensible du procédé et ce manque d'originalité qui, en plus d'un endroit, met immédiatement au cerveau du lecteur le nom des écrivains connus dont l'auteur subit l'influence. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

Gennara, par J. Monti, Paris, Aug. Ghio, 1884; 1 vol. in-18 jésus; 3 francs.

Les Aventures de Michel Antonius, par Alexandre Berlié. Paris, librairie des Auteurs modernes, 1884; 1 vol. in-18 jésus; 3 francs.

CHEZ MARPON ET FLAMMARION.

Les Nouvelles Amoureuses, 1 vol. par Ch. Aubert. Illustrations de Hanriot; 5 francs.

Le Fils de l'Amant, par Alexis Bouvier. Roman dramatique en 2 parties; 3 fr. 50.

Monsieur le Baron, par Alfred de Sauvinière et Hamm ;3 fr 50.

Un Notaire assassin, par Paul D'Orcière. 1 vol; 3 fr. 50
Mariée, par Jean Gozal et Paul Verdun. 1 vol.; 3 fr. 50.
La Petite Lazare, par Marie Robert Hals. 1 vol.; 3 fr. 50.
La Débâcle, par Camille Etrévaut. 1 vol.; 3 fr. 50.
Mille Nouvelles à la main, par Ch. Joliet.

A LA LIBRAIRIE DENTU.

Le Dernier des Fontbriand, par Louis Davyl. 1 vol. in-18; 3 fr. 50

La Femme de Monsieur le Duc, par Constant Guéroult; 3 fr. 50.

Après la Ruine, par M. A. Levinck.
La comtesse Mercadet, par Jules Lermina.
La Princesse, roman parisien, par Armand Lapointe.
La femme du Fou, par Elie Berthet.
Francis et Mariette, par Marius Roux.

CHEZ PAUL OLLENDORFF.

Le passé de Claudie, par Philippe Gerfaut, 1 vol. in-8°; 3 fr. 50.

Nos Charmeuses, par Ange Bénigne.
Les Incertitudes de Livia, par Forsan.
Le Chien mouton, par Eugène Fourrier.
Irréconciliables, par M[me] A. Jaubert.

CHEZ FRANZINE KLEIN.

Cabotine, par Jules Demolliens, 1 vol.; 3 fr. 50, chez H. Kistemaeckers, Bruxelles.

Songes, par Francis Poitevin, 1 vol.; 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Les Chinois peints par eux-mêmes, par le colonel Tcheng-ki-Tong, attaché militaire de Chine à Paris. 1 vol. grand in-18 de x-292 pages. Paris, 1884, Calmann Lévy. — Prix: 3 fr. 50.

Apprend-on qu'un homme est né quelque part, on est tout de suite disposé à croire qu'il a qualité suffisante pour parler avec autorité des mœurs de son pays natal. C'est un tort. Supposez un jeune homme sorti à vingt ans de l'École centrale avec son brevet d'ingénieur, trouvant aussitôt une position en Chine, y demeurant pendant dix années, apprenant la langue non seulement assez pour la parler, mais aussi pour l'écrire aisément : il n'y a là rien d'invraisemblable, n'est-ce pas? Au bout de dix ans, impatienté de voir les préjugés innombrables dont la France est couramment l'objet parmi la société chinoise qu'il fréquente, il entreprend de faire connaître la vérité sur la Famille, les religions et la philosophie, le mariage et les lois et coutumes qui le régissent, la femme, la langue, les classes sociales, la littérature, les journaux et l'opinion publique, l'histoire et les découvertes préhistoriques, les proverbes et maximes, l'éducation, le culte des morts, les œuvres charitables, l'ouvrier, la poésie, les plaisirs, et de terminer son œuvre par une étude d'ensemble sur la société chinoise, suivie d'une étude comparée sur l'Occident et l'Orient. Une si vaste entreprise exigeant la possession acquise de connaissances immenses, une mémoire encyclopédique, des facultés d'observation d'une puissance rare, vous vous demanderiez où, quand et comment cet honnête ingénieur, en dix ou douze ans de vie scolaire, suivies de dix autres années de séjour en Chine, a pu meubler son esprit et son intelligence

d'une telle somme d'érudition générale et spéciale. Tel est le cas du colonel Tcheng-ki-Tong.

Avec la désinvolture d'un colonel de Scribe et l'aplomb d'un Pic de la Mirandole, M. Tcheng-ki-Tong s'est réveillé un beau matin avec la louable intention de révéler la Chine et les Chinois à l'Europe ignorante et, d'une élégante cursive, il a écrit sans documents, sans livres et sans ratures les trois cents pages format Charpentier de *les Chinois peints par eux-mêmes*. Le programme dont j'attribuais l'initiative à l'ingénieur français est calqué sur celui du colonel chinois. Véritablement, ce jeune présomptueux ne redoute rien. Malheureusement pour lui, il y a en Europe des sinologues qui ont pris le brillant Tcheng-ki-Tong en flagrant délit d'ignorance littéraire, d'ignorance historique et même d'ignorance orthographique. A part quoi le volume est charmant, spirituel, écrit d'une plume facile, par un homme qui connaît beaucoup mieux le français que le chinois et Paris à la surface que la Chine à fond. Le lecteur est averti. S'il espère — comme il en avait bien le droit — trouver dans ce livre des révélations sur les questions qui, en Chine, ont jusqu à présent échappé aux investigations des Européens, il doit s'attendre à une déception complète. Par contre, il s'amusera des réflexions humoristiques que nos mœurs inspirent à cet aimable jeune homme, dont le plus grand tort, en cette affaire, est de n'avoir pas poussé davantage en ce sens et intitulé son œuvre : *les Français peints par un Chinois*.

E. C.

Hommages à Louis Veuillot, avec une préface par Eugène Veuillot. Paris, Société générale de librairie catholique. 1 fort vol. in-8°.

Ce livre n'est autre chose qu'une sorte de monument consacré au polémiste catholique par l'amitié fraternelle. Il renferme les lettres de regret, les articles élogieux auxquels donna lieu la mort du rédacteur en chef de *l'Univers*. M. Eugène Veuillot les a fait précéder d'une préface apologétique. Il n'y a rien à dire d'un pareil volume, qui ne peut toucher que les amis personnels et la parenté du défunt. Ce sont des témoignages très honorables, mais dont la valeur n'est pas le moins du monde historique. PZ.

Le grand procès de l'Union latine, par Henri Cernuschi; brochure in-12. Paris, Guillaumin, 1884. — Prix : 3 francs.

M. Cernuschi a ajouté quelques pièces encore au volumineux dossier qu'il s'est donné la tâche de composer. Il a publié dans *le Siècle*, il y a quelques mois, une suite d'articles sur la politique financière de l'Italie, et ces articles, il les a réunis en brochure pour la plus grande commodité du lecteur.

L'Italie, dit-il, a contrevenu sciemment aux clauses de la convention monétaire: elle n'a pas émis à Paris, et pour cause, son emprunt de 644 millions; elle appelle et elle prépare la dissolution de l'Union latine. L'avocat défenseur du bi-métallisme argue de ces faits pour établir qu'il est de l'intérêt de la France de dénoncer la convention.

Pour lui, — et c'est sa conclusion, — on ne doit compter que quatre puissances metalliques : la France, les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne; à elles quatre, et à elles seules, de dicter la constitution bi-métallique du monde; entre elles, aucun compte de doit et avoir, point de cours réciproque, point de liquidation, ni périodiques, ni finales; alors, dans l'Union nouvelle, comme en dehors d'elle, l'once d'or vaudra partout et pour toujours le même nombre d'onces d'argent : 15 1/2. L'économiste du *Siècle* veut bien reconnaître que ce quadruple traité n'est pas près d'être conclu.

Nous tenons pour mauvaise la cause qu'il soutient. Nous croyons à l'utilité du maintien de l'Union latine, et nous souhaiterions que, de latine, elle devînt à peu près universelle. Qu'on règle mieux la limitation de la frappe des pièces de cinq francs argent, soit; aujourd'hui, elle est nécessaire. Nous disons aujourd'hui, car la mesure, suivant nous qui sommes monométalliste, doit être provisoire, non définitive.

Mais la politique italienne en matière de finances est à étudier par ceux-là mêmes qui poursuivent uniquement une modification des clauses de la convention, et les articles de M. Cernuschi méritent de fixer l'attention. F. G.

Les Fabulistes latins, depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge, par Léopold Hervieux, ancien avocat à la cour d'Appel de Paris, ancien agréé au Tribunal de commerce de la Seine. — Première série : *Phèdre et ses anciens imitateurs directs et indirects*. Paris, librairie de Firmin-Didot et Cie, 1884. 2 vol. grand in-8° de VIII-730 et 852 pages. — Prix : 30 francs.

Ce n'est pas une courte notice de quelques lignes, mais bien une étude de plusieurs feuilles qu'il faudrait pouvoir consacrer au magnifique ouvrage que nous avons sous les yeux. On vante souvent, et à juste titre dans bien des cas, les travaux allemands de philologie classique : voici un ouvrage d'un de nos compatriotes qui ne le cède en rien à tous les travaux d'érudition publiés en Allemagne, et qui, par son importance et sa valeur, paraît l'emporter de beaucoup sur tout ce qui a été fait, dans le même genre, en cette terre natale de la critique philologique. M. Léopold Hervieux, que ses occupations professionnelles ont dû longtemps empêcher d'aborder ces longues et difficiles études, a toujours eu et a conservé le goût des travaux littéraires; connu, dès 1853, par un volume de poésies, il préludait, il y a trois ans, à la publication de l'œuvre qu'il nous offre aujourd'hui, en faisant paraître les « *Fables de Phèdre, anciennes et modernes*, editées d'après les manuscrits et accompagnées d'une traduction littérale en vers libres » (Paris, Dentu. 1881, in-18 de L-258 pages). Cette traduction fort appréciée dénotait déjà combien l'auteur possédait à fond son sujet, mais ne laissait pas pressentir encore toute l'importance du merveil-

leux monument qu'il vient de donner au monde savant. Ne pouvant, comme il conviendrait, analyser ici ces deux volumes d'une manière complète, on se bornera à indiquer rapidement le but et le plan de l'auteur et à faire sommairement connaître leur contenu.

« De tous les auteurs anciens qui guident les premiers pas de l'enfant dans l'étude de la langue latine, dit M. L. Hervieux, *Phèdre* est celui qui lui laisse les plus agréables souvenirs. Lorsque, sorti de l'enfance, l'homme lettré, au milieu des luttes de la vie, cherche à se rappeler son premier âge, il est rare qu'il ne trouve pas Phèdre agréablement mêlé aux travaux qui l'ont rempli. C'est là ce qui m'est arrivé. Instinctivement, sans m'en rendre compte, me dérobant par moments aux agitations de l'existence positive, j'ai voulu du passé me procurer au moins l'image, et pour cela, à mes heures de loisir, j'ai recommencé à m'exercer sur les fables qui avaient servi de première gymnastique à mon intelligence. » En les traduisant, M. Hervieux s'aperçut que les divers textes placés sous ses yeux différaient beaucoup les uns des autres; il eut alors recours aux *manuscrits* contenant les premiers textes de son auteur favori; il découvrit qu'on n'en connaissait que cinq, les fit copier et constata, en les comparant, qu'aucun d'eux ne nous avait conservé dans son intégrité l'œuvre du fabuliste romain. Dès lors, M. Hervieux se proposa de rétablir le texte perdu, et l'étude, qu'il avait d'abord entreprise par délassement, devint l'objet de son travail passionné. « J'ai essayé, continue-t-il, de reconstituer Phèdre, à l'aide des fables de ses imitateurs et, pour me les procurer toutes, j'ai visité la plupart des bibliothèques publiques de l'Europe. Copiant moi-même, ou faisant copier tous les manuscrits où je rencontrais des collections de fables latines, je me suis ainsi muni de tout ce que dans cette matière le moyen âge nous avait laissé, et je me suis trouvé finalement en possession, non seulement des matériaux qui se rapportaient à Phèdre, mais encore de ceux qui lui étaient étrangers. Bref, ayant étudié et réuni tous les fabulistes latins connus et inconnus, j'ai pris le parti de faire profiter le public de mes travaux par une publication qui les comprendrait tous. »

Telle a été la genèse de la vaste étude de M. L. Hervieux. Quand il la commença, il se proposait seulement d'en faire la préface d'une publication projetée des cinq manuscrits de Phèdre; mais il ne put se maintenir dans les étroites limites qu'il s'était d'abord tracées. Amené à porter successivement son attention, non seulement sur l'œuvre de Phèdre, mais encore sur toutes les œuvres latines qui en ont été l'imitation, il a cru devoir diviser son ouvrage en trois livres, consacrés :

Le premier, à l'œuvre de l'auteur primitif;

Le deuxième, à celles qui, l'ayant suivie pas à pas, peuvent fournir, pour l'amélioration du texte conservé, des leçons utiles, et permettre même dans une certaine mesure la reconstitution du texte égaré;

Le troisième, à celles qui, indirectement dérivées de la source originaire, s'en écartent trop pour servir à sa restitution, et n'offrent d'intérêt que pour l'histoire de la littérature latine au moyen âge.

Son plan étant ainsi arrêté, il s'agissait pour l'auteur de passer à l'exécution; et, certes, ce n'était pas une petite besogne de mettre clairement et méthodiquement en œuvre la masse énorme de documents qu'il avait recueillis avec tant de peines et à grands frais.

Au premier abord, il semblait que, partant du siècle d'Auguste et ne devant s'arrêter qu'au commencement de la Renaissance, il eût dû publier dans l'ordre de leurs apparitions successives les œuvres des divers fabulistes latins. Mais, bien que ce procédé semblât, à première vue, le plus simple et le plus commode, il s'est abstenu d'y recourir : d'une part, il était impraticable, beaucoup de fables étant dues à des auteurs anonymes ayant vécu à des dates impossibles à fixer même approximativement, de telle sorte qu'on ne saurait dire si telle œuvre est antérieure ou postérieure à telle autre; d'autre part, ce procédé, même s'il eût été praticable, était incompatible avec une étude véritablement scientifique : il obligeait, en effet, à ne pas se préoccuper de la filiation des textes, à ne pas les suivre dans leurs transformations successives, en un mot, à les examiner isolément. Dès lors, dit M. Hervieux, « sans dédaigner le rang d'ancienneté, je me suis surtout attaché à marcher dans la voie philologique. J'ai bien commencé par m'occuper de Phèdre, qui est le premier des fabulistes latins; mais, après l'avoir étudié, je ne suis pas immédiatement passé à celui qui était le plus ancien après lui (*Avianus*); j'ai préalablement abordé l'étude des fabulistes qui ont été les imitateurs directs ou indirects de son œuvre. C'est là, quant à présent, que s'arrête mon ouvrage. »

On comprend maintenant quel est le plan général de M. Hervieux : il veut former et publier une sorte de « *Corpus omnium fabularum* », dont les deux volumes qui sont sous nos yeux forment la première partie; au lieu d'étudier les fabulistes latins et leurs imitateurs suivant l'ordre chronologique, M. Hervieux a préféré les classer par écoles, ou, comme on dirait en physiologie, par *familles*. Il nous présente aujourd'hui les fabulistes *Phèdriens*, en attendant qu'il nous offre les *Avaniens*; cette méthode est beaucoup plus scientifique et rationnelle et rend son ouvrage infiniment plus utile et plus pratique au point de vue littéraire.

Le premier des deux volumes qui viennent de paraître contient l'étude proprement dite sur Phèdre et est divisé en trois livres, comme suit :

I. Étude sur les fables de Phèdre et sur les manuscrits qui les renferment;

II. Étude sur les manuscrits des imitateurs directs de Phèdre;

III. Étude sur les fables des imitateurs indirects de Phèdre et sur les manuscrits qui les renferment.

Il faudrait pouvoir reproduire ici la table de douze pages qui termine ce volume, pour donner une idée exacte des matières qui y sont contenues; ne pouvant

le faire, nous nous bornerons à répéter que ce travail est un chef-d'œuvre de clarté, d'érudition, de critique et de goût, bien supérieur à ces productions assurément très savantes, mais si indigestes et si pénibles à lire, de la plupart des philologues allemands.

Le second volume de M. Hervieux est entièrement rempli par les textes mêmes de Phèdre et de ses imitateurs. Les collections de fables qu'il contient sont au nombre de vingt-six. Sur ces vingt-six collections, il y en a quinze qui n'avaient jamais été publiées ni intégralement ni partiellement, et qui, au total, comprennent 595 fables. Parmi les collections déjà publiées, il y en a cinq qui n'avaient été éditées que partiellement, et dont l'auteur a complété la publication, en ajoutant au total 325 fables à celles déjà parues. Ce sont donc 920 fables latines qui sont offertes pour la première fois au public. Il convient d'ajouter que, parmi les autres collections, il en est certaines dont les éditions sont depuis longtemps disparues et oubliées et que l'édition actuelle fait revivre, et certaines autres dans la publication desquelles les éditeurs n'ayant eu le plus souvent à leur disposition qu'un manuscrit défectueux ou n'ayant pas possédé les connaissances paléographiques nécessaires, avaient commis des omissions ou des erreurs, que l'édition actuelle a complètement réparées ou rectifiées.

En somme, la belle étude de M. Léopold Hervieux est un travail de premier ordre, un ouvrage de fonds, dont la place est marquée non seulement dans les bibliothèques publiques, dans les bibliothèques des villes, des facultés, des lycées, mais aussi dans celles de tous les philologues et bibliophiles qui font de la littérature latine une étude spéciale.

Il n'est point besoin de parler de la condition matérielle de ces deux beaux livres; ils sortent des presses de la maison Didot, c'est assez dire qu'ils ne laissent rien à reprendre au double point de vue du luxe et de la correction. Ajoutons qu'il n'en a été fait qu'un tirage assez restreint.

« La première étape à laquelle je suis arrivé, dit M. Hervieux en terminant sa preface, fait voir combien la route est longue, et, quoique je me sois mis en état de la continuer, j'attendrai, avant de la reprendre, que le public m'ait montré dans quelle mesure il s'intéresse à mon voyage. » Notre auteur est vraiment trop modeste; pour nous, il nous paraît si certain que son ouvrage sera accueilli avec la plus grande faveur dans le monde lettré que nous n'éprouvons qu'une crainte, c'est que M. Hervieux soit pris au dépourvu et ne nous fasse un peu attendre la seconde partie de son admirable travail. PHIL. MIN.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Edition définitive *ne varietur*, d'après les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Victor Hugo.** — Hetzel et Quantin, éditeurs, Paris. — Prix du volume : 7 fr. 50.

Les derniers volumes de cette importante publication se succèdent rapidement. Aujourd'hui paraît *Depuis l'Exil*, tome III des *Actes et Paroles*. C'est le quarante-troisième volume de la collection.

Prochainement, le tome II et dernier du *Rhin* sera mis en vente. Viendront ensuite les « Œuvres de jeunesse » du Maître, dont nous avons annoncé la préparation.

La Vérité sur le Christ, par Clémence Badère. Dentu, éditeur.

Panoplie, mélanges par Jules Legoux, Ollendorff.



L'Ame inquiète, par Gaston de Raimes. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, in-16. — 3 francs.

Le volume nouveau de M. de Raimes ne se distingue guère de son premier-né, *les Croyances perdues*. L'ordre des idées, la nature des sentiments sont à peu près les mêmes. On n'oserait avancer qu'il est en progrès : la forme de son vers est restée ce qu'elle était, le plus souvent harmonieuse et relevée par une rime sonore et riche. Mais, trop souvent aussi, le vers s'embarrasse dans des mots impropres, des inversions ou des ellipses excessives; et les retours fréquents d'un même état d'esprit ne sont pas rajeunis par un style varié, abondant. M. de Raimes se tient, sauf de rares exceptions, dans la zone des intimités, et se permet, à ce titre, bon nombre d'imitations de l'inimitable maître Coppée.

Son livre a cependant une allure distinguée, qui le met à part de la tourbe encombrante et toujours grossissante des volumes de vers inutiles, sans couleur et sans accent. Qu'on me permette une citation, qui donne l'idée de la façon de l'artiste :

Bouquetière.

Dans la neige, nu-pieds, les yeux
Tout rougis de larmes muettes,
Elle allait, aux flâneurs joyeux
Offrant ses pâles violettes;

Toussant parfois de cette toux
Sèche et nerveuse du phtisique;
Son regard suppliant, mais doux,
Etait plein d'un charme physique.

Quand je passai, l'enfant m'offrit,
Avec un effort pour sourire
Si résigné qu'il m'attendrit,
Ses fleurs chétives sans mot dire.

Ma main dans la sienne glissa
Quelque monnaie, et la mignonne,

Rougit, disant : — C'est trop pour ça,
C'est de l'or que monsieur me donne ;

Mon bouquet ne vaut que trois sous. —
— Oui, mais je veux que tu le prennes ;
Ta bonne fée est là-dessous,
Pour ton Noël et tes étrennes.

Très bien, monsieur le poète, nous sommes heureux que vous puissiez ainsi payer un louis ce qui vaut trois sous, la charité est belle vertu ; — mais surtout quand elle est secrète. PZ.

Œuvres poétiques d'André Chénier, publiées avec une introduction et des notes par EUGÈNE MANUEL, inspecteur général de l'Université. Paris, Jouaust, 1884. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Si la Terreur eût pris fin le 7 thermidor au lieu du 9, c'est-à-dire quarante-huit heures plus tôt, un grand citoyen, un vrai poète eussent été conservés à la France dans la personne d'André Chénier. Orateur et patriote convaincu, il était évidemment destiné à jouer un rôle politique aussi noble qu'important ; poète exquis, il eût occupé le premier rang parmi les écrivains français. Ses iambes énergiques le montrent supérieur dans la satire ; ses idylles et ses élégies sont des modèles de grâce poétique. Mais on sait que la plupart des morceaux qu'il a laissés sont incomplets ; aucun n'a été publié de son vivant, à l'exception du *Jeu de paume* et de *l'Hymne sur les Suisses*. La première édition des œuvres de Chénier parut seulement en 1819, avec une notice d'Henri de la Touche.

Depuis, les réimpressions ont été assez nombreuses. Les plus récentes ont été faites sous les auspices de M. Becq de Fouquières (1872) ; de M. Gabriel Chénier (1874) ; et de M. Louis Moland (1879). Celle que vient de publier la librairie des Bibliophiles est précédée d'un avant-propos et suivie de notes par M. Eugène Manuel, le savant professeur de l'Université, qui est aussi un poète délicat et, par conséquent, très bien placé pour apprécier et mettre en lumière l'œuvre d'André Chénier. Ajoutons que le volume, édité par Jouaust, fait partie de sa nouvelle bibliothèque classique, dont nous avons plus d'une fois, à cette même place, vanté le luxe et l'élégance. P. C.

Joséphin Soulary et la Pléiade lyonnaise, par PAUL MARIÉTON. Paris, 1884. C. Marpon et E. Flammarion. 1 vol. in-18.

M. Mariéton a fait œuvre pie. Il a sacrifié aux autels de Joséphin Soulary, qui le mérite bien, et aussi de Victor de Laprade, de Pierre Dupont, de Jean Tisseur, de Louisa Siefert et de Paul Chenavard, dont tous ne le méritent pas autant. C'est cette collection d'astres qu'il appelle la Pléiade lyonnaise. On sera peut-être étonné de rencontrer Victor de Laprade et Pierre Dupont dans la même constellation ; mais il n'est pas nécessaire d'être astronome pour savoir que des étoiles peuvent être voisines et n'avoir ni le même éclat ni la même grandeur.

Quant au livre même de M. Paul Mariéton, il est dédié « à ses chers parents », et de nature à faire plaisir à ceux-ci. On y trouve, outre une admiration très digne d'éloges pour Soulary, des passages tels que le suivant [il s'agit d'un vers de Jean Tisseur, où il est question du mûrier qui croît sur la tombe de Jacquard, dans le cimetière d'Oullins] : « Qu'enseigne ce mûrier ? Le poème va nous l'apprendre. Car il est didactique et surtout descriptif, plutôt qu'abandonné au lyrisme emphatique des *éloges* vulgaires. » Hélas ! si le mûrier nous enseignait seulement ce que veut dire ici... et ailleurs, M. Paul Mariéton ! — Plus loin, à propos de V. de Laprade, je lis ces lignes que je recommande aux gourmets : « Un jour, cependant, la colère envahit cette âme chrétienne ; une colère qui lui semblait sainte, puisqu'elle ne devait pas l'abdiquer au dernier jour de l'agonie. » Serait-ce la langue française qui agonise ? On le craindrait, si la langue française était entre les mains de ce jeune écrivain.

B.-H. G.

L'Étoile sainte, poèmes, par ALBERT JOUNET. Paris, Librairie des Bibliophiles, in-4° couronne. 1884.

Je m'avoue impuissant à analyser cette œuvre. Sans doute elle est trop géniale, et je suis indigne de pénétrer dans le sanctuaire où s'élabore la pensée de l'auteur. Il me paraît que l'*Étoile sainte* c'est celle du salut, vers laquelle l'humanité affligée et criminelle doit lever les yeux. Notez que je suppose, je n'affirme pas.

Le poème débute ainsi :

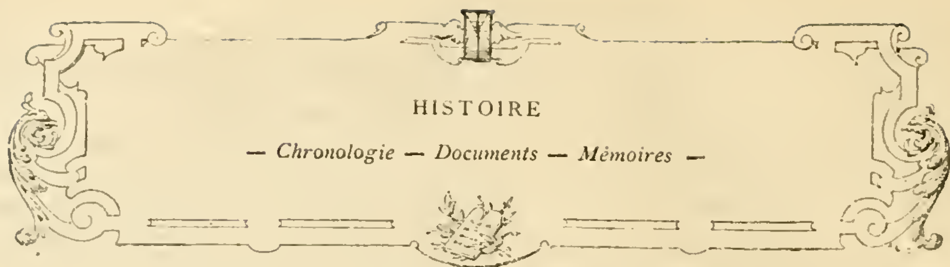
Mon Dieu s'est armé de mon âme :
Pour anéantir les pervers,
Son bras l'élève dans les airs
Comme une invincible oriflamme !

Plus loin, l'auteur nous avertit de tous les châtiments réservés aux insensés qui n'aiment pas les vers.

Lorsque vous insultez les hymnes d'un poète,
Rien dans vos cœurs de morts ne pressent la beauté,
Et dédaigneusement vous secouez la tête.
. . . .
Vous, qui serez plus tard les hôtes de l'enfer,
Vous sentirez l'ardeur de ce verbe de flamme
Qui meut l'esprit des cieux et féconde la mer.
. . . .
Et vous serez damnés par son regard sublime.

Oh ! non, grâce, monsieur Jounet, grâce, pour eux ; ils liront vos vers, je vous le promets ! Je les ai bien lus, moi. P. Z.





La chute de l'ancien régime (1787-1789), par Aimé Chérest. Paris, Hachette et Cie, 1884 ; 2 vol. in-8°.

Avec une modestie singulière, M. Aimé Chérest écrit ceci dans l'introduction de son important ouvrage : « Ce livre est moins un récit historique qu'un choix de documents, dans lequel l'auteur s'empresse de laisser la parole aux contemporains qu'il juge les mieux informés et les plus dignes de foi. Sous cette forme, l'œuvre ne saurait prétendre au mérite de la composition littéraire, et j'en fais volontiers le sacrifice, en songeant que peut-être elle sera plus instructive et plus concluante. »

Quand un livre est fortement conçu et logiquement exécuté, quand toutes les parties s'y tiennent et sont nécessaires à l'ensemble, quand les proportions et la perspective y sont observées et que l'auteur, à travers les événements et les doctrines, vous mène, sans vous égarer un instant, du point de départ au point d'arrivée, je me demande en quoi la composition littéraire peut bien y être sacrifiée, et c'est, en tout cas, un sacrifice dont je ne saurais me plaindre. Sans doute on ne trouve pas, dans l'ouvrage que je viens de lire et dont je rends compte, le pittoresque du style, l'audace de vues, le lyrisme d'expressions auxquels nous ont habitués depuis trois quarts de siècle quelques-uns des plus brillants représentants de notre école historique. Mais quoi ! il est des architectures sobres où le talent n'est pas moindre que dans les fouillis gothiques et les exubérances à la mode; si l'élégance y perd, la solidité s'en accroît.

M. Aimé Chérest tout d'abord limite fort sagement son sujet, et, pour arriver à le limiter, le définit. Il montre que par « Ancien régime » il ne faut pas entendre toute la période monarchique de notre histoire, mais seulement ce moment de confusion où, les anciennes institutions ayant perdu leur force et leur sens, les abus remplacent la règle et, devenus par là même intolérables, rendent une réforme nécessaire. C'est pourquoi il fait dater le mouvement qu'on appelle « la chute de l'ancien régime » de l'assemblée des notables, et non, comme on a l'habitude de le faire en prenant l'effet pour la cause, des états généraux de 1789.

Une question qu'on eût aimé voir traitée par un historien de sa compétence et de sa conscience, c'est celle des causes profondes et lointaines de la Révolution. Il se l'est interdite, et je ne saurais l'en blâmer, puisque son plan ne la comportait pas. Peut-être y reviendra-t-il, et, comme un explorateur qui, après avoir reconnu l'embouchure d'un fleuve, est attiré vers sa source, sera-t-il amené, par une naturelle et louable curiosité historique, à remonter le filon révolutionnaire jusqu'à sa plus lointaine origine.

Quoi qu'il en soit, et je souhaite de tout mon cœur qu'il en soit ainsi, l'ouvrage de M. Aimé Chérest restera comme une des plus nobles et des plus utiles productions de ce temps. Conservateur plus que convaincu, passionné, M. Chérest est sans indulgence pour ce qu'on nomme volontiers les excès de la Révolution. Nul plus que lui n'est prêt à stigmatiser les violences et à témoigner de sa pitié pour les victimes. Mais aussi nul plus que lui ne se croit obligé à poursuivre la vérité et à la déclarer lorsqu'il l'a atteinte. C'est ce qui donne à certaines de ses paroles un poids que, dans d'autres bouches, elles n'auraient pas. Je ne veux citer que celles où il adjure les conservateurs de ne « contester ni la nécessité ni la légitimité de la Révolution », et ce passage où, tout en exprimant son horreur pour le supplice de Louis XVI et de Marie-Antoinette, il déplore et condamne les fautes commises par eux.

Théorie à part, d'ailleurs, le livre est impartial et vrai d'un bout à l'autre. D'un bout à l'autre aussi il est bourré de faits authentiques, de documents qui ont conservé toute palpitante la vie de l'époque, de traits et d'anecdotes qui en font une des plus intéressantes études historiques qui aient paru depuis longtemps. En dehors de son intérêt, j'ai déjà dit son importance. L'auteur y ajoute encore, au point de vue pratique, en suggérant l'idée d'un grand travail à faire dans le but d'exhumer et de publier les documents et pièces relatifs à cette période à la fois chaotique et genésiaque, qui de 1715 va à 1800. Il cite à ce propos, avec les éloges qu'elle mérite, la précieuse publication de MM. Maréchal et Laurent, de la bibliothèque de la Chambre des deputés, connue sous le nom d'*Archives parlementaires*. A défaut de l'initiative ministérielle ou académique qu'il provoque, M. Aimé Chérest serait digne d'entrer résolument dans cette voie, où son courageux exemple attirerait promptement une légion de chercheurs.

Ces deux volumes ne sont, d'ailleurs, que le commencement du travail entrepris par cet historien.

« Quand l'assemblée, dit-il, se vit contrainte de renoncer à l'espoir d'une transaction acceptable, ce jour-là fut un jour de deuil, bientôt suivi d'une explosion de colère. Le dernier lien qui rattachât le passé au présent et à l'avenir se rompit tout à coup. Nous verrons, dans la suite de ce livre, comment s'opéra ce déchirement imprévu, et quelle influence décisive il exerça sur la chute de l'ancien régime. »

Voilà une promesse que chacun enregistrera avec

joie, et dont on n'attendra pas la réalisation sans impatience. B.-H. G.

Le ministère Gambetta, par JOSEPH REINACH. In-8°. Charpentier, éditeur. Paris, 1884. — Prix : 7 fr.

« Histoire et doctrine », écrit en sous-titre M. Reinach. Ce qu'il s'attache en effet à démontrer, c'est la suite d'idées, la théorie politique qui s'était formée dans le cerveau de M. Gambetta et dont ses actes furent l'application méthodique et nécessaire. Au lieu de l'esprit aventureux et quelque peu brouillon que ses adversaires lui attribuent, Gambetta aurait possédé, à en croire M. Reinach, une logique politique rigoureuse. Et cela dès longtemps. « Rien au hasard », telle aurait pu être sa devise. Et la doctrine se résumerait en ces termes : Autorité gouvernementale, mais gouvernement créé par l'expression complète du pays; liberté individuelle et liberté publique, mais pour tous sous l'égide de la loi et sous condition de la République; enfin forme républicaine de l'État, mais république ouverte : une république capable d'utiliser au profit de la patrie toutes les forces vives et les dévouements des citoyens.

Proclamer l'*édit de Nantes* des partis, c'était le but généreux de celui qu'on insultait en l'appelant le dictateur.

M. Reinach oppose à la peinture de cette haute et libérale politique, de cette féconde initiative de son patron, le tableau des appétits inférieurs, des rivalités mesquines, des compromis honteux de ses adversaires, la politique de passion en lutte avec la politique de raison.

C'est assurément un beau panégyrique du tribun que ce livre de M. Reinach. Il y reprend en détail tous les faits et toutes les accusations, et les discute, preuves en mains, scrute les intentions, dégage les résultats et fait preuve d'une réelle habileté de dialecticien. On voit qu'il a la foi, la foi qui fait les apôtres et qui fait les convertis. Nous ne demandons pas mieux que d'accepter le Gambetta de M. Reinach, plus noble, plus digne de l'admiration que le Gambetta vulgaire que de moins enthousiastes ont vu et montré. M. Amagat, dans un récent article à sensation, a malheureusement infligé une dure réponse à l'apologie écrite par M. Reinach. Probablement, ni l'un ni l'autre n'a complètement raison ni tout à fait tort. M. Reinach était trop près, M. Amagat trop loin; le premier devait trop à l'affection de Gambetta, l'autre trop à son indifférence, sinon même à son antipathie.

Pour nous, lecteur impartial et désintéressé de la politique active, tenant ce livre en tant que livre, nous l'avons lu avec intérêt. Il ne sera pas possible de parler de la période importante qui clôt l'année 1881 et inaugure l'année 1882 sans consulter ce livre; si M. Reinach ne s'y montre pas écrivain de première marque, au moins a-t-il le mérite de la clarté, de la consciencieuse enquête parmi les documents authentiques; et de plus il y manifeste une capacité de jugement dans les choses politiques dont on doit lui tenir compte. PZ.

Mémorandum du siège de Paris, 1870-1871, par JULES DE MARTHOLD. Paris, Charavay, 1884. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Les *mémorandums*, les *mémoriaux*, les *souvenirs*, les *journaux* du siège de Paris ne manquent point. L'année 1871 en voyait déjà une quantité respectable s'étaler aux vitrines des libraires. Depuis, leur nombre n'a fait que croître, et le livre de M. Jules de Marthold ne sera évidemment pas le dernier du genre. Faut-il se plaindre d'une pareille abondance? Non, à notre avis. L'année 1870-71 présente trop de points obscurs pour que les amis de l'histoire contemporaine n'accueillent pas avec empressement les ouvrages relatifs à cette époque. C'est grâce aux efforts partiels qu'on arrivera tôt ou tard à réunir les éléments d'une relation véridique de la campagne de France. En attendant la publication des archives du ministère de la guerre, interdites pour longtemps encore peut-être aux investigations des historiens, les dépêches, rapports officiels et les récits des témoins oculaires sont à peu près les seuls documents à consulter. M. Jules de Marthold a-t-il été témoin oculaire du siège de Paris? Son *Mémorandum*, composé de notes au jour le jour, donnerait lieu de le croire. Quoi qu'il en soit, l'auteur paraît avoir puisé ses renseignements aux bonnes sources. Nous lui reprocherons certaines phrases dans le goût de celle-ci : « 2 décembre! Anniversaire d'Austerlitz et du coup d'État! Résultat : Champigny! » Nous ne voyons pas très bien comment la victoire d'Austerlitz a pu amener la bataille de Champigny. Mais nous aurions mauvaise grâce à lui chercher chicane pour de légères taches. Ce *Mémorandum* est, somme toute, intéressant, et la table alphabétique des noms, placée à la fin du volume, contribue à en faire un ouvrage utile. P. C.

Henri de France, par H. DE PÈNE, 1 vol. in-4° de 582 pages. Paris, 1884. H. Oudin, éditeur.

Quelles que soient les sympathies politiques du lecteur, si ce livre passe sous ses yeux, elles n'en seront pas sensiblement froissées, fussent-elles même radicalement opposées à celles qui animent le panégyrique de M. le comte de Chambord. M. de Pène, en effet, n'est point par nature un esprit excessif; en outre, il est évident qu'il n'a pas voulu faire de cette œuvre un instrument de combat, qu'il s'est attaché à conserver, de la première à la dernière page, le ton modéré de l'histoire, en quoi il a été sagement inspiré. Autour de la mémoire du prince qu'il vénère, la tradition du respect unanime que, déjà de son vivant, imposaient à tous les partis sa dignité dans l'infortune et cette infortune même, sera prolongée bien plus sûrement par ce tact et cette mesure dans le récit des faits qu'elle ne l'eût été par les violences d'une œuvre de polémique. En ce sens, M. de Pène s'est montré homme politique habile.

La partie biographique de l'ouvrage se divise en seize chapitres dont les titres indiqueront suffisamment ici l'enchaînement et l'intention : 1. Un enfant

nous est né. — 2. La France et l'Europe en 1820. — 3. Le baptême de Mgr le duc de Bordeaux. — 4. Histoire de dix ans (1820-1830). — 5. L'enfant exilé. — 6. Majorité du petit-fils et mort de l'aïeul. — 7. La robe prétexte. — 8. La robe virile. — 9. Londres, Goritz, Frohsdorf. — 10. Le mariage de Monseigneur. — 11. De la République à l'Empire. — 12. Pendant l'Empire. — 13. Le roi vient. — 14. Le roi est mort, vive le roi! — 15. Un règne par correspondance. — 16. L'homme du miracle chez lui. Un épilogue clôt ce livre intéressant, honnête, sans passion, à l'exacte mesure du sujet.

On ne s'attend pas sans doute à ce que nous reprenions à la suite de l'auteur la biographie du comte de Chambord. De cet in-4° de 600 pages, la partie la plus vivante est celle où nous est retracée l'aimable enfance du prince avec ses traits nombreux de charité, de bonne grâce et d'enjouement. J'en retiens les marques d'une aptitude pour les arts du dessin que chez tout autre enfant on désignerait sous le nom de vocation. Parmi bien d'autres illustrations, le volume contient, en effet, une dizaine de fac-similés de dessins et d'aquarelles vraiment remarquables, étant donné l'âge de l'enfant. Je ne parle pas d'une sanguine représentant dans un encadrement festonné un cavalier précédé par un grenadier et suivi de même. Cependant le rapport des proportions entre les bonshommes et le dada est déjà respecté, quoique l'auteur n'eût pas plus de cinq ou six ans. L'approximation de la date nous est fournie par un dessin bien supérieur, daté celui-là du 19 novembre 1827 : une enceinte fortifiée au bord d'une mer où navigue un petit brick pavoisé. Henri de France avait sept ans alors. Certes, la main est encore celle d'un enfant, mais l'œil voit juste et l'esprit réfléchit. Il n'y a pas de faute grave de perspective, non plus que de faute de logique; les pavillons qui flottent un peu raides au sommet des mâts obéissent bien au même vent qui gonfle les voiles. Mais à cinq mois de date (11 avril 1828), un nouveau dessin témoigne de progrès considérables. C'est un paysage composé, une vue de Suisse : à gauche, un chalet très correct avec sa toiture avancée et chargée de grosses pierres est adossé à la montagne. Dans le voisinage, un sapin planté sur un tertre cache en partie le tuyau de conduite en planches d'une source qui se déverse en décrivant un quart de rond. L'horizon est occupé par des montagnes tracées d'un trait de silhouette naïf et baignées à leur pied par les eaux d'un lac vu de haut. A la limite de l'étroit plateau où est assis le chalet se dresse un poteau d'itinéraire au pied duquel un soldat se sépare d'un paysan qui lui montre son chemin, le bras tendu dans la direction de la France. Des études de barques (1835) et un autre paysage composé, une marine, témoignent d'un talent dès lors formé. D'autres dessins encore, rehaussés d'aquarelle et d'une époque antérieure, montrent aussi le goût de l'enfant royal pour les scènes militaires. Ici, un profil de carabinier simple et franc comme un Manet; là, un buste de grenadier avec ces mots : « Mes amours, toujours. Henri. » Ailleurs, la même main, plus jeune, reproduit un épisode grotesque, un fantassin en faction, tombant et entraînant dans sa chute la guérite qui va l'engloutir. Les causes de l'accident sont indiquées par la présence d'un autre soldat titubant, un verre et une bouteille aux mains, tandis qu'un officier qui hâte le pas va lui mettre la main sur l'épaule. Je signale enfin un dernier et charmant croquis aquarelle représentant un mendiant dans une attitude très finement observée et signé d'une grande écriture enfantine : « Henri, peintre. »

Huit portraits de M. le comte de Chambord et quatre autographes de différentes époques ajoutent leur trait particulier à la physionomie du prince que M. de Pène définit d'un mot : « Un grand roi par correspondance », un prince « dont la plume fut un sceptre ». E. C.

Éducation morale et civique : Henri Martin, par Louis Mainard et Paul Buquet, préface de H. Carnot. 1 vol. in-18 de 334 pages. Paris, 1884. — **Les Guerres de la Vendée**, par E. Bonnemère. — **Les Marins de la République et de l'Empire (1793-1815)**, par Paul Lecène. — **Les Généraux de la République**, par E. Guillon. Trois « magnifiques volumes grand in-8° raisin de 320 pages, illustrés de nombreuses gravures ». Paris, sans date. Librairie centrale des Publications populaires. — Prix, broché : 3 fr. 50.

Ces trois derniers ouvrages font partie d'une même série de la *Bibliothèque* dite *de la Jeunesse française*, fondée dans un but d' « éducation morale et civique », paraît-il. Il paraît aussi que la morale et le civisme n'ont aucun rapport avec le goût, l'éthique avec l'esthétique, car ces « magnifiques » volumes sont « illustrés » — ainsi s'exprime l'éditeur — de gravures dont ce n'est pas le moindre tort que d'être « nombreuses ». Moins nombreuses, en effet, la corruption du goût plastique et pittoresque de la pauvre jeunesse française serait moins active. Platon, il est vrai, chassait les poètes, c'est-à-dire les artistes, de sa république idéale; au moins ne les calomniait-il pas. Sparte promenait par les rues de la ville les ilotes ivres; Sparte voulait, par un spectacle honteux, prévenir les honnêtes citoyens contre l'avilissement de l'ivresse; il est douteux pourtant que les honnêtes gens de Sparte dussent s'interdire l'usage tempéré du bon vin. Mais quelle idée prendrait-elle de l'art, notre jeunesse française, si le sentiment du beau devait lui être suggéré uniquement par les clichés abominables achetés au poids chez quelque ferrailleur de la rue de Lappe, qui servent à « illustrer » les ouvrages de la présente bibliothèque? Nous avons eu déjà l'occasion de parler sévèrement du premier volume de la série : *les Chants nationaux de la France*. Or les portraits, dans ceux que nous annonçons aujourd'hui, passent véritablement la mesure concédée à la laideur dans les publications populaires. Évidemment, nous sommes ici en présence d'une entreprise de librairie parfaitement honorable et légitime, créée en vue de l'extension officiellement favorisée des bibliothèques à l'usage du peuple et des enfants. Mais s'il y a quel-

que part une commission chargée d'accorder le laissez-passer aux livres qui prétendent à cette destination, nous comprendrions difficilement qu'elle ne montrât pas quelque exigence sur la qualité de l'image et tolérât, sous apparence de portrait, la diffamation, même inconsciente, des héros qu'on prétend célébrer. Le texte, qui vise au civisme, ne laisserait pas non plus que de nous inspirer bien des réserves, si nous entrions dans le détail de ces compilations. Quelque effort de raisonnement que nous fassions, nous ne réussissons pas à découvrir ce que doit gagner notre amour-propre national à ravaler autant que faire se peut la plus grande gloire militaire du XIXe siècle. Nous faisons ici allusion au volume intitulé *les Généraux de la République*. Le volume consacré aux *Marins* est écrit dans un esprit moins partial; mais celui de M. Eugène Bonnemère, *les Guerres de la Vendée*, est de beaucoup le plus original.

Henri Martin, sa vie, ses œuvres, son rôle, est un volume de la même bibliothèque, mais non de la même série, et nous en félicitons sincèrement les auteurs, quoique l'éditeur — qui décidément témoigne d'une propension funeste pour les mauvaises gravures — ait trouvé moyen d'introduire dans cette biographie un bien médiocre portrait et un placard informe où le dessinateur a peut-être cru représenter les obsèques d'Henri Martin. Une préface insignifiante de quelques lignes a été demandée à M. H. Carnot, afin que l'on pût mettre en vedette sur la couverture le nom républicain de ce sénateur, membre de l'Institut. Cette réclame nous paraît superflue. Le nom d'Henri Martin, en effet, n'est pas si vite tombé dans l'honorable indifférence à laquelle il est voué d'ailleurs à court délai, il est attaché à trop d'œuvres de sociétés, de groupes, de petites églises pour ne pas suffire à l'écoulement d'une édition de cette biographie, écrite avec beaucoup de conscience, de soin et de la façon la plus complète par MM. Louis Mainard et Paul Buquet. E. C.

Paganisme des Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone, par ÉMILE FERRIÈRE. 1 vol. in-18 de 428 pages. Paris, 1884. Félix Alcan, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre est hardi, car la croyance au monothéisme original du peuple hébreu, depuis si long temps établie dans le monde à l'état de certitude historique, en reçoit un premier coup brutal. Mais qu'Israël ait fait exception et se soit élevé sans tâtonnement ni transition à la notion d'un Dieu unique, cela contrarie les partisans de la théorie de l'évolution, parce que cela contredit cette nouvelle loi biologique. « Si le monothéisme prétendu primordial des Hébreux était historiquement démontré, écrit M. Ferrière, la loi d'évolution en éprouverait une telle atteinte qu'elle en perdrait son caractère auguste. » L'auteur du *Paganisme des Hébreux* entreprend donc de prouver, en ce livre, par des faits, conformément à la méthode expérimentale, que jusqu'à présent l'histoire, à ce sujet, s'est abusée, a cru à une fiction, que le peuple d'Israël a été païen et a partagé toutes les pratiques du paganisme chananéen jusqu'à la captivité de Babylone. Dans cette intention, il s'est efforcé de recueillir partout où ils sont disséminés, soit dans la Bible, soit dans les découvertes modernes de l'épigraphie orientale, puis de concentrer, de ranger méthodiquement les faits qui attestent le paganisme hébraïque, et de « les pousser comme autant de soldats à l'assaut de l'erreur monothéiste. » — Le travail de M. Em. Ferrière, œuvre de patience et d'érudition, n'aurait rien perdu de son autorité, au contraire, à être écrit d'une plume un peu plus impassible, moins empressée à témoigner de sentiments haineux contre l'Église catholique; car, en présence d'une telle attitude, le lecteur impartial s'inquiète et se demande si le livre qui lui semblait sérieux est, en réalité, une œuvre de philosophe ou seulement celle d'un sectaire. E. C.

Mémoires de S. M. la reine Victoria. — *Feuillets détachés de mon Journal en Écosse, 1862-1882.* — Traduction de Mme MARIE DRONSART, avec autorisation spéciale de Sa Majesté. — Édition illustrée de portraits et gravures. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond; 1884. In-8° de IV-310 pages, imprimé sur beau papier. Prix : 12 fr. — Il a été tiré en outre 20 exemplaires sur papier du Japon et 1 seul sur parchemin.

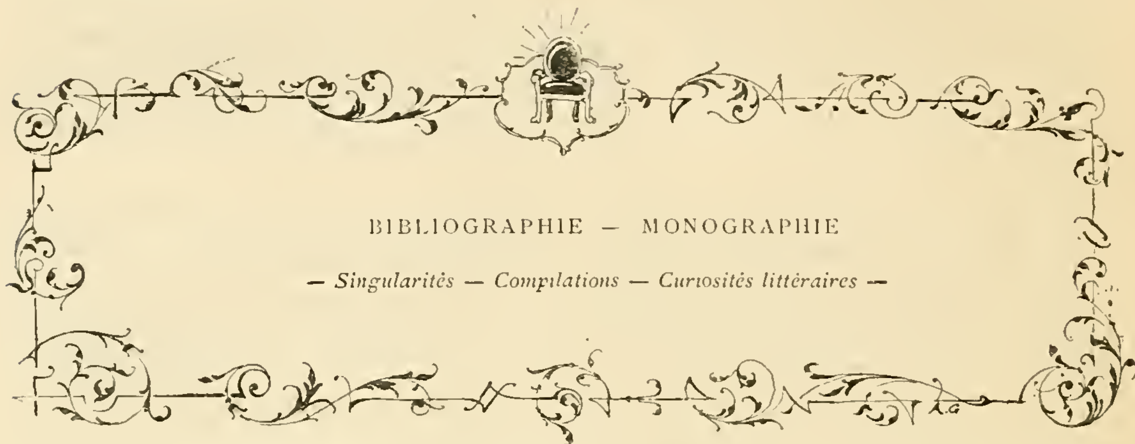
Ce livre a, comme on sait, obtenu un succès colossal en Angleterre; il s'est vendu et se vend par milliers, et les heureux éditeurs de cette production royale pourront multiplier longtemps encore leurs tirages. Ce succès énorme s'explique aisément, les Anglais professant, en général, un enthousiasme quasi religieux pour tout ce qui vient de leurs souverains, et, dans le cas présent, la vénération qu'ils témoignent pour l'œuvre de la reine Victoria n'a rien que de légitime et de mérité. L'élégante et fidèle traduction que nous offrent aujourd'hui les aimables éditeurs de la rue Richelieu nous met à même d'apprécier la valeur de ces fragments de mémoires. Après les avoir lus attentivement, nous devons avouer qu'ils ne semblent pas appelés, de ce côté-ci de la Manche, à produire autant de sensation que chez nos voisins.

Le respect qu'il convient de professer pour leur illustre auteur ne saurait empêcher de dire ce qu'on pense; aussi n'hésiterons-nous point à déclarer que ces fragments ne répondent guère à l'idée que nous nous faisons ici, tout démocratisés que nous sommes, de ce que doit être un livre « écrit de main de maître », comme on disait au siècle dernier.

Le journal de la Reine embrasse vingt années de sa vie (1862-1882). Il se compose de morceaux et de notes, écrits rapidement sans doute, pendant les divers voyages que Sa Majesté a faits, chaque année, en Écosse, depuis la mort du Prince-Époux. En général, tout y est froid et terne; l'auteur y retrace les faits les plus insignifiants, voire même les plus vulgaires, avec autant de minutie et de détails que les épisodes intéressants. Il faut reconnaître cependant qu'il s'y trouve de belles pages, où l'écrivain montre

vraiment de la sensibilité et une grande bonté. Mais combien de feuillets froids et incolores il faut lire avant de rencontrer un de ces passages attrayants! Tout y contraste avec nos goûts, nos mœurs, nos idées et nos jugements, et ce n'est point ainsi que nous nous représentons la vie privée, *l'intimité* même de la souveraine d'un grand empire. On a dit que ce chapitre de la vie anglaise ne pouvait être écrit que par la reine d'Angleterre et qu'il constituait un précieux document historique. Cette dernière appréciation nous parait tant soit peu exagérée, car nous ne voyons pas que la reine y ait rien laissé percer de ses sentiments politiques. Ce dont nous conviendrons bien plus volontiers, c'est qu'il y a là, pour le lecteur français, un curieux sujet d'étude sur un état de choses que nous connaissons en général fort peu, et qu'à ce titre le livre de la reine Victoria mérite et ne peut manquer d'être recherché par les lecteurs sérieux.

A. Z.



Catalogue des Œuvres imprimées de Claude-François Menestrier, de la Compagnie de Jésus, par M. Joseph Renard, bibliophile lyonnais. — Ouvrage posthume publié par le P. Carlos Sommervogel, S. J., Strasbourgeois. — Lyon, imprimerie de Pitrat aîné, 1883. 1 vol. grand in-8° de VI-150 pages, tiré à petit nombre sur beau papier vergé; titre rouge et noir.

Il est bien peu de bibliophiles et de lettrés qui n'aient eu à recourir plus ou moins aux ouvrages du savant polygraphe Claude-François Menestrier, une des gloires de l'histoire littéraire de Lyon. Comme il arrive pour tous les auteurs qui ont publié de nombreux écrits, brochures ou volumes, sur des sujets très divers, un réel désordre, une grande incertitude régneraient encore relativement aux œuvres du célèbre jésuite, si, il y a presque trente ans déjà, un chercheur et un écrivain de mérite, M. Paul Allut, n'avait entrepris, Dieu sait au prix de quels efforts! d'écrire la vie et de décrire les ouvrages du P. Menestrier. Tout le monde connait ce beau volume, dont il convient de rappeler au moins le titre ici : « *Recherches sur la vie et sur les œuvres du P. Claude-François Menestrier*, de la Compagnie de Jésus; suivies d'un recueil de lettres inédites de ce Père à Guichenon, et de quelques autres lettres de divers savans de son temps, inédites aussi », par M. Paul Allut. A Lyon, chez Nicolas Scheuring, M.DCCC.LVI. Gr. in-8° de XXX-375 pages. Portrait et figures. On sait quel succès obtint cette excellente étude, dont les exemplaires sont devenus si rares et si chers. Il semblait qu'après ce remarquable travail il ne dût rien rester à dire, ni sur Menestrier ni sur ses œuvres. Les nouvelles recherches que nous présente le P. Sommervogel prouvent le contraire.

Un compatriote du P. Menestrier, M. Joseph Renard, « possesseur d'une admirable collection d'ouvrages imprimés du savant jésuite, ouvrages qu'il avait acquis, sous le feu des enchères, dans les ventes des plus célèbres bibliothèques lyonnaises ou autres », eut la pensée de contrôler, pièces en mains, les descriptions qu'en avait données M. Allut. Il ne tarda pas à y reconnaître des erreurs nombreuses et des lacunes considérables. M. Allut ayant traité la question bien plus au point de vue littéraire et historique qu'au point de vue bibliographique, la description matérielle des volumes a quelque peu souffert de sa préoccupation principale, qui était de faire connaître le célèbre jésuite, de l'étudier sous les divers aspects de sa prodigieuse érudition et de son esprit si ingénieusement inventif, et de marquer la place qu'il a le droit d'occuper parmi les savants de son temps. La partie historique et littéraire lui paraissant suffisamment traitée, M. Renard concentra tous ses soins sur celle qui l'était moins. Grâce à sa collection, qui l'emporte de beaucoup sur toutes celles qui ont figuré jusqu'ici dans aucun dépôt public ou privé, grâce aussi à ses patientes recherches dans la riche bibliothèque de la ville de Lyon, il est parvenu, sinon à dire le dernier mot sur la question, — ce qui est impossible en bibliographie, — du moins, à avancer assez la solution pour ne laisser que peu d'espoir de nouvelles découvertes. »

C'est ainsi que, dans son intéressante introduction, le P. Sommervogel nous fait connaître l'origine et le

but du travail de M. Renard, qui, il y a trois ans à peine, avait publié lui-même un premier essai sur son sujet de prédilection : *Notice bibliographique sur les ouvrages imprimés du P. Cl.-Fr. Menestrier*, complément aux *Recherches*, de M. P. Allut, sur les œuvres de cet auteur. — Lyon, imprimerie Mougin-Rusand, 1881. In-8° de 14 pages. — Malheureusement, l'érudit bibliophile n'eut pas la consolation de faire paraître son travail, auquel il n'avait plus qu'à mettre la dernière main. La mort vint le surprendre quand il allait jouir des résultats de son labeur : c'est souvent le sort des écrivains et aussi des bibliographes de partir en laissant imparfaits ou inachevés des travaux auxquels ils ont consacré toute leur activité et les meilleures heures de leur vie.

O curas hominum ! O quantum est in rebus inane !

Moins disgracié cependant que tant d'autres, M. Renard laissait après lui un savant et un ami qui recueillit pieusement ses notes, fruit de si patientes investigations, les mit en ordre en y ajoutant quelques éclaircissements et quelques détails nécessaires, tout en respectant scrupuleusement la rédaction définitive que M. Renard avait eu le temps d'achever.

Comme son titre l'indique, le volume que nous devons à la sollicitude de M. Sommervogel n'est qu'un *catalogue* des œuvres *imprimées* de Menestrier; mais cette dénomination est par trop modeste, c'est bel et bien une *bibliographie* qu'il convient de l'appeler. Il se compose de cent soixante-quatre articles (l'ouvrage de M. Allut n'en compte que cent quarante-quatre) rangés par ordre alphabétique, seul classement qui pouvait être adopté en l'espèce. Rien n'égale la minutieuse et scrupuleuse exactitude avec laquelle chacun de ces articles est décrit; M. Renard n'a rien transcrit que *de visu;* aussi rien ne lui échappe, et, comme le dit fort bien son ami, volume ou plaquette, il *dissèque* littéralement tout : frontispice, titres, faux-titres, table, errata, pagination, marques d'imprimeur, erreurs typographiques, privilèges, approbations, planches, fleurons, etc., tout est minutieusement contrôlé et décrit. Enfin, ce qui l'emporte encore sur ces descriptions si fidèles, ce sont les notes substantielles, pleines de faits et inspirées par la plus sûre critique, qui complètent chaque article et font de l'ensemble du travail un ouvrage sans prix.

Dans un appendice, le P. Sommervogel a réimprimé un opuscule du P. Menestrier, perdu jusqu'ici dans un recueil bien oublié, *la Clef du Cabinet* (juillet, 1704, p. 1200-1214); c'est une « lettre du P. Menestrier à M. de La Valette, président des trésoriers de France en la généralité de Lyon, sur quelques découvertes faites à Fourvières ».

L'ouvrage se termine par une table des matières dans l'ordre chronologique; peut-être doit-on regretter que, pour la plus grande commodité des bibliophiles qui ne pourraient se procurer le livre de M. Allut, on n'ait pas cru devoir y joindre, comme a fait ce dernier, une table par ordre de matières, qui rendrait les recherches plus rapides et permettrait de mieux se rendre compte de l'ensemble de l'œuvre du P. Menestrier.

En résumé, la belle monographie que nous venons d'étudier ne peut manquer d'être hautement appréciée par les bibliophiles et les vrais érudits; ils devront partager leur gratitude entre le regretté M. Joseph Renard et son éditeur et excellent ami, le P. Carlos Sommervogel, le savant auteur de divers ouvrages estimés, et le courageux et consciencieux rédacteur de cette précieuse *Table méthodique des Mémoires de Trévoux*, qui rend chaque jour de si grands services aux travailleurs et aux lettrés. PHIL. MIN.

Catalogue de l'Exposition de Pâques (*Association des libraires allemands*). 1 vol. in-4° d'environ 600 pages. Dépôt chez Hinrichsen, 40, rue des Saints-Pères, Paris.

La foire de Leipzig, à l'époque des fêtes de Pâques, ouvre chaque année un vaste débouché aux productions des arts de l'imprimerie, où les plus illustres tiennent à honneur d'exposer les résultats de leurs incessantes recherches. L'espace nous manque pour signaler toutes les œuvres qui méritent, à un titre quelconque, de fixer l'attention ; il y a là des merveilles de tout genre et des tentatives d'une audace qui déconcerte l'analyse. Nous nous contenterons de faire ressortir ce qui nous a particulièrement séduit.

Ce que les Allemands désignent d'un nom générique « Lichtdrückerei » (reproduction par la lumière) et que nous appelons phototypie, héliogravure ou photographie, se trouve brillamment représenté par l'œuvre de Wilhelm Hoffmann de Dresde, *Jésus pardonnant à la femme adultère*, du musée de Dresde, saisissante de relief et de vie, par la fine nature morte photographique de MM. Rommler et Jonas de Dresde, d'un velouté exquis, où les détails et les nuances se fondent dans un ensemble des plus harmonieux. Une place à part est due à « l'heliotypie », d'après un dessin sur papier à ton, de MM. Angerer et Goschl de Vienne; l'habile fusion des effets, la profonde douceur des lignes, la savante gradation des clairs et des ombres font de cette page un tableau plein de grâce, à la fois poétique et réaliste.

La maison W. Drugulin de Leipzig a résolu un problème délicat, en exposant une gravure sur bois à deux tons, extraite d'un ouvrage édité par H. Schorer de Berlin; gracieuse figure de femme aux contours harmonieux, dont l'heureuse expression évoque à l'esprit le souvenir des camées antiques.

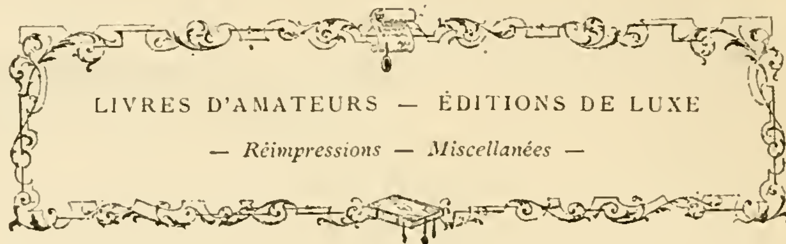
Parmi les reproductions d'après des photographies de dessins sur papier à ton, il faut citer, avec une mention toute particulière, les gravures sur zinc de M. Rudolf Loës, de Leipzig, telles que le *château d'Heidelberg*, d'après une gravure en taille-douce : une merveille d'execution, d'un rendu exquis dans la finesse des détails, où les difficultés d'un tirage hérissé d'obstacles ont été surmontées avec une adresse magistrale.

Signalons encore l'épreuve *autotypique* de Meisenbach (de Munich), d'après une photographie, reproduction d'un éclat et d'une netteté bien remarquables.

Mais ce qui nous a paru d'une indiscutable perfec-

tion, ce sont les gravures sur bois, entr'autres celles de Kaseberg et Oertel de Leipzig, de Theodor Knesing de Munich, etc. Les lithographies leur sont de beaucoup inférieures, bien que l'Allemagne passe pour le berceau de l'art lithographique.

En résumé, ce Catalogue, varié et intéressant, est aussi soigné de forme que riche de fond. Il serait facile d'en critiquer l'élégance un peu opaque dans son ensemble; nous aimons mieux rendre justice à la somme d'études solides et de savantes recherches qu'il représente, en déclarant que cet album est comme un véritable monument élevé en l'honneur d'une des branches les plus florissantes de l'art industriel contemporain.



Œuvres de Molière, avec illustrations par Jacques Leman. — *Les Fascheux*, in-4°. Paris, Lemonnyer.

Un nouveau fascicule vient de paraître de la nouvelle et splendide édition de Molière donnée par l'éditeur J. Lemonnyer, avec illustrations de J. Leman, notices et notes d'Anatole de Montaiglon : *les Fascheux*.

Dans sa Notice, M. de Montaiglon recherche les modèles sur lesquels Molière avait pu se régler pour écrire une de ces pièces à tiroir qui doivent plaire indépendamment de l'action; il rappelle les circonstances au milieu desquelles l'œuvre s'est produite, cite les sources où Molière a pu puiser, passe en revue le défilé des *Fascheux* qui viennent harceler Éraste, et fait enfin ressortir les divers mérites d'une comédie dont le titre, formé d'un mot alors nouveau, indiquait bien le piquant sujet.

De son côté, M. Leman a multiplié ses charmantes illustrations. Comme toujours, le titre, les lettres ornées, les fleurons, le cadre des personnages, l'en-tête de chaque acte ont été dessinés spécialement pour la pièce; on ne les a vus dans aucune autre, on ne les reverra plus. Il y a là une richesse d'imagination merveilleuse, secondée par un goût exquis, un sentiment profond et une complète connaissance du XVIIe siècle.

La grande composition placée en tête du volume met en présence le maître et le valet, Éraste et La Montagne, au moment où celui-ci, joignant le geste à la parole, se jette à la perruque d'Éraste et lui dit :

Souffrez qu'on peigne un peu...

Pourquoi M. Leman a-t-il choisi cette situation? Nous ne saurions le dire; mais il était difficile, le sujet étant donné, d'en tirer un meilleur parti. Du reste, excepté Moreau dans l'édition de Bret, tous les autres dessinateurs ont reproduit un incident analogue de la pièce.

Ainsi la plus ancienne estampe placée en tête des *Fascheux*, celle de Brissart, gravée par J. Sauvé, dans l'edition de Vivot et La Grange (1682), nous montre La Montagne laissant tomber le chapeau d'Éraste (acte Ier, sc. I.). Elle est très intéressante parce que, comme nous l'avons signalé sans que personne en eût fait la remarque avant nous (Voir *les Intrigues de Molière et celles de sa femme*, Paris, Liseux, in-8°), elle nous donne un portrait de Molière conforme au fameux portrait de Simonin, représentant le comédien-poète dans le rôle de Scaramouche. Dans cette même édition, le dessinateur a laissé le portrait de Molière dans tous ses rôles, excepté peut-être dans celui de *l'École des femmes*, où il est impossible de le reconnaître.

Pour revenir à cette estampe des *Fascheux*, la taille ramassée, le cou dans les épaules, tel que nous le dépeint Le Boulanger de Chalussay dans *Elomire hypocondre*, que nous sommes loin du portrait de Mignard, qui exagère la longueur du cou! Molière tient de la main droite la brosse dont il se servait pour brosser le chapeau d'Éraste. Le chapeau est tombé; Éraste gronde son valet, qui prend un air épouvanté, comme s'il était

En grand danger d'être battu.

L'édition de 1710 reproduit à peu près celle de 1682 : Dans l'une et dans l'autre, nous avons le même La Montagne, c'est-à-dire Molière; les seules différences sont les suivantes : 1682, Molière est à gauche, Éraste à droite; celui-ci a une épée suspendue à un large baudrier, qu'on ne retrouve plus en 1710; dans cette dernière, le chapeau a une plus grande plume qu'en 1682. Même décor dans les deux éditions : une table recouverte d'un tapis, un petit guéridon, une glace ornant un panneau entre deux fenêtres.

Par extraordinaire, l'édition de 1718 qui, le plus souvent, se borne à reproduire, en les retouchant, les gravures de 1682 et 1710, donne une estampe différente. Ici, le dessinateur a représenté la scène VIe et dernière du 3e acte, celle où Orphise paraît, avec un flambleau à la main, entre Éraste et Damis. Le décor indique un vestibule lambrissé, sans tables ni sièges.

Boucher a pris pour sujet la cinquième scène du premier acte :

LISANDRE.

Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu...

(*Il chante, parle et danse tout ensemble.*)

La composition est aussi jolie que le sujet bien choisi. Mais quelle différence entre les diverses reproductions de ces dessins selon les graveurs qui les ont reproduits !

La jolie édition elzévirienne d'Amsterdam, 1713, en quatre volumes, est ornée de gravures de A. de Blois, d'après G. Schouten (Voy. la *Bibliographie moliéresque*, n° 302, p. 91). Le dessinateur représente, lui aussi, la scène du chapeau : La Montagne, effrayé, se baisse en criant et avance la main droite pour se préserver des coups d'Éraste, qui tient sur lui le bâton levé. Aucun trait, dans la figure de La Montagne, ne rappelle Molière; son costume se compose d'un béret, d'une large collerette, d'une casaque collante à basques rondes découpées, d'un pantalon collant, tout déchiqueté au bord et tombant à peine au bas du mollet; souliers. Éraste porte un costume sévère, sans rubans ni dentelles; longue perruque, pourpoint presque aussi long que le justaucorps, qui descend aux genoux, avec des manches étroites à revers très larges. La chambre a deux fenêtres garnies de rideaux, et, sur un des côtés, une toilette surmontée d'une glace penchée, à cadre sculpté.

La gravure d'Harrewyn, pour l'édition de Bruxelles de 1694, — cette édition où l'estampe du *Misanthrope* interprète d'une si étrange façon la première scène, entre Alceste et Philinte, — a peut-être inspiré G. Schouten : même scène du chapeau, même effroi du valet, sur lequel Éraste s'avance en levant sa canne; même idée du décor, représentant une toilette surmontée d'une glace, et cependant traduction différente : dans celle de G. Schouten, La Montagne tourne le dos et courbe l'échine pour recevoir les coups; il est sous la main de son maître; il tient sa brosse au-dessus du chapeau rond jeté à terre ; dans celle d'Harrewyn, il est à une certaine distance d'Éraste et lui fait face; il lève vers lui la main gauche, et de sa main droite s'échappe sa brosse, qui va rejoindre le chapeau à trois cornes; il est tête nue, comme son maître. Malgré l'exécution différente, on le voit, l'inspiration est la même.

Nous arrivons à la gravure de Moreau, dans l'édition donnée par Bret; elle s'applique au prologue. Le théâtre représente un jardin orné d'un immense jet d'eau retombant à trois étages, et d'où se détache une naïade.

De toutes les compositions que nous venons de passer en revue, celle-ci nous paraît, avec celle de Boucher, la mieux choisie. Si M. Leman n'en a pas pris le sujet pour sa grande planche en tête du volume, il a compris cependant qu'il était intéressant de le représenter; nous le trouvons, en effet, et beaucoup plus heureusement traité que dans la scène de Moreau, en tête du prologue. Rappelons aussi que M. Arsène Houssaye, dans son magnifique ouvrage : *Molière, sa femme et sa fille*, a dessiné lui-même une magnifique naïade sortant d'une coquille, qui n'est autre que Madeleine Béjart.

Signalons encore, comme admirablement réussies, les gravures du faux-titre, du titre, de l'Épître au Roi, de l'Avertissement, et de chacun des trois actes. Avec cette profusion d'illustrations, la pièce des *Fascheux* restera comme une des plus brillantes de l'œuvre si vaillamment entreprise par M. J. Leman, pour l'édition Lemonnyer.

CH. L. L.



Les Salons bordelais, ou Expositions des Beaux-Arts à Bordeaux au XVIIIe siècle (1771-1787), avec des *Notes biographiques sur les artistes qui figurèrent à ces expositions*, par Charles Marionneau, correspondant de l'Institut (Académie des Beaux-Arts). 1 vol. in-8° de XIII-211 pages, tiré à 125 exemplaires sur papier vergé. Extrait des publications de la Société des bibliophiles de Guyenne. Bordeaux, 1884. Vve Moquet.

Quelle éloquence parfois dans le simple énoncé de certains faits ! Voici, par exemple, ce volume, *les Salons bordelais de 1771 à 1787*, qui n'est qu'une réimpression des catalogues — devenus rarissimes, il est vrai — de quatre expositions des beaux-arts qui eurent lieu à Bordeaux à la fin du XVIIIe siècle. Cela suffit pour évoquer le souvenir précieux de l'activité de l'art provincial dans l'ancienne France. Avec ces deux leviers, la centralisation administrative d'une part, et, d'autre part, la facilité des communications, Paris, machine pneumatique effroyable, a, pour tout le pays, fait le vide des moindres veilléités d'art local. Depuis vingt-cinq ans, la critique prévoyante proteste contre cette absorption formidable et mauvaise, contre ce grossissement funeste de la tête aux dépens du corps, mais en vain. Le Gouvernement lui-même, au moins dans les discours officiels, tente à son tour de réagir contre cet état de choses; mais en vain. Les municipalités, elles aussi, secondées par quelques groupes d'hommes intelligents, font effort dans le même sens; mais en vain. Pour ne citer qu'un fait : il y a cent huit ans, en 1776, l'École académique de Bordeaux avait un

personnel enseignant de beaucoup plus nombreux que celui de notre École nationale des Beaux-Arts actuelle; il se composait de six peintres, au lieu de trois; cinq sculpteurs, au lieu de deux; un graveur, trois architectes; deux professeurs de perspective et deux professeurs d'anatomie, au lieu d'un dans chacune de ces dernières classes. De cette école académique, si importante alors, il ne reste pas trace aujourd'hui à Bordeaux. Nous relevons ce document dans l'introduction, très sobre, mais pleine de considérations intéressantes, placée par M. Ch. Marionneau en tête de cette réimpression, à la suite de laquelle il réimprime également quelques lettres critiques publiées à l'époque. L'une d'elles, « par l'auteur de *l'élève de la nature* », est un type admirable de compte rendu de Salon par Joseph Prudhomme. Bouvard et Pécuchet n'en perdraient pas une ligne. Qu'on en juge.

« Dirigeons les arts agréables vers leur vrai but; ne les employons qu'à exciter une volupté délicate, compagne de la vertu et mère des belles actions. Récompensons-les, moins par un vil métal, trop ennobli de nos jours, que par la seule gloire réelle, l'estime et l'admiration publiques. Exigeons sévèrement qu'un artiste soit digne de peindre la vertu pour nous la faire aimer; exigeons qu'il soit honnête homme; jugeons ses mœurs avant ses tableaux : il ne peut d'ailleurs échapper longtemps au coup d'œil terrible de la critique... Que son âme, que sa conduite, que son vêtement, que ses meubles soient de la plus grande simplicité; c'est le caractère propre du génie. Qu'il ne travaille pas pour s'enrichir, etc., etc. »

C'est complet, n'est-ce pas? A ces lettres, M. Ch. Marionneau ajoute des *Notes biographiques* sur les artistes qui figurèrent à ces expositions. Elles forment la partie originale et historiquement précieuse du volume. Nous regrettons d'autant plus que l'auteur n'ait pas été plus heureux que les biographes antérieurs dans ses recherches sur la vie du grand artiste décorateur Charles de Lafosse. Je me demande si l'auteur a conscience de l'importance de cette figure. E. C.

Dictionnaire des Amateurs français au XVIIe siècle, par Edmond Bonnaffé. 1 vol. in-8°. A. Quantin. — Prix : 20 francs.

Jamais on n'a tant écrit sur les artistes, sur les œuvres d'art, sur le bibelot qu'en ce temps-ci. On ne fait plus de chefs-d'œuvre, mais on en disserte. Il n'est tesson dont on ne sache l'histoire. Il n'est artisan ayant enluminé d'un pinceau grotesque une assiette de quatre sous, dont la biographie ne sollicite les recherches d'hommes graves. M. Edmond Bonnaffé, lui-même amateur érudit, a pensé qu'il était bien dû quelque reconnaissance aussi à ces amateurs d'autrefois dont la passion pour les belles choses a sauvé de la destruction, à travers les siècles, tant d'objets précieux : peintures, statues, dessins, médailles, estampes, livres, tapisseries, armes, etc., qui font aujourd'hui la fortune de nos musées et de certaines collections modernes, et perpétuent dans nos écoles une tradition des modèles et un enseignement.

Déjà M. Bonnaffé a, dans cet ordre d'idées, publié *les Collectionneurs de l'ancienne Rome, de l'ancienne France, les Inventaires de Catherine de Médicis,* de la *duchesse de Valentinois,* de *Brienne,* de *Fouquet,* des *Richelieu.* A ces chapitres épars de l'histoire de la curiosité il ajoute aujourd'hui un travail beaucoup plus important à tous égards. En effet, il ne réunit pas moins de douze cents biographies d'amateurs qui, depuis Henri IV jusqu'à la mort de Louis XIV, ont concouru à former le trésor des richesses d'art de la France. Certes, il y a de grands noms parmi tous ces curieux, des noms illustres comme ceux de Mazarin, de Jabach, de Colbert, de Richelieu, de Molé, de Gaston d'Orléans, de la Vrillière, de Fouquet, de Créqui; mais que de petits bourgeois aussi, de médecins, de magistrats, de dignes chanoines, voire d'apothicaires, que l'amour du bibelot aura rendus coupables de maintes distractions professionnelles; et, dans le nombre, que d'originaux aussi, dont M. Bonnaffé révèle les façons bizarres, les singulières manies d'une plume alerte, en homme qui connaît les menus travers de la race et leur est indulgent! Mais si l'auteur ne s'interdit pas l'anecdote, il n'y faut voir cependant que le grain de sel qui relève un texte savant plein de dates, de documents, de faits précis sur lesquels se fonde l'autorité durable du *Dictionnaire des amateurs français au* XVIIe *siècle.*

Antiquités grecques, par G.-F. Schœmann, traduites de l'allemand par C. Galuski. Tome Ier. 1 vol. in-8° de 650 pages. Paris, Alphonse Picard, éditeur, 1884. — Prix : 9 francs.

En français, le titre du savant ouvrage de M. G.-F. Schœmann prête à la méprise. Pour nous, le mot *antiquité* n'a point du tout le même sens au pluriel qu'au singulier. Au singulier, il désigne une époque antérieure fort éloignée et, collectivement, les hommes qui vivaient à cette époque. Au pluriel, il s'entend dans le sens restreint et bien déterminé de « monuments, d'œuvres d'art de l'antiquité ». La langue allemande, qui est celle de l'auteur, n'admettant point cette distinction, M. Schœmann a pu adopter la forme du pluriel et il avait une raison de le faire. C'est que non seulement il étudie deux périodes très différentes de l'antiquité grecque : la Grèce homérique et la Grèce historique; mais, en outre, qu'après avoir analysé le caractère général de la cité grecque, il examine une à une les diverses constitutions des États particuliers de la Grèce : le gouvernement de Sparte, celui de la Crète et celui d'Athènes, présentant ainsi trois antiquités distinctes dans l'antiquité grecque.

Bien que l'ouvrage, très compact, affecte les apparences de l'érudition la plus ardue, grâce à la profusion des notes de bas de page, qui renvoient avec une minutieuse précision aux textes invoqués; quoique bourré de grec, le travail de M. Schœmann ne s'adresse pas uniquement aux savants de profession. La disposition parfaitement claire des matières surprend et fixe l'intérêt qu'elles présentent en elles-mêmes, toujours soutenu par l'authenticité des menus faits qui

ont pénétrer le lecteur dans l'intimité absolue de la vie antique, publique et privée, démontrent à ses yeux tout le mécanisme social et le montrent en action, mettent en mouvement tous les rouages de l'organisation civique, militaire, politique, les différences entre les diverses classes, les sexes, les âges, offrant ainsi un tableau très animé, vivant, réel d'un monde qu'à notre jeunesse rebelle on montrait immobile, mort, embaumé dans les bandelettes où l'ensevelissaient les admirations de commande et bornées des cuistres universitaires.

Sous le nom d'Index, une table analytique très développée, dressée avec le plus grand soin, rend toutes les recherches et les rapprochements faciles en ce précieux tome premier des *Antiquités grecques*, ouvrage complet en soi, indépendant des tomes qui pourront suivre, et arrivé, en Allemagne, à sa troisième édition. Nous regrettons pour le succès de la traduction française que l'éditeur ait maintenu cette inutile tomaison qui fait paraître le livre inachevé.

Théodore Chassériau : *Souvenirs et Indiscrétions*, par Aglaus Bouvenne. Grand in-8° de 24 pages, tiré à 115 exemplaires. Sans date. A. Detaille.

M. Aglaüs Bouvenne ne se prodigue pas. De loin en loin, il écrit, fait imprimer et tirer à petit nombre de précieuses plaquettes où il traite avec soin de quelque sujet de second plan se rattachant à l'histoire de l'art, et de préférence au romantisme et à sa filiation. C'est ainsi qu'il a déjà donné les catalogues de *l'œuvre gravé et lithographié de R.-P. Bonington* et de *M. A. de Lemud*, les *Portraits et charges de Victor Hugo*, des *Notes et Souvenirs sur Charles Méryon*, et, en outre, une étude sur les *Monogrammes historiques*. Aujourd'hui, M. Aglaüs Bouvenne esquisse en quelques traits fort justes, mais un peu sommaires, l'intéressante figure d'un artiste qui, sans les hâtives surprises de la mort, serait devenu un maître, Théodore Chassériau, dont le dernier tableau, aujourd'hui au Louvre, le *Tepidarium*, sauvera le nom de l'oubli, sans parler des peintures décoratives qu'il a laissées dans quelques églises de Paris. Malheureusement, son œuvre la plus importante en ce genre, la décoration du grand escalier de l'ancienne Cour des Comptes, que le feu des incendies de la Commune avait en grande partie épargnée, a été abandonnée à une destruction sans doute définitive, exposée à toutes les intempéries des saisons dans les ruines du palais d'Orsay. A ses souvenirs sur Chassériau M. Bouvenne ajoute un double catalogue de son œuvre peint et gravé, et cinq planches ainsi que divers croquis inédits qui donnent une idée suffisante de la variété des directions où Chassériau se plaisait à engager son talent. E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Le Fleuve bleu. Voyage dans la Chine occidentale, par Gaston de Bezaure, interprète-chancelier en Chine. Ouvrage enrichi de gravures et d'une carte. 1 vol. in-18 de 312 pages. Paris, 1884. Librairie Plon.

Les regards sont en ce moment, et pour cause, tournés vers la Chine. Tout livre qui nous apporte quelque renseignement nouveau sur ce pays est donc le bien venu. Celui de M. Gaston de Bezaure nous conduit dans des contrées à peine explorées, au milieu de populations qui ignorent jusqu'à l'existence de l'Europe. Il nous fait parcourir, en remontant la rivière Min, affluent Yang-Tze-Kiang, la province du Se-Tchuen et visiter, en partant de Shang-Haï, tour à tour Ou-Hou, Ngan-Kin-Fou, Han-Keou, Kin-Keou, Kin-Tcheou, I-Tchang-Fou, Tchong-Kin et Tchen-Tou. Nous n'avons pas l'espoir que cette énumération de noms chinois, où l'éternuement joue un rôle si encombrant, offre un grand intérêt à la majorité des lecteurs, mais nous devions les signaler à l'attention de ceux qui ont la curiosité de la géographie de la Chine. Toutefois, que ces derniers ne s'attendent pas à trouver en ce volume, à l'exception d'une carte, des informations scientifiques d'aucune sorte. M. Gaston de Bezaure paraît avoir voyagé en touriste amateur, sans aucun but d'observation déterminé. Son récit est agréable à lire, mais simplement anecdotique et pittoresque. Les quelques gravures qui accompagnent ce volume sont plus soignées que celles dont l'éditeur « enrichit », en général, cette sorte d'ouvrages.

Lettres de Gordon à sa sœur, écrites du Soudan, précédées d'une *Étude historique et biographique*, par Philippe Daryl. 1 vol. in-18 de 332 pages. Paris, 1884. J. Hetzel, éditeur.

Le nom de Gordon a fait le tour du monde. Ses aventures héroïques ont passionné non seulement toute l'Angleterre, mais encore toute la civilisation. Gordon est incontestablement, de nos jours, un ana-

chronisme vivant, comme la féodalité anglaise peut seule en produire. « Il semble plutôt taillé sur le modèle du Loyal Serviteur que sur celui d'un officier général du génie au millésime de 1884. Peut-être n'en est-il que plus curieux à suivre pour le spectateur, comme le serait un compagnon de saint Louis ou de Richard Cœur de Lion égaré dans le siècle de Darwin et de Schopenhauer. » Tel est le jugement final que M. Philippe Daryl porte sur le héros de Khartoum, dans son Introduction à la traduction française des *Lettres de Gordon à sa sœur*. Ces lettres furent écrites pendant la première mission de Gordon au Soudan, de 1874 à 1879. Elles sont intéressantes par la sincérité absolue de l'esprit qui les a dictées, et qui serévèle naïvement mystique et infatué de lui-même en même temps que soldat illustre. Elles montrent le caractère aventureux, désintéressé, religieux et chevaleresque de l'officier anglais qui, décoré de la Légion d'honneur à vingt ans, devant Sébastopol, a couru depuis tant de fortunes diverses en Turquie, en Chine, où il réprimait la révolte des Taipings en 1864, en Abyssinie, à Maurice, au Cap, en Palestine, et finalement à Khartoum, où il attend tranquillement, dans une position inexpugnable, les secours que l'Angleterre lui envoie. Ces curieuses lettres, complétées par des extraits du journal de Gordon jusqu'au terme de son premier séjour en Abyssinie, sont précédées d'une importante étude historique sur sa mission actuelle et sa situation à Khartoum, par M. Philippe Daryl.

E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, par M. Albert Babeau (1 volume in-12, Firmin-Didot). C'est en quelque sorte la France de nos pères vue et jugée par des témoins contemporains. L'auteur, dans le cours de ses études sur l'ancien régime, a recueilli et analysé les impressions diverses de nombreux voyageurs sur l'état de notre pays avant 1789. Ce travail, qui n'avait pas encore été tenté, n'offre-t-il pas un véritable intérêt? Français et étrangers, parmi lesquels plusieurs, comme Smollet et Rigby, qui n'ont pas été traduits dans notre langue, nous font connaître la manière de voyager de leur temps, l'aspect général des villes et des campagnes, les mœurs, les coutumes, le caractère des habitants de la France d'autrefois. Tous ces voyageurs, depuis le Tasse jusqu'à Gœthe, depuis Montaigne jusqu'à Buffon, défilent devant nous, tantôt bienveillants, tantôt hostiles, plaisants ou sérieux, observant les hommes et les choses, et jetant en passant quelques lumières sur une époque de notre histoire que l'esprit de parti s'efforce de défigurer et qu'il importe d'autant plus de montrer sous sa physionomie véritable.

Voyage humoristique au pays des Kangourous, par Louis Jacolliot, 1 vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion.

Voyage dans le buisson australien, par Louis Jacolliot, 1 vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion.

A Travers l'Atlantique, journal de bord de la *Nubienne* dans son voyage au Canada et aux Etats-Unis, par Paul Saunière, 1 vol. in-18. Paris, Dentu.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

La vérité catholique et la paix religieuse, par H.-L.-C. Maret, archevêque de Lépante, primicier du chapitre épiscopal et national de Saint-Denis, doyen de la Faculté de théologie de Paris. 1 vol. in-8°. Paris, E. Dentu, 1884. — Prix : 7 francs.

Appel à la raison de la France. C'est le sous-titre que l'auteur, un des membres les plus distingués du clergé catholique français, a donné à son ouvrage.

Mgr Maret veut convaincre; il enseigne la vérité catholique. *Pacem diligite*, dit-il après Zacharie, et il prêche d'exemple.

Les deux premières parties de son travail regardent aux enseignements de l'Église; il donne d'abord une critique des systèmes philosophiques professés à notre époque; il offre ensuite, en quelques chapitres, une apologétique assez complète. La critique est toute superficielle, elle ne touche pas au fond même des doctrines; il y a plus, toutes les doctrines contemporaines n'ont pas été discutées, et c'est une faute de la part de l'auteur que de n'avoir pas parlé du criticisme de M. Renouvier; mais, fondées ou non, les objections présentées par Mgr Maret sont toujours formulées avec une bienveillance qui ne laisse pas que de prouver, mieux que toutes les objurgations, la profonde sincérité de l'écrivain. Nous avons grande envie de protester quand il dit, s'adressant aux protestants : « Proclamer le principe individualiste et rester Église ou société chrétienne, c'est chose logiquement impossible; dès qu'on admet le fait d'une révélation divine, d'une religion divine, destinée à la société humaine pour être sa lumière, sa loi, sa force, dès ce moment, la raison cesse d'être souveraine en matière théologique » ; mais nous ne pouvons pas ne pas applaudir avec force quand il écrit des pages telles que celles-ci : « En dévoilant toute l'impuissance des Églises séparées, pour fonder et conserver la religion divine, nécessaire au monde; en

dévoilant l'impuissance, plus manifeste encore, des meilleures écoles de la philosophie séparée, nous ne voudrions pas laisser penser au lecteur qu'un autre sentiment que celui de l'amour de la vérité a pu guider notre plume. Non; nous professons pour nos frères séparés, pour tout philosophe honorable, les sentiments d'une vraie sympathie. Quand, dans un livre de théologie, dans un sermon, dans un écrit quelconque émanant de la plume d'un frère séparé, nous trouvons un acte d'adoration et d'amour pour le divin sauveur des hommes; quand une parole indignée contre l'antichristianisme nous révèle une foi vivant en un cœur, nous nous sentons profondément ému, et nous sommes heureux de nous trouver unis dans un sentiment chrétien! Les faiblesses de la philosophie séparée ne nous empêchent pas d'admirer, de louer tant de belles et de grandes pages, écrites à la gloire de Dieu, pleines de la dignité et des espérances de l'âme humaine. »

Dans la troisième partie, Mgr Maret parle des conditions de la paix, si souhaitable et si ardemment souhaitée par lui. « L'Église, dit-il, ne peut laisser contester son origine, son autorité, mais elle doit respecter l'autorité naturelle que Dieu a mise dans la famille, dans la cité, dans la nation. L'autorité de l'État doit être sacrée pour elle. *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Par ces paroles, le divin Maître a clairement enseigné que ce monde était régi par deux puissances. Leur bon accord est la loi de l'ordre et de la paix. »

L'auteur qualifie d'erronnées aussi bien les doctrines politiques qui veulent subordonner l'Église à l'État que celles qui attribuent à l'Église la domination sur l'État. Mais, se demande-t-il, l'État doit-il rester neutre, indifférent, en matière religieuse et philosophique? « S'il n'y a que l'homme, l'individu et son égoïsme, il ne peut exister au-dessus de l'homme un ordre rationnel, nécessaire, absolu, immuable de droits et de devoirs. Les droits, d'où émaneraient-ils? Qui les établirait? Qui les sanctionnerait? Les devoirs, qui les imposerait? qui les rendrait obligatoires? Or il est plus clair que le jour que la famille, la cité, la nation, reposent entièrement sur des droits et des devoirs. Les droits et les devoirs constituent un ordre intelligible, un monde intelligible, qui renferme les idées, les types, les rapports, les lois de tous les êtres, conçus et voulus par une intelligence et une volonté souveraines, infinies; par l'infinie Raison et l'infinie Sagesse de Dieu. Dieu est ainsi le principe et la sanction de toute justice, qui n'est que le règne de l'ordre. » La conclusion est que l'État doit reconnaître l'existence de Dieu, qu'il doit emprunter ses principes à l'Église catholique. « L'État déclarant sa neutralité dogmatique et morale et voulant présider à l'éducation de la jeunesse, la former aux nobles sentiments, aux vertus humaines! C'est un non-sens. » Non, la *Déclaration des droits de l'homme* peut impliquer l'existence de Dieu, sans que l'État ait à affirmer cette existence même. Et l'État n'est ni neutre ni indifférent : comme il est une morale spéculative qui ne se fonde pas sur la religion, sur laquelle, au contraire, se fondent la métaphysique et la théodicée, l'État peut connaître de cette morale kantienne, qui lui a fourni les principes d'organisation sociale, les principes du droit public et privé; l'État peut l'enseigner, et il l'enseigne.

Aux dernières pages de son livre, Mgr Maret, dont on sait les fières résistances contre certaines prétentions de l'Église romaine, écrit cette *défense :* « Nos adversaires irréconciliables veulent que les condamnations pontificales rejettent et flétrissent, en tous les sens possibles, les libertés modernes, et ils se font de cette affirmation le plus redoutable argument contre l'Église... Les Papes, au XIXe siècle, n'ont jamais voulu trancher des questions purement politiques, des questions de formes de gouvernement, d'améliorations sociales, de progrès légitimes, de législation humaine... Mais, en reconnaissant aux peuples le droit de se donner des institutions et des lois conformes à leur degré de civilisation, conformes à leurs mœurs et à leurs besoins, jamais les Papes n'ont pu, ne pourront contracter des alliances intimes avec des nations et des gouvernements dont les constitutions politiques reposeraient sur une base antithéiste, antichrétienne. » Mieux vaut le régime du Concordat que celui de la séparation de l'Église et de l'État. A l'Église de respecter *César;* à l'État de permettre aux fidèles de rendre à Dieu ce qui est à lui.

Ce n'est pas à ceux-là seulement qui détiennent le gouvernement de la chose publique en notre pays que Mgr Maret adresse des conseils, c'est au clergé catholique aussi. Il faut la volonté de tous pour assurer la paix religieuse.

L'ouvrage est d'importance, et la grande modération avec laquelle il est écrit ne fait pas son seul mérite.

F. G.

La liberté et le déterminisme, par ALFRED FOUILLÉE. Deuxième édition. 1 vol. in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Félix Alcan, 1884. — Prix : 7 fr. 50.

Doctor subtilis, c'est l'appellation que l'on pourrait donner à M. Alfred Fouillée. Subtil il était quand, il y a douze ans, il soutenait sa thèse; plus subtil encore il est aujourd'hui, remaniant le travail même qu'il avait présenté autrefois en Sorbonne.

M. Fouillée, qui, au service de la subtilité, met un talent d'exposition excessivement rare, est un adversaire redoutable, moins redoutable pourtant que certains ne le veulent croire, moins redoutable surtout qu'il ne le pense. La fameuse méthode de conciliation avait quelque chose de spécieux qui pouvait illusionner; il l'a exagérée, elle l'a conduit au scepticisme; or le scepticisme n'est pas pour satisfaire de certaines intelligences. Il peut contenter l'esprit des rêveurs comme M. Renan, il contente sûrement l'esprit des indifférents qui sont toujours nombreux, qui le sont à notre époque plus qu'à toute autre. Mais les penseurs, déjà défiants, se sont appliqués d'autant plus à réfuter les arguments du philosophe, ils l'ont surpris en faute, donnant un sens tantôt plus étendu, tantôt

moins étendu au défini de telle ou telle définition. Sa méthode avait pu ne pas déplaire tout à fait; on l'a condamnée : on a dit que vouloir concilier, c'est se refuser à réfuter; que se refuser à réfuter, c'est renoncer à démontrer; en condamnant la méthode, on a condamné tout le reste.

Les études de M. Fouillée sur la morale, nous ne les avons pas jugées inutiles; nous avons dit qu'elles forcent aux recherches patientes, aux discussions serrées : nous en pouvons dire autant de tous ses travaux. La question de la liberté et du déterminisme, c'est toute la philosophie, dit-il; soit : il oblige les philosophes à revoir sa solution et la leur.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La Liberté d'enseignement et l'Université sous la troisième République, par Émile Beaussire, ancien député, membre de l'Institut. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-8°.

Ce livre est le résumé des travaux que M. E. Beaussire comme député, ancien professeur, membre de l'Institut et philosophe, a été amené à faire sur les questions si graves et si actuelles qui touchent à la réorganisation de l'enseignement dans notre pays. Esprit libéral et élevé, intelligence cultivée et ouverte, l'auteur n'a pas eu de peine à composer un volume intéressant. Il n'a eu qu'à exposer, avec l'appareil d'observations et de preuves qu'elles comportent, les doctrines qu'il a toujours soutenues, et à en déduire les projets de réforme qu'il a déjà proposés en différentes occasions. La seconde moitié de son livre est consacrée, sous forme d'appendices, à la reproduction pure et simple de ses « travaux et discours parlementaires ». C'est comme la matière première, à côté du produit élaboré.

M. Beaussire n'est point optimiste, il s'en faut. Il se garde de pessimisme tant qu'il peut; et nous devons lui en savoir gré, car, dans les changements nombreux et fréquents de nos institutions pédagogiques, il ne trouve guère à louer que l'intention. Ce n'est pas ici le lieu de discuter pour savoir s'il a tort ou raison; mais on ne s'étonnera pas que je convienne sans difficulté que le monde de l'enseignement est encore loin d'être le monde de Pangloss. Il faudrait être plus orfèvre que M. Josse, ou avoir un idéal bien modeste, pour y trouver tout pour le mieux.

Les questions sont ici abordées franchement, par un homme qui sait et qui pense. La liberté, qui devrait être la possibilité de vivre côte à côte sans s'absorber ni se détruire, la morale laïque, l'instruction civique, l'internat, les programmes de l'enseignement secondaire, les baccalauréats, l'enseignement pour les femmes et les lycées de jeunes filles, le développement de l'enseignement primaire, les institutions où s'instruisent les sourds-muets et les aveugles, tout cela est traité avec lucidité et compétence, sans autre parti pris qu'une honorable résolution de libéralisme quand même. Il y aurait à voir si cela ne conduit pas à des déceptions. Mais il me paraît que les déceptions ne manquent d'aucun côté. M. Beaussire est le premier à le comprendre et à le déclarer, lorsqu'il dit : « Les répugnances des modérés n'ont réussi qu'à faire prévaloir des demi-mesures, et, trop souvent, leur résistance incomplète et timide n'a fait que marquer des étapes après chacune desquelles des concessions plus larges leur ont été arrachées. Voilà le vice qui a gâté et qui menace de gâter de plus en plus tant de généreuses intentions et de louables efforts pour le développement de l'instruction. » — Il reste à savoir si ce n'est pas cette résistance même, pour timide et incomplète qu'elle ait été, qui a entravé le développement, c'est-à-dire le progrès, désiré de tous.

Quoi qu'il en soit, sur bien des points, comme, par exemple, sur la question des baccalauréats, M. Beaussire présente la solution qui, tôt ou tard, s'imposera.

B.-H. G.

Essai sur l'influence française, par Lefebvre Saint-Ogan. Paris, Léopold Cerf, 1884. 1 vol. in-18.

Ce livre est le résultat honnête et louable d'une noble idée. Nous excellons à nous déprécier et à nous tourner en ridicule, et je suis certain que nous n'avons jamais été si cruellement vilipendés, même par nos plus ardents ennemis, que par nos propres écrivains. En sorte que, lorsqu'un Teuton teutonant nous accuse de toutes les sottises et de tous les vices, c'est à nous qu'il emprunte les verges par lesquelles il prétend nous faire passer. Il n'est donc pas superflu d'avoir conscience de ce que nous valons, de le montrer sans en faire parade, et de connaître le rôle que nous avons joué dans le monde.

M. Lefebvre Saint-Ogan prend son sujet *ab ovo*, son premier chapitre étant intitulé : Origines. Puis il passe successivement en revue la chevalerie, la poésie romantique, la théologie, les conteurs, les arts et la langue, les rois, la diplomatie, la renaissance, le caractère national, l'Europe avant Louis XIV, la galanterie héroïque, les réfugiés, le XVIIIe siècle, l'Europe française et la démocratie. Partout il suit les traces, presque toujours éclatantes ou profondes, de l'influence française aux époques et dans les ordres d'idées les plus différents. Finalement, il insiste sur ce fait que c'est à la France que l'Europe actuelle doit sa forme

et son assiette, car c'est la France qui a posé le principe des nationalités. Le prix qu'elle en a reçu, l'application violente et fausse qu'on en a faite contre elle ne sauraient lui enlever l'honneur d'avoir lancé monde dans des voies nouvelles.

M. Lefebvre Saint-Ogan résume son livre, plein de faits curieusement recherchés, en ces quelques lignes que tout Français sera fier et heureux de lire : « La France aura cette troisième gloire, après avoir été au moyen âge l'éducatrice de la chrétienté par la théologie et la chevalerie, après avoir fait régner en Europe, au XVIIe et au XVIIIe siècle, les lettres, les arts, la politesse et la philosophie, d'avoir amené enfin sur la terre la liberté, la justice et la paix. » B.-H. G.

Manuel du Démagogue, par RAOUL FRARY, in-18. Paris, Léopold Cerf, éditeur. — 3 fr. 50.

Depuis que Prévost-Paradol, au lendemain de la publication de la *France nouvelle*, s'en était allé sombrer désespérément en Amérique, une place était à prendre dans la littérature : celle de l'écrivain politique à la fois attaché à la forme élégante du verbe, à la sincérité de l'histoire impartiale et à la dialectique serrée d'un argumentateur exercé. La polémique quotidienne, l'irritation qui naît des incidents particuliers ne permettent pas d'exiger ces qualités des journalistes rivés au journal; c'est dans le livre, écrit en silence, quand le brouhaha de la journée s'est apaisé, que l'on peut trouver cette satisfaction de lire des pensées sages dans une bonne langue. M. Raoul Frary nous l'a procurée, il a pris possession de la place qu'il y avait à prendre. Qu'il jouisse de ce succès de littérateur, j'ose dire, de cette œuvre de bon citoyen : il a désormais assez d'ennemis qui lui feront expier la joie qu'il sentit à l'écrire et l'honneur qui lui revient de l'avoir publiée.

L'ironie mordante montre sa dent à chaque page du livre. Les préceptes que M. Frary prodigue au jeune homme avide d'arriver par la politique sont une amère peinture des conditions intérieures de notre France démocratique. L'auteur fonde son livre sur cette observation psychologique du caractère national : le Français aime la louange : il l'aime à l'actif et au passif; la donner et la recevoir lui sont également une joie. Il a le besoin de flatter et d'être flatté : de là, pour lui, nécessité d'un souverain ; il s'honorera en honorant le souverain qui lui rendra ses honneurs.

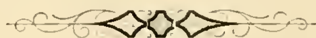
Monarchie ou République, il nous faut un souverain. Celui d'aujourd'hui, c'est le peuple; donc c'est le peuple qu'on louange : lui parler de ses droits et de ses vertus toujours, jamais de ses devoirs ni de son ignorance, à moins que pour lui prouver qu'il excelle à remplir les uns et que l'autre n'est pas un vice. Ceux d'en bas étant fort amoureux de l'égalité, on leur démontrera qu'il n'est pas vrai qu'il y ait des supériorités de génie, ou de science, ou de talent. La foule est nécessairement d'intelligence médiocre; elle ne donne sa faveur qu'aux médiocres. Elle est pleine d'instincts qui grondent, il faut lui promettre tous les bonheurs. La haine et l'envie sont aussi familières à ces masses aveugles emportées par les désirs de jouissance : que le candidat ne craigne pas de les caresser en les démuselant. Qu'il soit convaincu qu'un démagogue perd son temps, son crédit, son avenir à vouloir guider le peuple, à l'éclairer, à lui dire la vérité; son programme est indiqué : il doit suivre le peuple et exécuter ses volontés; il faut qu'il respecte le souverain. Il n'a plus à penser, mais à traduire la pensée du peuple qui dicte sa volonté. De même qu'il y a une tradition monarchique, il y a une tradition révolutionnaire à laquelle il n'est pas bon de déroger.

Aussi la conclusion désolée éveille un écho douloureux dans les cœurs sincères : les meilleurs républicains — et M. Frary en est — sentent bien que ce tableau satirique n'est pas fantaisiste. Les vrais libéraux s'aperçoivent que la démagogie égorge la liberté. La démagogie a le beuglement sonore et retentissant; elle est le triomphe de la médiocrité par l'élimination fatale des talents. Le parallèle de la vie du courtisan et de celle du serviteur véridique et fier de la liberté et de la patrie républicaine ne tourne guère à l'avantage de celui-ci; l'on ne comprend que trop ces dernières lignes du *Manuel du démagogue :*

« Un ancien favori de Louis XIV disait que la disgrâce ne rend pas seulement les hommes malheureux, mais qu'elle les rend ridicules : on estimait que le dernier effort de la philosophie était de déplaire au maître et de s'en consoler. Héritier de nos rois, le peuple souverain n'inflige pas un sort moins rigoureux à ceux qui prétendent le servir en n'écoutant que leur conscience et lui parler avec une franchise sans limite.

« L'ambitieux n'est pas obligé d'être un malhonnête homme; ce ne serait même pas habile. Mais s'il s'obstine à rester toujours sincère, à dire tout ce qu'il croit vrai, à conseiller tout ce qu'il croit utile, il doit se résigner à tous les déboires et notamment au pire de tous : presque personne ne lui rendra justice et c'est quand il fera le plus de sacrifices à sa conscience qu'il sera le plus calomnié. Il n'y a pas là de quoi vous tenter. »

Ne reste-t-il donc plus qu'à s'isoler et à vivre dans une stérile contemplation, se bornant à former des vœux platoniques pour le bonheur de la patrie? Le découragement qui transparaît dans ce livre remarquable n'est pas la dernière étape, espérons-le, des âmes généreuses et sensées. Il sera beau quand même de lutter pour la liberté, sans calcul de succès, de lutter pour la liberté, sans espoir de justice. PZ.





SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1884, 1 vol. in-18 de 909 pages. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 1 fr. 50.

Outre les tableaux numériques qui constituent le fond de cet annuaire et que *le Livre* a mentionnés les années précédentes, cet annuaire contient habituellement une ou plusieurs notices dues à la plume de savants éminents. L'une des notices de cette année est de M. Faye; elle traite des grands fléaux de la nature : famines, inondations, tremblements de terre, tempêtes, trombes et tornados. Les famines, grâce à la facilité des communications, appartiennent à l'histoire ancienne; on entrevoit les moyens de prévoir les tremblements de terre, et, comme on sait d'avance quelles sont les localités qui y sont exposées, on en atténue les désastres en n'y construisant que des maisons basses et en observant les précautions que la science indique. On a moins d'action sur les *tornados,* qui causent chaque année de grands dégâts aux États-Unis.

Une seconde notice, relative à l'éclipse totale du 6 mai 1883, est de M. Janssen; elle est accompagnée d'une photographie de la couronne du soleil et elle contient des documents intéressants sur la structure de la surface solaire.

Le Diamant, par Henri Jacobs et Nicolas Chatrian. 1 vol. in-4° de 354 pages avec 20 planches hors texte et 34 gravures sur bois. Paris, G. Masson, 1884. — Prix : 26 francs.

Les deux auteurs ont voulu ériger en l'honneur du diamant un monument qui fût digne du sujet; c'est un sentiment facile à concevoir chez des admirateurs passionnés de ce minéral incomparable. Leur ouvrage intéressera vivement tous ceux qui se sentent attirés par ce qui est rare, difficile et caché. Il contient tout ce que l'on sait aujourd'hui sur le diamant, ses propriétés physiques et chimiques, sa taille, ses gisements, ses destinées commerciales.

Le diamant est le paradoxe de la nature et la seule pierre précieuse qui mérite encore ce nom : les autres ne sont précieuses qu'historiquement, depuis qu'on est parvenu à les fabriquer, avec leur véritable composition chimique, par des procédés analogues à ceux que la nature a mis en œuvre pour les produire. La composition du diamant est connue depuis longtemps déjà, mais sa reproduction a déjoué jusqu'ici tous les efforts des chimistes; toutes les réactions que l'on a essayées dans le but d'obtenir du carbone cristallisé n'ont donné que des carbones bruts, et la nature nous a soigneusement caché, non seulement les moyens, mais même le milieu dans lequel elle l'a engendré. Ce que l'on appelle mines de diamant ne sont, en effet, que des terrains d'alluvion, déposés par des eaux qui paraissent avoir surgi de grandes profondeurs, et qui ont entraîné des sables provenant de roches que nous n'avons jamais vues en place.

L'examen des cendres laissées par la combustion des diamants, qui ne sont pas, comme on le croyait, du carbone absolument pur, n'a rien révélé, mais celui des liquides inclus dans les cavités de plusieurs diamants semble montrer que ces cristaux se sont formés à des températures relativement basses et dans des milieux hydrocarburés exempts d'eau.

La valeur vénale du diamant varie suivant l'importance des demandes et les difficultés de l'extraction. Les brillants sont chaque jour de plus en plus demandés, parce que de nouvelles couches sociales arrivent constamment à la fortune, et leur cours s'élèverait graduellement si l'on ne découvrait de temps en temps des gisements nouveaux qui amènent des dépréciations brusques; mais, au bout de peu d'années, ces gisements deviennent moins productifs et l'extraction de la matière précieuse demande des frais de main-d'œuvre énormes, ce qui ramène les cours à des taux élevés. C'est ce qui arrive précisément aux diamants du Cap : les gisements du Cap sont presque les seuls exploités en ce moment dans le monde, bien que ceux de l'Inde et du Brésil ne soient nullement épuisés; mais c'est au Cap que l'extraction coûte le moins cher, et cependant elle y rencontre de telles difficultés que le travail en est déjà fort ralenti. Les gros diamants sont moins recherchés aujourd'hui qu'autrefois, parce qu'on a compris qu'à dépenses égales on obtient des parures de plus de *feux* en employant des petits diamants que des gros.

Enfin, si quelque lecteur me reprochait de faire trop long ce résumé bien succinct, en alléguant qu'en somme le diamant n'est qu'un joujou, un article sans valeur industrielle, je répondrais que cette opinion est une erreur : le jour où l'on saura fabriquer des diamants, leur dureté leur fera trouver de nombreuses applications. Déjà les diamants *carbonado,* dont la joaillerie ne peut rien faire, attendu qu'ils ressemblent à du coke, sont utilisés à cause de leur dureté et se vendent plus cher que leur poids d'argent.

Dr L.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Maximilien Marie, répétiteur et examinateur d'admission à l'École polytechnique. 4 vol. petit in-8° d'environ 300 pages, caractères elzéviriens, titre en deux couleurs, avec nombreuses figures dans le texte. Paris, Gauthier-Villars, 1883-1884. — Prix de chaque volume : 6 francs.

Cette histoire va de Thalès jusqu'à Huygens ; elle comprendra encore probablement trois volumes. On possédait déjà quelques histoires des sciences et de nombreux mémoires sur des points particuliers, mais les ouvrages qui traitent de l'histoire des sciences en général sont très défectueux, ils ont la plupart vieilli et leurs auteurs n'étaient pas de taille. L'œuvre entreprise par M. Marie et à laquelle il songe, dit-il, depuis quarante ans est encore un sujet neuf.

Malgré le titre, je ne veux y voir qu'une histoire des sciences mathématiques pures et appliquées, comprenant l'astronomie et la physique mathématique. M. Marie s'est efforcé honnêtement de donner une idée des progrès des sciences qui ne lui sont pas familières, voire même de la botanique et de la médecine. Cette tentative n'a pas été heureuse ; il eût mieux fait de supprimer complètement la partie des sciences naturelles, déjà si écourtée. Mais dans le champ mathématique sa compétence est grande : l'ouvrage est consciencieusement élaboré et le mérite en est considérable. Les professeurs y trouveront maints chapitres qui leur seront de la plus haute utilité, et les gourmets de science auront du plaisir à l'étudier, la plume à la main, dans leurs heures de loisir. Il y a de grandes différences entre le profit intellectuel que l'on peut retirer d'une bonne histoire des mathématiques et celui que peut donner l'histoire d'un peuple, l'histoire d'une philosophie ou d'une religion. Dans celles-ci, nous voyons les passions, les sentiments et les préjugés humains reproduire presque invariablement des idées et des actes qui roulent dans les mêmes cycles et sont entachés des mêmes maux et des mêmes erreurs. Dans l'histoire des mathématiques, au contraire, nous ne trouvons que des pas décisifs dans la route du vrai ; tous les faux pas, toutes les erreurs toutes les tentatives vaines ont disparu sans laisser de traces : on n'en a pas pris note. Nous y voyons assez souvent les mêmes découvertes faites en des temps et des lieux différents, par des procédés intellectuels dissemblables, mais tous également bons. Et le plus grand enseignement que l'on retire de cette étude est de voir combien les vérités qui nous paraissent aujourd'hui simples, générales, immédiates, faciles à comprendre et à découvrir, situées pour ainsi dire à la surface des choses, étaient au contraire cachées et difficiles à deviner ; c'est presque toujours par des sentiers détournés que l'on est arrivé aux découvertes, tandis que la grande route échappait aux regards. Il en est encore ainsi journellement de presque toutes nos inventions.

Dr L.

Histoire et applications de l'électricité, par Mme J. Le Breton. Un beau vol. in-8°. H. Oudin, libraire-éditeur. Paris et Poitiers.

Après avoir révélé son indiscutable talent de vulgarisatrice dans son beau livre : *A travers champs*, Mme Le Breton a entrepris d'expliquer aux gens du monde les merveilles de l'électricité. Son œuvre est admirable de science, de simplicité et de netteté dans l'exposition. Elle a tout l'intérêt du roman le plus attachant.

Le commandant de Braine reçoit dans son salon une lettre du préfet maritime qui lui ordonne de partir pour les Antilles avec l'*Inflexible*. Son fils Jacques part avec lui. Le père fait à l'enfant les honneurs du vaisseau, qui est de première ligne et pourvu des machines électriques les plus perfectionnées ; à mesure qu'il les lui montre, il décrit les machines anciennes et les usages auxquels servent les unes et les autres. Au port, à propos du phare, il résume les généralités sur l'électricité, les projections, le magnétisme, la boussole, l'aimantation ; puis, à l'occasion d'un orage, il décrit tous les phénomènes célesto-terrestres. Le sujet devient devient plein d'intérêt. Jacques veut tout savoir. Alors le commandant aborde l'histoire de l'électricité et apprend à son fils comment s'est constituée cette science nouvelle, comment elle s'est développée, quelles sont ses applications, quel rôle elle joue de nos jours. Aucun point curieux n'est laissé dans l'ombre.

Le livre se termine par trois chapitres qui fixent les résultats acquis : l'un est l'explication de l'Exposition internationale d'électricité à Paris, en 1881 ; l'autre rend compte du Congrès des électriciens ouvert dans cette ville la même année ; le troisième est un tableau grandiose, je dirais presque féerique, de l'état actuel des forces électriques mises au service de l'homme.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Séance annuelle des cinq Académies. — Académie française. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Académie des Sciences morales et politiques.

INSTITUT

Séance annuelle des cinq Académies. — Comme chaque année, les cinq Académies se sont réunies, le 25 octobre, pour fêter la création de l'Institut national de France, qui eut lieu le 25 octobre 1794.

La séance était présidée par M. Rolland, président de l'Académie des sciences, assisté de MM. Camille Doucet, Perrot, Guillaume et Martha, délégués des Académies française, des inscriptions et belles-lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques, et de MM. J. Bertrand et Jamin, secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences et secrétaires actuels du bureau de l'Institut.

Elle s'est ouverte par la lecture du rapport sur le concours pour le prix de linguistique fondé par Volney. Six ouvrages de philologie avaient été envoyés; les reliquats de l'année dernière le permettant, la commission a décidé de donner deux prix cette année, l'un à M. J. Loth, pour son *Vocabulaire vieux breton, avec commentaire, contenant toutes les gloses en vieux breton gallois, cornique, armoricain, connues:* l'autre à M. V. Henry, pour son *Étude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque.* Elle accorde, en outre, une mention honorable, accompagnée d'une médaille de 500 francs, à M. Dutens, pour son *Essai sur l'origine des exposants casuels en sanscrit.*

M. Michel Bréal, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a fait ensuite une lecture ayant pour titre : *Comment les mots sont classés dans notre esprit.*

M. Frédéric Passy, de l'Académie des sciences morales et politiques, a lu un remarquable travail sur *les Fêtes foraines et les administrations municipales,* et réclame une réforme urgente sur ce point.

Le duc d'Aumale, membre de l'Académie française, a lu un extrait encore inédit de la suite de son *Histoire des Condé.* Ce sont des épisodes de la campagne de 1644, où le grand Condé, déjà célèbre par la victoire de Rocroy, conquit la rive gauche du Rhin, de Huningue à Coblentz.

La séance s'est terminée par une lecture de M. C. Saint-Saëns, de l'Académie des beaux-arts : *Causerie sur le passé, le présent et l'avenir de la musique.*

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie a fixé la réception de M. Coppée au jeudi 18 décembre.

M. Coppée sera reçu par M. Cherbuliez.

Ultérieurement, à une date qui n'est pas encore tout à fait déterminée, auront lieu les réceptions de M. About par M. Rousse, et de M. Ferdinand de Lesseps par M. Cherbuliez.

On sait qu'il y a actuellement trois fauteuils d'immortels vacants : celui de MM. J.-B. Dumas, Mignet et d'Haussonville, décédés tous à un mois d'intervalle.

Il a été décidé que les trois élections auraient lieu le même jour.

La date fixée pour la triple élection est le jeudi 4 décembre.

Les candidats connus jusqu'à ce jour, c'est-à-dire ceux qui ont écrit à l'Académie pour poser leur candidature, sont, pour le fauteuil de M. Dumas, M. Jo-

seph Bertrand, l'un des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences; pour le fauteuil de M. Mignet, M. Victor Duruy, ancien ministre de l'instruction publique, membre ordinaire de l'Académie des sciences morales et politiques, membre libre de l'Académie des inscriptions; pour le fauteuil de M. d'Haussonville, MM. Joséphin Soulary, Édouard Grenier, Ludovic Halévy, Eug. Manuel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 septembre.

Lecture. — S. Reinach : Les arétalogues (bouffons) dans l'antiquité.

Séance du 3o octobre.

Ouvrages présentés. — *Mémoires présentés par les membres de la mission archéologique française au Caire.* — Barbier de Meynard : *Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain.*

Lectures. — Delisle : Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au IXe siècle. — S. Reinach : Mémoire sur les fouilles exécutées à Carthage par MM. Reinach et Babelon.

Séance du 10 octobre.

Ouvrages présentés. — Delisle : *Deux lettres de Bertrand du Guesclin et de Jean le Bon, duc d'Angoulême.* — Havet : *Compte du trésor du Louvre sous Philippe le Bel.* — Osmont : *Notes sur les manuscrits grecs du British Museum.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé à la nomination de trois commissions : l'une, composée de MM. Egger, J. Girard, Heuzé, Weil, est chargée de proposer un sujet de concours relatif à l'antiquité classique; l'autre, comprenant MM. Delisle, Hauréau, Gaston Pàris, Siméon Luce, devra indiquer un sujet concernant le moyen âge; la troisième, où nous voyons MM. Ad. Régnier, Renan, Barbier de Meynard, Schefer, présentera un sujet d'orientalisme.

Séance du 17 octobre.

Ouvrages présentés. — Oppert et Legrain : *Revue d'assyriologie.* — De Sainte-Marie : *Une mission à Carthage.* — Schlumberger : *Sigillographie de l'empire byzantin.* — Drapeyron : *Les Carlovingiens en Limousin.* — Rinn : *Marabouts et Khouans, étude sur l'Islam en Algérie.*

Dans cette séance, l'Académie a proclamé en séance publique les décisions prises relativement aux sujets de prix. Nous ne les indiquons ici que sommairement; mais, après le 14 novembre, on pourra se procurer, au secrétariat de l'Institut, les programmes complets, qui seront imprimés à cet effet.

Antiquités classiques. — On maintient deux sujets de prix : 1° langue des inscriptions latines; 2° la bibliothèque de Photius. On ouvre un nouveau concours (prix Bordin) : Étude sur la géographie de Strabon. Le programme de ce concours est très développé.

Moyen âge. — L'Académie retire du concours (prix Bordin) l'œuvre de Christine de Pisan et remplace ce sujet par une étude philologique comparée sur les noms des saints dans les pays de langue d'oc et de langue d'oïl. Elle ouvre un concours (prix du budget) sur les contributions que payaient les gens d'Église depuis Philippe-Auguste jusqu'à François Ier.

Études orientales. — L'Académie maintient, en en modifiant légèrement le programme, le concours sur les causes de la chute des Omniades et l'avènement des Abassides. Elle proroge aussi le concours sur la langue berbère.

Prix Lalande-Guérineau. — Deux concours sont ouverts : l'un sur le moyen âge, l'autre sur les études orientales; l'Académie récompensera le meilleur ouvrage publié sur une de ces deux matières.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 27 septembre.

Lecture. — Jules Simon : Une Académie sous le Directoire.

Séance du 4 octobre.

Ouvrages présentés. — Babeau : *Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution.* — *Répertoire méthodique de la législation des chemins de fer.* — *Répertoire méthodique de la législation de la navigation et des routes.*

Lectures. — Zeller : La grande Diète de Mayence de 1235 sous l'empereur Frédéric II. — J. Simon : Une Académie sous le Directoire.

Séance du 11 octobre.

Lecture. — Gréard : La question des programmes dans l'enseignement secondaire.

Séance du 17 octobre.

Ouvrages présentés. — Drapeyron : *Les Carlovingiens.* — *Recensement de la circulation sur les routes nationales en 1882.* — V. Cousin : *Histoire générale de la philosophie.*

Lectures. — Ch. Lucas : État de la répression en France. — Ch. Secrétan : La liberté et l'évolution.

L'Académie a choisi pour sujet des prix du budget, en 1887, la question suivante : « Richelieu et le P. Joseph : distinguer, par l'examen attentif des documents originaux, quel a été le rôle du célèbre religieux auprès du cardinal-ministre; à quelles grandes affaires il a été employé et de quelle manière; quelle part d'initiative, ou de résolution, ou d'influence personnelle peut lui être reconnu dans l'œuvre politique et diplomatique de Richelieu. »

L'Académie a choisi pour sujet d'un autre prix du budget, à décerner également en 1887, la question

suivante : « Exposer les origines, la formation et le développement, jusqu'en 1789, de la Dette publique en France. »

Elle a choisi pour prix du budget à décerner en 1888 la question suivante : « L'administration royale, et particulièrement les rapports de la couronne avec les parlements et les autres grands corps de l'État pendant le règne de François Ier. »

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *Bibliothèque nationale.* — *Nominations à la Bibliothèque de l'Arsenal.* — **Étranger** : Allemagne : *Bibliothèques populaires de Berlin.* — *Bibliothèque de Cologne.* — Italie : *Les Archives du Vatican.* — *Une circulaire aux bibliothécaires italiens.* — Autriche : *Bibliothèque de Harlsbourg.*

FRANCE

La Bibliothèque nationale. — On se demande, non sans raison, ce qui doit advenir du projet d'agrandissement de la Bibliothèque nationale, par la construction d'un nouveau corps de bâtiment sur l'emplacement des maisons démolies, et situé à l'angle de la rue Vivienne et de la rue Colbert.

La Ville avait offert d'entrer pour une part dans les frais de cette construction, à la condition qu'on lui abandonnerait un local suffisant pour y installer une école. Cette proposition a été rejetée. Le voisinage d'une école, avec logement pour les maîtres, aurait eu presque le même inconvénient que celui que présentait l'existence des maisons que l'on a démolies, surtout en vue d'isoler le grand établissement scientifique auquel elles étaient attenantes. Il est donc aujourd'hui décidé que l'agrandissement de la Bibliothèque nationale se fera exclusivement aux frais de l'État.

On espère pouvoir commencer les travaux vers le mois de décembre prochain.

Nominations à la bibliothèque de l'Arsenal. — La succession du regretté Paul Lacroix à la bibliothèque de l'Arsenal n'aura pas été longtemps vacante.

Par un décret daté du 20 octobre et rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. Eugène Muller, conservateur adjoint, est nommé conservateur en titre, en remplacement de M. Paul Lacroix.

M. Louis Ulbach, bibliothécaire, est nommé conservateur adjoint en remplacement de M. Muller.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Bibliothèques populaires de Berlin.* — D'un relevé fait au 1er janvier 1883, il résulte que les vingt-trois bibliothèques populaires de Berlin contiennent ensemble 96,000 volumes; 18,000 lecteurs ont fréquenté les salles de lecture pendant ces quinze derniers mois

La bibliothèque de Cologne. — La fusion de la bibliothèque des jésuites avec la bibliothèque municipale de Cologne vient d'être sanctionnée par le ministère de l'instruction publique. Par le fait, la bibliothèque de la ville se trouve augmentée de 35,000 volumes et les archives municipales de près de 6,000 documents.

Le directeur actuel, M. Düntzer, qui s'est illustré par plusieurs beaux travaux sur Gœthe et son époque, prend sa retraite. L'administration des bibliothèques réunies nécessitera l'extension des bâtiments et entraînera une dépense notable pour la ville.

M. Keyser, directeur de la bibliothèque municipale, vient de publier son rapport d'administration pour la période 1879-1883.

Italie. — *Les Archives du Vatican.* — Voici la composition du personnel des archives :

Cardinal-archiviste : S. E. Joseph Hergenrother, ancien professeur à Wurtzbourg.

Vice-archiviste : l'abbé Tosti, du Mont-Cassin.

Sous-archivistes : Mgr Delicati, le P. Denifle.

Custodes : les PP. Weuzel et Palmieri, de l'ordre de Saint-Benoît.

Scriptor : le chanoine Poggioli.

Adjoints : MM. Armellini, Asproni, Herzen, Carini, Dr Franz Hergenrother.

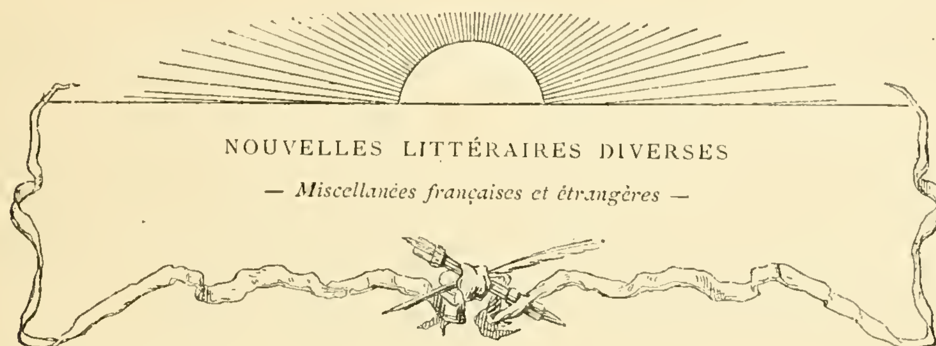
Ce personnel a entrepris, entre autres travaux, la publication des *Regesta* des papes depuis Léon X, et il a donné récemment le premier fascicule du pontificat de ce pape, sous le titre suivant : *Leonis X. Pont. Max. Regesta gloriosis auspiciis Leonis PP. XIII. feliciter regnantis e tabulario Vaticani manuscriptis voluminibus aliisque monumentis adjuvantibus tum eidem archivio addictis tum aliis eruditis viris.* Collegit et edidit Jos. S. R. E. card. *Hergenroether, S. Apost. Sedis Archivista.* Frib. Herder, 1884. Fasc. I, grand in-4°, x-136 p. Cette publication est dans la forme des *Regesta* de Jaffé. Le premier fascicule va du 19 mars au 30 avril 1513 et il comprend déjà 2,348 numéros. A la seule date du jour du couronnement, 19 mars 1513, on compte 1,889 actes. Le pontificat de Léon X réclamera une douzaine de fascicules : la commission de publication compte le terminer en quatre années.

— Les archives du Vatican, fermées pour les vacances, ont été rouvertes le 3 octobre, sur l'ordre de Léon XIII, un mois plus tôt qu'il n'avait été arrêté.

On s'est plaint d'un article du règlement imposant à tous ceux qui travaillent au Vatican l'obligation de soumettre leurs notes à un des archivistes. Le règlement est cependant maintenu, et il n'y a pas lieu de critiquer si haut sa sévérité, car il a été ainsi établi pour permettre de tenir un registre de toutes les matières qui sortent des archives. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'il est défendu de consulter et surtout de copier les documents postérieurs à 1815. Pour les copies de pièces que l'on veut confier à des subalternes, un tarif spécial a été fixé; il est basé sur l'ancienneté des documents à transcrire.

Une circulaire aux bibliothécaires italiens. — M. Coppino, directeur du département de l'instruction publique en Italie, auquel on doit l'acquisition d'une partie de la bibliothèque de lord Ashburnham, a invité, par circulaire du 11 juillet, les bibliothécaires de l'État à lui envoyer la liste de tous les périodiques qu'ils auront reçus depuis le 1er juillet 1883. A cet effet, il leur a adressé des questionnaires très détaillés, où les revues et périodiques sont groupés en vingt-six classes, dont quelques-unes ont jusqu'à vingt subdivisions, avec l'indication de la provenance de chaque ouvrage. Les résultats de cette enquête ne laisseront pas d'être instructifs.

Autriche. — *Bibliothèque de Harlsbourg.* — La bibliothèque diocésaine de Harlsbourg (Transylvanie) compte actuellement 30,000 volumes, dont 500 incunables fort rares, 300 bibles en différentes langues et de nombreux manuscrits et miniatures ainsi qu'une collection d'impressions en langue polonaise.



France : *Les fêtes du bi-centenaire de Corneille.* — *Service à l'église Saint-Roch, à la mémoire de Pierre Corneille.* — *Exposition cornélienne à la bibliothèque Mazarine.* — *Le monument de J.-J. Rousseau.* — **Étranger** : Angleterre : *Un sonnet de Swinburne, à l'occasion du bi-centenaire de Corneille. Centenaire de Wycliff.* — Allemagne : *La Société des gens de lettres allemands.* — Italie : *Le roman français en Italie.* — *Musée préhistorique de Rome.* — Suisse : *Le congrès de Berne.* — Russie : *La presse en Russie.* — *Les bouquinistes de Saint-Pétersbourg.* — Danemark : *Le Congrès de Copenhague.* — Amérique : *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Exposition internationale d'électricité à Philadelphie.* — *Les romans de M. Zola en Amérique.* — Chine et Japon : *Les bibliophiles et les livres de l'extrême Orient.* — A travers les revues.

FRANCE

Les fêtes du bi-centenaire de Corneille. — La ville de Rouen a célébré, les 11 et 12 octobre dernier, le deuxième centenaire de Pierre Corneille.

Un comité d'organisation, présidé par le préfet de la Seine-Inférieure, avait invité à prendre part à cette manifestation l'Institut, les sociétés littéraires, les représentants de la presse, etc.

Le samedi 11 octobre, les artistes de la Comédie-Française, qui s'étaient empressés de répondre à l'appel du comité, ont donné au théâtre des Arts une première représentation, composée d'*Horace* et du *Menteur*. Entre ces deux pièces, M. Mounet-Sully a dit les *Stances à Corneille* de M. Sully-Prudhomme.

Le lendemain, dans la matinée, les invités ont visité la maison que Corneille habitait dans les environs de Rouen, au Petit-Couronne, où sont recueillis pieusement les souvenirs qui se rattachent à la vie du poète. A deux heures, dans la grande cour du lycée, s'est tenue une grande réunion. Le préfet, M. Gaston Boissier, au nom de l'Institut, M. Liard, au nom du ministre de l'instruction publique, M. A. Houssaye, au nom de la Société des gens de lettres, M. Magimel, au nom du Cercle de la librairie, et M. le maire de Rouen ont prononcé des discours dans lesquels tous ont rendu un éclatant hommage à la mémoire de l'auteur du *Cid*. M. Remy Corneille, au nom des descendants de Corneille, a remercié la ville de Rouen. Les discours terminés, un nombreux cortège s'est dirigé vers le Pont-de-Pierre, au milieu duquel s'élève la statue de Corneille; des couronnes ont été déposées au pied du monument, et M. Mounet-Sully a redit les stances de M. Sully-Prudhomme.

La journée s'est achevée par une représentation du *Cid*, joué par les artistes du Théâtre-Français.

Service à l'église Saint-Roch, à la mémoire de

Pierre Corneille. — M. le curé de Saint-Roch a fait célébrer, le 1er octobre, à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de Pierre Corneille, un service solennel dans son église. La cérémonie a été des plus brillantes. Des députations de l'Institut, des sociétés, littéraires, du Cercle de la librairie y ont assisté ainsi que tous les artistes de la Comédie-Française. Ce qui a motivé l'initiative prise par M. le curé de Saint-Roch, c'est que la dernière demeure de Pierre Corneille, à Paris, fut dans la rue d'Argenteuil, paroisse Saint-Roch. C'est là qu'il s'éteignit, la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, comme on le voit par le registre des sépultures faites en l'église paroissiale de Saint-Roch, à Paris, pendant l'année 1684. Au folio 61 recto, on lit l'acte de son décès : « *Octobre dud. jour second.* M. Pierre Corneille, escuyer cydeuant avocat gnal à la table de marbre à Rouen, âgé denuiron soixante et dix-huit ans, décédé hier rue d'Argenteuil en cette paroisse, a este inhumé en l'église en présence de Me Thomas Corneille escuyer sr de l'Isle et demeurant rue Clos-Gorgeau en cette paroisse et de Me Michel Bichel, prestre de cette église et y demeurant proche. Bichel, Corneille. » Le rédacteur de l'acte mortuaire avait d'abord écrit « au cimetière », mots qui ont été effacés et remplacés par ceux de « en l'église ». Le mot « environ » prouve aussi que son frère même ignorait la date de sa naissance, puisque, dans sa déclaration, il n'indiquait pas l'âge exact de Pierre Corneille, qui avait alors soixante-dix-huit ans et quatre mois, à cinq ou six jours près. Il fut enterré à Saint-Roch, sans mausolée et sans épitaphe, sans qu'on sache dans quelle partie de l'église son corps fut déposé. La probabilité est qu'on le plaça dans la chapelle de la Vierge, située derrière le grand autel, parce que c'était l'usage pour les personnes qu'on voulait honorer et qui n'avaient pas de mausolée. Les ossements du grand Corneille ont dû être pieusement recueillis et déposés avec ceux qui provenaient déjà du monastère des Feuillants, démoli en 1804 pour le percement des rues de Rivoli et de Castiglione. Ils seraient renfermés sous une large dalle en marbre noir, placée en face de l'autel de cette chapelle de la Vierge. Telle est, du moins, la tradition.

Exposition cornélienne à la bibliothèque Mazarine. — Une exposition de manuscrits et de volumes curieux dus à Corneille est ouverte en ce moment à la bibliothèque Mazarine, dans la chambre où couchait le cardinal Mazarin.

Parmi les volumes les plus intéressants, citons :

1° Un deuxième prix de poésie latine décerné par les jésuites de Rouen à Corneille, âgé alors de douze ans (1618); 2° les éditions de toutes ses œuvres, sans oublier celle de 1664, la première de toutes; 3° le dossier du *Cid*, qui comprend les attaques de Scudéry et différentes pièces de critique, ainsi que le jugement écrit de la main de Chapelain au nom de l'Académie française, et que Richelieu a annoté; 4° l'éloge de Corneille, fait par son neveu Fontenelle, et qui parut dans le journal de ce dernier.

La bibliothèque Sainte-Geneviève a envoyé quatre lettres de l'auteur du *Cid;* les trois premières datent de 1652 et la quatrième de 1656; elles sont adressées au père Boular, qui fut abbé de Sainte-Geneviève. Ces quatre lettres roulent sur la question du véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ,* qui se débattait alors jusqu'à l'emportement entre les Augustiniens et les Bénédictins, les premiers se déclarant pour Thomas à Kempis, les autres pour un Gerson absolument problématique.

Corneille, en vrai Normand, se garde bien de prendre parti; il ne voulait se faire d'ennemis dans aucun des deux camps. Du reste, l'avenir lui a donné raison : le véritable auteur de l'*Imitation* est resté inconnu.

La bibliothèque Sainte-Geneviève a envoyé, en outre, une traduction en vers français des hymnes de Sainte-Geneviève.

Le texte signalé et publié pour la première fois par M. Faugère est, en effet, de Pierre Corneille, mais M. Faugère s'est trompé en donnant la pièce pour un autographe. Ce n'est qu'une copie du temps.

Parmi les autres envois de la bibliothèque Sainte-Geneviève, citons les éditions princeps de *Mélite*, la première pièce de Corneille, 1633, in-4°, et de *la Suivante*, 1637, in-12.

Citons encore un très bel exemplaire, grand papier, des sentiments de l'Académie française sur la tragi-comédie du *Cid* (1638).

Citons enfin la dernière édition des quatre livres de l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers français et imprimée à Rouen en 1656.

Les portraits, au nombre de trente, sont fort curieux; naturellement, ils ne se ressemblent pas du tout entre eux. Celui de Fiquet est considéré comme le plus exact et en même temps comme un chef-d'œuvre de gravure.

Cette exposition contient, en outre, cinq médailles.

C'est M. Thierry, le savant conservateur, qui a rédigé la notice, qui comprend deux cents numéros.

Le monument de Jean-Jacques Rousseau. — Un comité s'est définitivement constitué dans le but d'ériger à Paris le monument décrété à la gloire de Jean-Jacques Rousseau par l'Assemblée nationale de 89, et plus tard par la Convention.

Ce comité, composé d'un grand nombre de sénateurs, de députés, de conseillers municipaux de Paris, de représentants de la presse, de la littérature, de la science et des arts, fait les démarches nécessaires auprès du Conseil municipal pour faire attribuer le nom de Jean-Jacques Rousseau à la nouvelle place créée à proximité de la rue Jean-Jacques Rousseau, et obtenir l'autorisation d'y ériger le monument.

Plusieurs de nos statuaires les plus éminents ont

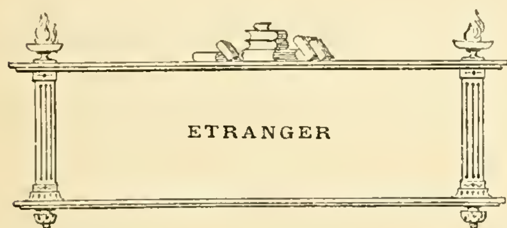
déjà offert leur concours pour la statue et les bas-reliefs.

La ville de Paris a souscrit pour 7,000 francs; l'État donne le bronze et le marbre. Un assez grand nombre de conseils généraux et de communes ont voté des allocations. La liste en sera publiée prochainement.

Une grande matinée aura lieu, dans le courant de novembre, au profit de l'œuvre. L'élite de nos artistes y figurera. M. Sully-Prudhomme, de l'Académie française, a composé une grande pièce de vers qui y sera récitée.

Le comité Jean-Jacques Rousseau de Paris invite la presse libérale du monde entier à annoncer et à préconiser la souscription en faveur de l'œuvre de justice et de gratitude universelle qu'il a entreprise.

Le siège du comité est boulevard Haussmann, 153.



Angleterre. — *Sonnet de Swinburne à l'occasion du bi-centenaire de Corneille.* — Le journal *Academy* vient de publier un sonnet composé par le grand poète anglais Swinburne, à propos du bi-centenaire de Corneille. Voici la traduction française de cette pièce :

A peine deux cents ans ont passé et le monde est évanoui — comme un bruit de vent qui murmure, un jet d'écume qui se brise — le monde qui vit naître le poète qui fit relever les morts de Rome; et voici qu'un plus puissant que lui dit à son tour : Relève-toi!

« Tout le grand siècle effacé est poussière, et son roi une argile sans tombe; mais son laurier le plus haut verdit tel que les yeux vivants le virent monter; la mémoire qu'il couronnait vit toujours au cœur de son peuple, et sur lui tombe l'ombre d'un laurier de floraison plus royale encore.

« De grandes formes marchent autour de la tombe de leur puissant créateur, têtes d'Espagnols au fier panache, âmes qui revivent de la race romaine.

« Un bruit d'armes et des mots d'angoisse se lèvent dans la nuit brûlante : des paroles de cœurs héroïques éclatent sur des lèvres sans souffle, et la lumière de pensées augustes emplit d'orgueil des yeux pleins de feu, d'où jadis le charme du chant chassa les ombres de la nuit et de la mort. »

Centenaire de Wycliff. — A l'occasion du cinquième centenaire de la mort de Wycliff, M. E.-M. Thompson a organisé, dans le King's library du British Museum, une exposition de manuscrits, livres et dessins se rapportant à l'histoire du célèbre réformateur anglais. — M. Thompson vient de publier le catalogue de cette exposition avec un répertoire des documents les plus importants qui se trouvent dans les bibliothèques d'Angleterre et qui touchent de près ou de loin à l'histoire de Wycliff.

Allemagne. — *La Société des gens de lettres allemands.* — Le « deutsch Schriftstellertag » (réunion de la Société des gens de lettres allemands) s'est tenu cette année à Schandau, du 6 au 8 septembre. La discussion, comme on pouvait le prévoir, s'est portée principalement sur la question des cabinets de lecture, qui donne tant à réfléchir aux littérateurs allemands.

Nos confrères d'outre Rhin se plaignent avec amertume que le public allemand réprime trop prudemment son envie d'acquérir les nouveautés littéraires, et qu'il préfère lire trois ou quatre mois plus tard dans son cabinet de lecture les actualités d'antan plutôt que de se monter une bibliothèque patriotique.

Italie. — *Les romans français en Italie.* — M. de Lévis, dans la correspondance italienne qu'il nous adressait le mois dernier, disait que les journaux d'Italie publient le plus souvent des romans français traduits. A l'appui de ses dires, citons le *Capitan Fracassa*, de Rome, qui donne actuellement une traduction de *la Maison vide*, de Jules Claretie (*la Casa vuota*); la *Rassegna*, qui publie *les Amours d'un interne*, du même romancier, et enfin la *Gazzetta piemontese* qui, sous ce titre : *Laura la saltatrice*, reproduit *le Train 17*, toujours de Jules Claretie!

Musée préhistorique et ethnographique de Rome. — Luigi Pigorini, fondateur du musée, vient de publier son second rapport, intitulé : *Il museo nazionale preistorico et etnografico de Roma* (Rome, 1884, 22 p. et un plan, in-4°). — Ce musée, situé dans les bâtiments de l'ancien collège romain, s'est rapidement accru.

Le collège romain est l'ancien établissement des Jésuites. — Aux deux collections bases du musée, l'ethnographie et la paleo-ethnographie, s'en joint une troisième : le musée Kircher, qui existait déjà dans l'ancien collège des Jésuites, mais qui est disposé d'après les données modernes de la science.

Belgique. — *Le Congrès de Bruxelles.* — L'intérêt que présente le Congrès de la propriété littéraire et artistique qui vient de se tenir à Bruxelles, pour la septième session de l'*Association littéraire internationale*, ne doit échapper à personne. Dans un pays comme la France, où les lettres et les arts sont en si grand honneur, le public qui lit les livres et admire les tableaux comprend l'importance qui s'attache, pour leurs auteurs, à la protection des uns et des autres.

Voici, résumés, les principes émis, au nom du Congrès, par la commission spéciale nommée le

27 septembre pour la préparation de l'ordre du jour de chaque séance, composée de MM. Baetzman, Bayard (Émile), Cahen (Albert), Cattreux, Laroze, Lebailly, Liouville (Albert), Lyon-Caen, O'Campo, Pouillet (Eug.), Ratisbonne, Robert-Fleury (Tony), Rombert et Victor Souchon, agent général de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

1° *Séance du lundi 29 septembre :*

« La propriété artistique, comme la propriété littéraire, a pour fondement la création de l'œuvre. »

2° *Séance du mercredi 1er octobre :*

Le droit de reproduction d'une œuvre artistique appartient à l'artiste, indépendamment de la propriété matérielle de cette œuvre. En conséquence, la cession de l'œuvre d'art n'entraîne pas, de la part de l'artiste, à moins de convention expresse, l'aliénation de son droit de reproduction.

3° *Même séance :*

Toute reproduction non autorisée par l'artiste, quel que soit le mode de reproduction, et la reproduction même par un art différent, constituent une atteinte au droit de l'artiste.

4° L'Association littéraire internationale, conformément au vote unanime du Congrès de Bruxelles, aura désormais pour titre : *Association littéraire et artistique internationale.*

5° Une agence générale sera constituée et organisée à Paris pour la perception — à titre de droits d'auteur — des droits pour la reproduction — sous toutes les formes — des œuvres d'art.

6° *Séance du 1er octobre :*

Les droits garantis par la loi aux auteurs d'ouvrages de littérature ou d'art sont communs aux auteurs nationaux et étrangers. Ceux-ci ne devront être astreints à aucune formalité particulière pour revendiquer ces droits; il suffit que ces droits soient régulièrement établis dans le pays d'origine.

La séance du mercredi a été particulièrement intéressante à tous égards. La question du *Droit de l'État acquéreur d'œuvres d'art* a été l'objet d'une brillante discussion à laquelle ont pris part MM. Eug. Pouillet, Lyon-Caen, Ratisbonne, Romberg, Pagès, Laroze, Dogné.

Finalement, tous les amendements ainsi que la proposition de la commission ont été repoussés, et l'ordre du jour pur et simple proposé par MM. Ratisbonne et Pagès a été voté à l'unanimité.

A titre de documents, nous croyons intéressant de faire connaître les textes rejetés.

Texte de la commission : L'artiste qui vend son œuvre à l'État se dessaisit, à moins de réserve contraire, de son droit d'en faire ou d'en autoriser seul la reproduction.

Amendement Lyon-Caen : L'artiste ne doit être dessaisi du droit de reproduction de son œuvre au profit de l'acquéreur, quel qu'il soit, qu'en vertu d'une convention formelle.

Amendement Eug. Pouillet : La vente d'une œuvre d'art à l'État emporte, à son profit, à moins de convention contraire, aliénation du droit de reproduction.

Amendement Laroze : Les œuvres acquises par l'État tombent, à partir de leur acquisition, dans le domaine public, sauf stipulation contraire.

Tous les membres du Congrès ont assisté régulièrement aux séances. Parmi les assistants dont les noms sont connus du grand public, citons MM. Louis Ulbach, Lermina, Ratisbonne, Pagès, Pouillet, O'Campo, Lyon-Caen, Ebeling, Bætzman, Mario Proth, Alb. Liouville, Alb.-Cahen, Laroze, Kraszewski, Chodzkiewicz, Louis Cattreux, Victor Souchon, Émile de Laveleye, Jules Carlier, Georges Labbé (du *Gaulois*), Le Bailly, Ch. Morisseau, Paul Weissenbruch, Kugelmann, Fernand Leborne, Tony Robert-Fleury, Émile Bayard, Romberg, et un nombre respectable d'artistes belges peintres et musiciens.

Le Congrès a terminé ses travaux, sans épuiser cependant tout à fait son ordre du jour; il a été pressé par le temps et a dû laisser au prochain Congrès le soin de discuter la question suivante : « La propriété des lettres appartient au destinataire. » Ce n'est point là, du reste, l'unique legs que le Congrès de Bruxelles ait laissé à son successeur; M. Romberg, ancien directeur des beaux-arts en Belgique, avait présenté, dans une séance précédente, toute une série de propositions dont il a consenti à ajourner l'examen et dont voici le texte :

« L'artiste qui a créé une œuvre d'art a seul le droit d'en faire ou d'en autoriser la reproduction. soit par un art semblable, soit par un art ou des procédés différents. A moins de stipulation contraire, l'artiste conserve ce droit, même après la vente de son œuvre.

« Toutefois, le droit de reproduction ne restera pas à l'artiste lorsqu'il s'agira du portrait, de la statue ou du buste de l'acquéreur ou d'un membre de sa famille.

« Le propriétaire de l'œuvre d'art ne sera jamais tenu, à moins de stipulation contraire, de la livrer à l'auteur ou à ses héritiers pour qu'il en soit exécuté des reproductions.

« La copie faite dans un simple but d'étude n'est point une contrefaçon.

« L'artiste qui vend son œuvre à l'État se dessaisit, à moins de réserve contraire, de son droit d'en faire ou d'en autoriser seul la reproduction.

« L'usurpation du nom de l'artiste sur une œuvre d'art, l'imitation de sa signature ou de tout autre signe distinctif adopté par lui, sont assimilés à l'usurpation du nom commercial et soumises aux mêmes peines.

« L'auteur d'une œuvre d'art ne doit être astreint à aucune formalité pour assurer son droit. »

Enfin, il a été entendu que le prochain Congrès examinerait la question de savoir quelle est l'etendue ou la nature des droits de l'artiste sur l'exposition des œuvres aliénées par lui.

— Nous venons de recevoir un curieux opuscule de MM. Minkman et Cie, imprimeurs-éditeurs à Arnhem (Hollande), intitulé *l'Harmonie dans l'imprimerie* (*De Harmonie in de Boekdrukkusnt*). Cet ouvrage de format in-4°, qui contient environ vingt-cinq pages de texte, est imprimé avec de l'encre bleue sur du papier vert; le ton est d'une grande douceur et communique aux yeux une sensation tout à fait agréable. Les procédés employés pour arriver à cet heureux résultat sont exposés dans le corps du fascicule; la théorie se trouve ainsi réunie à la pratique. Nous ne pouvons que joindre nos félicitations aux nombreux témoignages d'approbation que les auteurs ont déjà reçus pour cette tentative originale.

Suisse. — *Le Congrès de Berne.* — Voici les principales dispositions qui ont été adoptées par le Congrès international réuni à Berne :

« Les auteurs ressortissant à l'un des pays contractants jouiront dans tous les autres pays de l'Union, par leurs œuvres manuscrites ou inédites, ou publiées dans l'un des pays de l'Union, des avantages que les lois respectives accordent actuellement ou accorderont dans la suite aux nationaux.

« Cette jouissance est subordonnée à l'accomplissement des conditions et formalites prescrites par la législation du pays d'origine, ou, lorsqu'il s'agit d'une œuvre manuscrite ou inédite, par la legislation du pays auquel appartient l'auteur.

« Ces stipulations s'appliquent aux éditeurs d'œuvres litteraires ou artistiques publiées dans un pays de l'Union et dont l'auteur appartient à un pays qui n'en fait pas partie.

« Les auteurs ressortissant à l'un des pays de l'Union jouiront, dans tous les pays de l'Union, du droit exclusif de traduction sur leurs ouvrages pendant dix années après la publication, dans l'un des pays de l'Union, de la traduction de leur ouvrage autorisée par eux.

« Sera autorisée la publication d'extraits ou de morceaux entiers d'un ouvrage ayant paru dans un autre pays de l'Union, pourvu que cette publication soit appropriée ou adaptée à l'enseignement, et qu'elle ait un caractère scientifique; la publication réciproque de chrestomathies composées de fragments d'ouvrages de divers auteurs.

« Il devra néanmoins toujours être fait mention du nom de l'auteur ou de la source à laquelle sont empruntés les extraits. Sera considérée comme illicite l'insertion de compositions musicales dans les recueils destinés à des écoles de musique.

« Le droit de protection des œuvres musicales entraîne l'interdiction des morceaux dits arrangements de musique, ainsi que d'autres morceaux qui, sans le consentement de l'auteur, sont composés sur des motifs extraits de cesdites œuvres.

« Un bureau international siégeant à Berne et entretenu aux frais des États de l'Union sera chargé de tout ce qui concerne la surveillance et la protection de la propriété littéraire et artistique. »

Russie. — *La presse en Russie.* — Le journal de la librairie allemande du 27 août contient des appréciations sur l'état actuel de la Russie, qui ne manquent pas de saveur et qui intéressent plus d'un de nos lecteurs.

L'opinion publique, en Russie, s'est profondément émue du dernier arrêté du comte de Tolstoi, accusant la presse russe d'être de connivence avec les révolutionnaires et interdisant les *Annales patriotiques* (*Otétchestvennia Sapiski*), sans avertissement préalable, sans même indiquer les passages incriminés.

Le comte de Tolstoï se plaint qu'un grand nombre de journalistes professent les idees radicales et même révolutionnaires ; que dans les journaux on prêche des théories dangereuses, qui exercent une influence pernicieuse sur la jeunesse, et, à l'appui de ses assertions, il prend acte des aveux d'un révolutionnaire qui aurait dit : « La littérature de notre époque a contribué, dans une large mesure, à propager l'esprit révolutionnaire; les articles des journaux étaient à l'unisson avec les théories professées par notre parti ».

Autrefois, au moins, c'était une personnalité spécialement désignée, qui était rendue responsable d'un delit de presse également clairement designé. Aujourd'hui, on se contente d'accuser en bloc les tendances de la presse, et en particulier celles des *Annales patriotiques*. Il y a beau temps, d'ailleurs, que cette revue est la bête noire du parti soi-disant patriotique, — réactionnaire serait plus juste, — inspiré par M. Katkof, et l'on peut hardiment attribuer à ce « spiritus rector » du prince de Tolstoï la prohibition des *Annales*.

Les *Otétchestvennia Sapiski*, dont l'existence remonte à plus de quarante années, sont dirigées depuis un quart de siècle par M. Krajewsky, un des vétérans de la presse russe. Le poete Nekrassof et, après lui, M. Ssaltykof, poète satirique très connu en Russie, ont ete les redacteurs en chef de cette revue. M. Ssaltykof est celui qui, il y a vingt ans, sous le pseudonyme de Schtschedrin, debuta brillamment par les « Scènes de la vie de province » et qui, depuis, a publié un nombre considérable de volumes dans lesquels il flagelle sans pitié les ridicules et la corruption des classes superieures de la société russe. M. Ssaltykof est de vieille noblesse; il a soixante ans aujourd'hui; ancien vice-gouverneur de Twer, il a le rang de conseiller d'État.

M. Krajewsky, également conseiller d'État, est un septuagénaire qui, pendant quarante ans, sous les regnes de Nicolas Ier et d'Alexandre III, a dirigé divers journaux et revues. Voilà des hommes dont le patrio-

tisme ne saurait être suspecte un instant et qu'on accuse de favoriser dans leur revue une propagande ennemie des institutions de l'empire! Autant dire que les *Annales* sont une feuille révolutionnaire, quoique cette revue ait toujours professé des opinions libérales modérées.

Si MM. Ssaltykof et Krajewsky sont responsables des tendances de leur journal, on ne voit pas pourquoi le comte Tolstoï, ses prédécesseurs et tous ceux qui ont été à la tête de l'administration de la presse, qui pendant quelques années ne semblent pas s'être doutés des tendances révolutionnaires des *Annales* et n'y ont jamais trouvé matière à avertissement, ne le seraient point également et même à plus juste titre.

La Russie actuelle semble procéder des mesures disciplinaires de l'ère des Metternich en Autriche, lorsque tous les rouages de l'administration travaillaient dans le seul but de tuer dans l'œuf « les menées demagogiques. »

Ce qu'il y a de navrant dans tout ceci, c'est le manque absolu de direction et d'unité dans les mesures administratives de l'empire des tsars.

Ce qui était permis, ou au moins toléré hier, est sévèrement défendu aujourd'hui, et ces fluctuations incessantes des maximes gouvernementales ne semblent pas bien près de cesser.

Certes, un système franchement réactionnaire et agissant avec esprit de suite aurait été moins préjudiciable au développement progressif de la nation que ces changements continuels et cette insécurité de tous les instants; le despotisme nettement accusé de Nicolas Ier a fait moins de mal à la Russie que l'incohérence et le gâchis administratif qui existent de nos jours, et qui, avec la corruption toujours croissante, enrayent tout progrès en Russie.

C'est surtout en matière de presse que cette absence de toute règle se fait sentir: le bon ou le mauvais vouloir de l'administration fait tout, autorise ou défend, comme à plaisir et sans règle aucune.

Il y a eu un temps où Katkof était en désaccord avec le ministère; malgré des ordres formels, il tint bon et aujourd'hui le même Katkof est le porte-clairon de la politique intérieure.

La loi de 1865 octroyait à la presse une liberté relative; celle de 1872 l'a modifiée sensiblement. D'abord ce furent les jurés, plus tard l'administration de la police qui statuaient sur les délits de presse. Les censeurs ne savaient jamais exactement ce qui etait permis, ce qui ne l'était pas, car les instructions les plus contradictoires se succédaient sans fin. Lorsque la discussion d'une question brûlante commençait à embarrasser le ministère, ordre était donné à la presse d'avoir à ne plus en parler; et, comme cet « avertissement » ne parvenait pas toujours en temps utile, il arrivait qu'on notifiait simultanément et l'avertissement et l'arrête prescrivant sa suspension pendant trois ou six mois! Quoique ces arrêtés fussent essentiellement temporaires et que, dans la plupart des cas, ils ne visassent qu'un délit special, ils n'en étaient pas moins dûment enregistrés, et tôt ou tard l'administration les exhumait pour les besoins de sa cause.

Les censeurs eux-mêmes frappaient un peu au hasard; tout dépendait du vent qui soufflait d'en haut. Aussi bien, à côté de la censure générale, il y avait une foule de sous-censures, car chaque branche d'administration prétendait censurer les articles qui ressortissaient à ses attributions. Un exemple : pendant quelque temps, les critiques théâtrales étaient soumises à la censure du ministre de la maison impériale; si un journaliste s'avisait de formuler ses réserves sur le mérite d'un « artiste de la Cour », immediatement son article était supprimé, ces dames et ces messieurs étant inviolables en leur qualité de fonctionnaires de l'État. Longtemps, un bureau de censure ressortissant au ministère de la police a fonctionné à côté de l'administration supérieure de la presse, à laquelle elle imposait sa manière de voir.

Aussi un gâchis sans exemple existe-t-il depuis une vingtaine d'années dans la presse russe. A côté des campagnes réactionnaires les plus franchement accusées, celles, par exemple, contre l'abolition du servage, un parti prêchait le communisme et le radicalisme le plus pur. Simultanément ou alternativement c'est l'anarchisme ou le despotisme qui inspirent la presse russe.

Les journaux de l'Esthonie et de la Livonie, qui cependant sont aussi bien sous la censure impériale que ceux de Pétersbourg ou de Moscou, prêchent ouvertement l'insurrection contre les propriétaires et le clergé; suivant le mot d'ordre venu d'en haut, c'est sur les Polonais ou sur les Allemands que toute la presse se rue à l'envi. Aussi bien le nombre des journaux libéraux diminue-t-il tous les jours, et ceux qui ont échappé aux mesures draconiennes de la censure sont de plus en plus réservés dans leurs appréciations.

Un rescrit impérial du 5 juillet défend l'entrée des bibliothèques publiques et des cercles de lecture aux ouvrages de 125 auteurs russes et étrangers ainsi qu'aux journaux suivants : *Sovremennik*, *Rouskoe Slovo*, *Snanije*, *Slovo*, *Rouskaia*, *Missl*, *Otetchestvennia Sapisky*, *Djelo* et *Oustoi*.

Les propriétaires des salles de lecture ont dû s'engager par écrit à ne communiquer à leurs lecteurs aucun des journaux ou ouvrages mentionnés. La mesure a été appliquée aux ouvrages de Dobroljubof, Pissaref, Michailoff et Slatovratzky.

Pour bien saisir la portée de cette mesure, on peut se convaincre que c'est la majeure et la meilleure partie de la production littéraire russe pendant les dernières années qui se trouve ainsi mise à l'index.

Les bouquinistes de Saint-Pétersbourg. — Une industrie qui se rattache, quoique dans une minime proportion, à la diffusion littéraire, vient, nous dit la *Bibliothèque universelle*, de disparaître de Pétersbourg, et cela par ordre, et sans qu'on ait daigné nous en dire la raison.

De par le conseil municipal, il n'y a plus de bou-

quinistes dans les rues. Autrefois, les bouquinistes de Pétersbourg étalaient, comme ceux de Paris, leurs livres sur les murs à hauteur d'appui, sur des bancs, des tréteaux, des charrettes à bras, etc. On rencontrait parfois à ces étalages primitifs de véritables trésors, une quantité de livres introuvables, français surtout. Au XVIIIe siècle et même auparavant, tous les grands seigneurs tenaient à avoir une bibliothèque, et le fonds de cette bibliothèque se composait de livres français, livres légers, livres sérieux, romans, contes, poésies du XVIe, du XVIIe, du XVIIIe siècle, tout un monde charmant et oublié. Les héritiers ont rarement respecté ces collections. On n'en trouve guère d'intactes qu'au fond de quelques provinces, et rarement encore. Quelques-unes ont passé dans les bibliothèques officielles de Pétersbourg et de Moscou, la plupart ont été dispersées. Les bouquinistes qui les avaient achetées à vil prix les revendaient de même.

Un beau jour, on leur refusa l'autorisation d'étaler librement. On leur imposa des boutiques en bois, assez élégantes, toutes construites sur le même modèle, et la ville leur demanda une redevance pour l'emplacement fixe qu'elle leur abandonnait. Le prix des livres augmenta nécessairement dans une proportion considérable; mais ce n'est pas tout: l'espace étant restreint, les marchands durent s'en tenir aux livres dont le débit est le plus assuré, à la marchandise courante; adieu la curiosité! les bouquinistes ne furent plus que des étalagistes. Ils offraient cependant un avantage aux acheteurs, qui se procuraient chez eux les livres nouveaux pour le tiers ou la moitié du prix fort, et pouvaient, pour la même somme, se donner deux ou trois fois plus de pâture intellectuelle. Cette modeste industrie vient d'être supprimée. Autant vaut. Les bouquinistes ne pourront plus vendre qu'en boutique. Il est évident que la vente se réduira dans une très forte proportion. En passant, on se laissait séduire par le livre en montre, qu'on pouvait regarder, manier, feuilleter. On n'ira pas le chercher en chambre. Les marchands de journaux sont seuls tolérés dans les rues. On lira plus de journaux et moins de livres. Est-ce là un résultat dont il y ait lieu de s'applaudir?

Danemark. — *Le congrès de Copenhague.* — Le congrès des sciences médicales, qui vient de se tenir à Copenhague, a fourni, indépendamment des questions scientifiques qui y ont été traitées, des renseignements statistiques curieux et intéressants. C'est ainsi que, d'après les notes fournies par un médecin étranger à notre pays, nous apprenons que le nombre des médecins actuellement répartis sur tous les points du globe s'élève à 189,650, dont voici l'énumération pour chaque pays :

Les États-Unis d'Amérique en ont 65,200; la France, 26,300; l'Allemagne et l'Autriche, 32,150; la Grande-Bretagne et ses colonies, 35,000; l'Italie, 10,000; l'Espagne, 5,000, etc.

Nous avons déjà dit que 1,200 médecins ont pris part au congrès international de Copenhague.

A ce même congrès ont été présentés 375 mémoires, brochures ou travaux divers ayant trait exclusivement aux sciences médicales.

Les documents de ce genre publiés jusqu'à ce jour sont tellement nombreux que, en les réunissant tous, on formerait une bibliothèque qui contiendrait plus de 125,000 volumes, non compris les simples brochures, les thèses et autres opuscules, qui sont au nombre de plus d'un demi-million.

Comme nombre d'auteurs connus par leurs ouvrages sur les sciences médicales, viennent en première ligne :

Les États-Unis, qui en comptent 2.830; la France, 2,650; l'Allemagne et l'Autriche, 2,400; la Grande-Bretagne, 1,995, etc. '

Amérique. — *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Exposition internationale d'électricité à Philadelphie, en 1884.* — Le *Franklin Institute* de l'État de de Pensylvanie a nommé un comité de *bibliographie* chargé de former, pour être exposée, une collection aussi complète que possible de toutes les publications ayant trait, sous quelque rapport que ce soit, à la science électrique, et qui auront paru avant l'inauguration de l'Exposition internationale d'électricité organisée sous les auspices de l'Institut. Cette exposition a dû s'ouvrir le 2 septembre 1884.

Ladite collection sera soigneusement cataloguée et exposée; après l'exposition, elle sera placée dans la bibliothèque ds l'Institut et désignée sous le nom de : *Bibliothèque commémorative de l'Exposition internationale d'électricité.*

Une classification aussi complète que possible sera faite de cette bibliothèque et un catalogue en sera publié.

Les communications ou envois doivent être adressés au comité de bibliographie de l'Exposition d'électricité,

Franklin Institute,
Philadelphie U. S. A.

Les romans de M. Zola en Amérique. — Rien d'amusant comme les transformations que fait subir à l'œuvre de Zola la rage américaine de battre monnaie à l'aide de productions de l'esprit français. Dans toutes les gares de chemins de fer élevés de New-York, des piles de livres empruntés au grand découvreur de documents humains étalent des sous-titres ahurissants, analogues à ceux des romans de Victor Ducange et de Pigault-Lebrun.

Ainsi nous y remarquons: *Albine ou la Tentation de l'abbé,* qui doit être la *Faute de l'abbé Mouret; la Belle Liza ou les Filles du marché de Paris,* qui est sans doute *le Ventre de Paris; la Fille en rouge ou les Amours de Silvère; Hélène, histoire de passion et d'amour; Un amour désesperé ou l'abbé et sa cour, les Mystères de Marseille,* et plusieurs autres qu'il n'est pas même possible de reconnaître sous le faux nez dont on les a affublés. Et il faut lire ces traductions, ou plutôt ces destructions, sans tact et sans valeur littéraire! Pauvre Zola!

Le général Grant journaliste. — Le général Grant va, dit-on, publier vingt articles militaires dans le *Century Magazine.* Chaque article lui serait payé cent livres sterling, soit en tout cinquante mille francs.

Italie. *Léopardi.* — Il est question de transporter au Panthéon de Santa-Croce, à Florence, les cendres de Léopardi, qui avaient été ensevelies aux environs de Naples, près la sortie du tunnel de Piedigrotta.

Nous empruntons à *l'Annuario della libreria e typografia e delle arti affini in Italia, Milano, 1884,* la statistique suivante, qui donne, en regard des vingt principales villes, la statistique des professions se rattachant à l'industrie du *Livre.*

VILLES.	Milliers d'habitants.	Libraires-éditeurs.	Éditeurs de musique.	Marchands de journaux.	Bibliothèques.	Imprimeurs.	Graveurs sur pierre.	Fondeurs de caractères.	Graveurs au burin et sur bois	Relieurs.	Fabriques de papier.
Naples	494	75	15	—	7	81	61	6	4	59	1
Milan	321	69	5	49	6	69	53	13	14	25	3
Rome	300	48	6	—	24	65	30	5	21	55	11
Turin	252	41	3	—	8	40	30	3	4	43	23
Palerme	244	18	2	2	4	47	8	4	4	9	—
Gênes	179	18	6	6	5	27	19	4	—	13	40
Florence	169	58	7	—	8	31	23	3	11	29	1
Venise	132	11	4	3	15	28	16	2	5	15	—
Messine	126	13	—	—	2	17	5	—	1	3	—
Bologne	123	18	4	16	3	16	12	2	8	15	8
Catania	100	7	2	—	4	11	2	1	7	15	—
Livourne	97	6	3	2	3	19	8	1	—	8	—
Padoue	72	9	1	2	5	10	5	1	2	4	—
Vérone	68	12	3	—	7	15	7	—	1	1	—
Lucques	68	6	1	1	2	15	—	—	—	1	6
Brescia	60	10	3	—	2	11	5	—	—	11	37
Modène	58	8	2	—	3	11	5	—	—	4	4
Bergame	39	7	1	—	2	8	3	—	—	3	7
Crémone	31	17	2	—	2	13	5	—	—	3	—
Côme	25	10	2	—	1	9	2	—	—	1	10

Puisque nous en sommes à la statistique, voici quelques chiffres empruntés au tome IV[e] de la Statistique de l'empire allemand, qui donne les résultats de recensement du 5 juin 1882.

Pas moins de 22,257 personnes, dont 2,763 femmes, sont employées aux diverses industries se rattachant de près ou de loin à l'imprimerie, telles que librairies, cabinets de lecture, marchands de vieux livres, expéditions et publications de journaux, musique, etc.

ÉTATS.	Nombre de libraires et éditeurs	Personnel (bureaux, service)	Ouvriers et aides.
Prusse	4,706	992	5,437
(Berlin en particulier.)	1,000	363	1,523
Saxe	1,217	1 265	1,827
Bavière	941	377	952
Hambourg	339	124	382
Wurtemberg	332	223	365
Alsace-Lorraine	211	84	158
Pour tout l'empire	8,675	3,387	10,175

Les Bibliophiles et les Livres rares de l'extrême Orient. — Sous ce titre, M. Léon de Rosny a publié dernièrement, dans le *Journal officiel,* un très intéressant article que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire.

« On a dit que la valeur vénale attribuée à certaines classes de livres était, au fond, une pure affaire de mode. Tels ouvrages, en effet, longtemps dédaignés des bibliophiles, sont devenus tout à coup l'objet de leurs recherches les plus ardentes et les plus passionnées, tandis qu'il en est d'autres qui, après avoir joui pendant un temps d'une fortune plus ou moins légitime, se sont vus abandonnés ensuite avec indifférence par la foule des amateurs.

« Cette manière de voir, qui justifie le dicton : *habent quoque sua fata libelli,* ne serait cependant plus vraie, si on voulait trop la généraliser. Et l'on peut dire sans hésitation que, si la mode joue un grand rôle dans l'évaluation commerciale du prix des livres, les progrès des sciences historiques, eux aussi, contribuent considérablement à modifier cette évaluation.

« Il y a cinquante ans, les livres chinois, les livres japonais surtout, atteignaient presque toujours un chiffre élevé dans les ventes publiques, et cela quand même ces livres auraient été des plus communs et de la plus médiocre valeur littéraire. On les achetait en raison de leur provenance, comme l'année dernière encore on a acheté des manuscrits Battas pour la Bibliothèque nationale de Paris, sans connaître leur contenu, et, qui plus est, sans même s'en préoccuper.

Des livres indiens gravés sur feuilles de palmier rencontrent, de temps à autre, des enchérisseurs à l'hôtel Drouot, parmi des gens qui ne savent pas en quelle langue ils sont écrits et qui n'ont jamais eu la pensée de se demander de quoi ils traitent et s'ils sont complets ou incomplets.

« Les premiers livres japonais à images qui ont été introduits en Europe y ont obtenu un accueil des plus enthousiastes; et tel d'entre eux, dont on donnait volontiers plusieurs pièces d'or, il y a une dizaine d'années, traîne aujourd'hui inaperçu chez les marchands de thé, où on les offre au prix de quelques sous par cahier. Mais, en même temps qu'un certain nombre de ces ouvrages sont tombés complètement dans l'estime de ceux-là mêmes qui les recherchaient naguère, il en est d'autres qu'on ne peut se procurer aujourd'hui qu'en les payant beaucoup plus cher que dans ces derniers temps.

« C'est que l'érudition est venue apporter son poids dans la balance des marchands et des acheteurs, et que, grâce à ses progrès, on commence à savoir à quoi s'en tenir sur le mérite réel, l'utilité et la rareté comparative des uns et des autres.

« Pendant la première moitié de notre siècle, les rapports de l'Europe avec les pays occupés par les peuples dits de race jaune ont été rares et difficiles, et nul n'a tenté sans danger de pénétrer dans les régions quelque peu éloignées des côtes, en Chine ou au Japon. Les missionnaires étaient à peu près les seuls qui eussent visité l'intérieur de l'Indo-Chine, et la Corée pouvait être considérée comme un pays absolument fermé aux voyageurs occidentaux. Grâce au développement des relations commerciales d'abord, des relations politiques ensuite, on peut dire que le vieux monde a ouvert désormais toutes ses portes, et il n'est, en réalité, plus de contrée asiatique dont l'accès demeure absolument inaccessible aux pionniers de la science.

« Il en résulte que la recherche, à peu près impossible il y a une vingtaine d'années, des documents conservés au cœur de ces contrées si longtemps énigmatiques et mystérieuses peut être aujourd'hui couronnée de succès, pourvu que cette recherche soit dirigée avec savoir, avec zèle et avec persévérance.

« Dans l'état actuel des études orientales, il est peu de documents qui puissent rivaliser en intérêt avec ceux qui se rattachent aux origines religieuses. Il est curieux, sans doute, de connaître tous les genres de productions de l'esprit humain; et, en traduisant les poèmes et les romans des Orientaux, nous arrivons à toucher du doigt les particularités relatives à leurs coutumes et à leurs institutions. Mais, déjà, nous possédons bon nombre de traductions d'écrits de ce genre, et les plus importants, parmi ceux qui n'ont pas encore été traduits, sont, dans toutes les bibliothèques publiques, à la disposition des travailleurs.

« Les écrits sur les sciences de l'Asie ont un intérêt historique hors de conteste ; mais ce serait à tort qu'on espérerait y découvrir des théories ou des observations de nature à motiver un progrès notable parmi nous. Les anciens livres orientaux sur les sciences naturelles ne provoquent que le sourire et demeurent des œuvres enfantines et dignes tout au plus des peuples primitifs. Malgré la prétention de quelques savants de la Chine et du Japon, qui affirment qu'on est arrivé dans leur pays à des résultats considérables dans les mathématiques, notamment en algèbre, les études faites jusqu'à ce jour ne semblent point justifier de telles prétentions. Les Japonais, d'ailleurs, n'hésitent pas à abandonner leurs méthodes scientifiques pour adopter complètement les nôtres; et, malgré leur valeur intellectuelle peu contestable, il ne paraît pas qu'ils se soient encore sentis de force à y rien ajouter. Les Chinois, qui montrent beaucoup plus de répugnance à renoncer à tout ce qui tient essentiellement à leur pays et à son passé, commencent eux-mêmes à ne plus douter de la supériorité de nos procédés sur les leurs. Bref, les uns et les autres ont beaucoup à apprendre de nous dans cette direction, et ils n'ont rien ou bien peu de choses à nous apprendre.

« L'Orient vit surtout dans son passé, et c'est par son passé qu'il possède des droits à la sollicitude du monde savant. C'est la recherche de ce passé qui nous intéresse le plus.

« Dans quelle mesure ce passé est-il connu? On peut affirmer, sans hésitation, que c'est dans une assez faible mesure. L'orientalisme a beaucoup fait pour nous éclairer, mais ce qu'il a fait n'est rien comparativement à ce qui lui reste à faire. Jusqu'à présent, l'orientalisme a été presque exclusivement une science philologique, un métier de traducteurs. On a pris, avec plus ou moins de connaissance de cause des textes et on les a traduits, sans être en état de les critiquer, je dirais même sans avoir, le plus souvent, le sentiment de les critiquer. On nous a enseigné l'histoire de l'Asie juste comme l'enseignaient les Asiatiques; et on a généralement admis pour authentique un fait, pourvu qu'il se trouvât mentionné dans un ouvrage indigène et qu'on ait prouvé qu'on était en état de comprendre cet ouvrage indigène. Je parle, en ce moment, de la littérature des peuples de race jaune; mais cette observation pourrait peut-être s'étendre fort au delà du vaste domaine occupé par ces peuples.

« Il en résulte que, si l'on pose à un orientaliste des questions de ce genre : « A quelle époque remonte « l'histoire en Chine? A quelle époque remonte l'his« toire au Japon? » la réponse sera presque invariablement celle-ci : « L'histoire authentique de la Chine « date de l'an 2637 avant notre ère, et celle du Japon « de l'an 660 avant cette même période. » Il est cependant hors de doute qu'on pourrait faire bien des observations graves contre une telle doctrine; et cependant cette doctrine est communément répandue, parce qu'elle est celle qu'on rencontre dans les livres les plus populaires, les plus généralement acceptés à la Chine et au Japon.

« Dans ces dernières années, il a paru, à Tôkyau et dans quelques autres villes, des écrits qui semblent tous inspirés par une pensée unique : celle de restituer aux Japonais une antiquité qu'ils ne possèdent

pas suffisamment. On peut même dire qu'il s'est formé une véritable école archéologique qui poursuit un but tout à la fois scientifique et patriotique avec un zèle digne d'éloges. Cette école n'est pas précisément nouvelle, et, en tout cas, elle est fort antérieure à la révolution qui s'est opérée dans les esprits depuis l'établissement définitif des Européens dans le pays (1853). Son origine remonte au moins aux premières années du XVIIe siècle, et voici dans quelles circonstances elle a été amenée à se constituer.

« Avant l'introduction des lettres chinoises au Japon (IIIe siècle de notre ère), les Japonais, qui n'avaient pas encore entretenu de relations suivies avec le continent asiatique (telle est, du moins, la donnée que nous fournit l'histoire écrite), possédaient une religion nationale appelée *sintauisme*, et c'était sur le principe même de cette doctrine que reposait l'institution de leur dynastie impériale. Les dieux du sintauïsme, créateurs du monde et représentants de toutes les forces de la nature, étaient les ancêtres directs des mikados, lesquels n'avaient jamais formé qu'une seule lignée depuis le commencement des temps jusqu'à nos jours. Le sintauïsme était donc non seulement une religion essentiellement locale, mais, en outre, la base de l'édifice politique dans l'archipel longtemps isolé de l'extrême Orient.

« Les Japonais, curieux par nature, accueillent aisément et avec un enthousiasme peu dissimulé les idées qui leur arrivent de l'extérieur. L'introduction des lettres et des doctrines morales et philosophiques de la Chine causa parmi eux une véritable transformation intellectuelle. On fit à peu près table rase du passé, comme, de nos jours, on a renoncé en un clin d'œil à toutes les exigences de plus de vingt siècles d'une civilisation autonome pour embrasser, avant même de la connaître, la civilisation européenne.

« Puis bientôt ce fut le bouddhisme, qui, apporté de Corée, où il avait été introduit vers la fin du IVe siècle de notre ère, vint à son tour ébranler jusque dans ses fondements la vieille croyance religieuse du pays du Soleil Levant (VIe siècle de notre ère). Cette étonnante religion, malgré ses fins désolantes et ses sobres promesses, s'enracina profondément au Japon, comme elle s'était implantée, six siècles auparavant, dans l'empire chinois ; et son influence fut telle sur l'esprit des populations qu'elles n'en connurent bientôt plus d'autre. Le sintauïsme ne fut cependant pas précisément extirpé : les missionnaires de la foi de Çâkya jugèrent préférable de lui faire subir une sorte de fusion avec leur doctrine, plutôt que de l'anéantir. Il devint de la sorte une espèce de culte des héros primitifs de la nation, une annexe du panthéon où la dévotion des moines avait accumulé des myriades de saints bouddhistes.

« Le bouddhisme, définitivement adopté par les mikados, qui lui empruntèrent jusqu'au titre même de leur souveraineté, reconnu par suite comme religion officielle de l'État, pratiqué à peu près exclusivement par les masses, devait nécessairement faire oublier peu à peu les traditions du sintauïsme et supplanter partout la pratique de ses cérémonies et de sa liturgie. La littérature purement japonaise allait de jour en jour s'affaiblissant; et, à sa place, venait grandir et se propager une littérature indienne d'esprit, chinoise de forme.

« Il était cependant évident qu'à un moment donné le sentiment national des Japonais viendrait opérer une réaction contre cette invasion étrangère, qui blessait la fierté du peuple et le rendait tributaire du continent asiatique. Cette réaction s'était manifestée plus d'une fois à la cour même des mikados; et, dès le VIIIe siècle de notre ère, on avait vu ces princes faire quelques efforts pour restaurer les vieilles doctrines du pays et l'histoire de leurs aïeux, intimement associée à ces doctrines.

« Ces efforts ne furent point inutiles, puisque, en somme, c'est à eux que nous devons la conservation, jusqu'à nos jours, des *livres sacrés de l'antiquité japonaise*. Mais ils avaient à lutter contre la puissance monacale, déjà trop bien établie dans l'archipel; et le sintauïsme, tout en ne disparaissant pas précisément de l'empire, y fut tellement altéré, dénaturé, qu'il ne conserva presque plus rien de sa forme et de son caractère primitif.

« Tel était l'état de la religion essentiellement nationale du Japon, lorsque se constitua l'école dont j'ai parlé tout à l'heure et qui, dès sa fondation, se proposa de rechercher et de rétablir sur ses véritables bases la croyance des anciens Japonais et l'histoire cosmogonique et théogénique sur laquelle était fondée cette croyance.

« Le programme de cette école était tout tracé : il consistait à rechercher les manuscrits des anciens livres sacrés du Japon qui pouvaient avoir échappé à la destruction, et tous les documents historiques et littéraires des temps anciens, de nature à faciliter l'intelligence de ces anciens livres. Les efforts des savants japonais furent bientôt couronnés de succès, et ils ne tardèrent pas à découvrir, soit dans des bonzeries, soit dans des bibliothèques particulières, les textes à l'aide desquels il était possible de reconstituer au moins deux des livres sacrés ou canoniques : le *Furu-koto-bumi*, ou Livre des Choses antiques, et le *Yamato bumi*, ou Bible du Japon.

« Le Livre des Choses antiques fut imprimé pour la première fois en 1644. Bien que cette date ne soit pas très reculée, il était déjà si rare à la fin du XVIIIe siècle qu'on en fit paraître, en 1798, un fac-similé, lui-même fort rare de nos jours. L'édition princeps serait considérée, au Japon, comme un véritable bijou dans la collection d'un bibliophile.

« En dehors de la question de rareté, cette édition princeps, ou tout au moins son fac-similé, est de la plus sérieuse importance pour la science; car il n'est plus possible aujourd'hui de discerner, dans les éditions modernes, ce qui est ancien de ce qui a été ajouté ou modifié par le travail des savants et des exégètes du pays, et nous savons que ces modifications ont été des plus fréquentes. Il est donc urgent de rechercher cette rareté avant qu'elle soit absolument introuvable.

« L'édition princeps du second des livres sacrés des

Japonais, imprimée en types mobiles à la fin du xvi[e] siècle, est, jusqu'à présent, tout à fait inconnue; et il paraît en être de même de la première impression du *Ku-zi-ki*, ouvrage d'une authenticité douteuse, mais qui a été composé à l'aide d'anciens documents aujourd'hui perdus. Malgré la date de rédaction relativement récente de ce dernier livre, les Japonais, en raison des faits intéressants qu'il renferme et qu'on chercherait vainement ailleurs, l'ont placé immédiatement à la suite des deux livres canoniques d'une antiquité reconnue, et ont formé de la sorte un ensemble de trois textes sacrés sintauïstes, ensemble auquel on a donné le titre de *Sam-bu-hon-ki*.

« Voilà ce que nous savons des anciens livres de la doctrine nationale de la *Sin-tau;* mais ces livres, malgré leur énorme valeur, sont loin de compter parmi les plus vieilles productions de l'imprimerie japonaise.

« L'Asie orientale, on le sait, connut l'art de l'imprimerie bien avant son invention en Europe, à la fin du xv[e] siècle. Les bibliophiles, qui se disputent à un prix énorme quelques fragments de la fameuse *Bible de 42 lignes*[1], ne tarderont pas à apprécier la valeur d'imprimés chinois qui pourraient remonter à la fin du vi[e] siècle, c'est-à-dire mille ans plus tôt que les productions de Gutenberg, ou d'imprimés japonais antérieurs au ix[e] siècle.

« La recherche de ces premières impressions asiatiques n'est pas seulement de nature à donner une satisfaction de curiosité aux bibliophiles; poursuivie avec ardeur et intelligence, comme elle le sera bientôt (l'administration du Musée britannique de Londres s'en est déjà préoccupée), elle amènera certainement aux plus intéressantes découvertes dans le domaine des sciences historiques.

« En ce qui concerne la Chine, par exemple, on nous rapporte que les anciens livres sacrés et les ouvrages de Confucius furent, pour la plupart, détruits à l'époque du terrible Tsin-chi-Hoang-ti, constructeur de la Grande-Muraille (iii[e] siècle avant notre ère); que parmi ces livres, le plus important, connu sous le titre de *Chou-king*, put être reconstitué en l'an 179 également avant notre ère, sous la dictée d'un vieillard appelé *Fou-cheng*, qui l'avait appris par cœur durant sa jeunesse, et que la rédaction due aux souvenirs de ce vieillard put être plus tard revue et contrôlée, grâce à un exemplaire très endommagé de ce livre qu'on rencontra par hasard en démolissant une muraille d'une maison où avait habité la famille du grand moraliste chinois.

« Cet historique nous apprend bien comment, au commencement de notre ère, on possédait de nouveau le précieux *King*, qui avait disparu sous la courte mais terrible dynastie des Tsin, mais il ne nous apprend pas comment la Bible des Han s'est conservée depuis cette époque reculée jusqu'à nos jours. Où peut-on trouver la plus ancienne rédaction du *Chou-king* et les plus anciennes impressions qui en ont été faites? Nous ne manquons pas de moyens pour élucider cette question si importante et si intéressante de la bibliographie asiatique, mais il est moins facile de se procurer les vieux imprimés dont on nous fait mention, et c'est aux bibliophiles qu'il appartient de remettre en lumière ces inappréciables trésors de l'imprimerie orientale.

« Les plus anciennes impressions japonaises sont des impressions d'ouvrages bouddhiques, en caractères chinois. Quelques-unes remontent au viii[e] ou au ix[e] siècle; mais on ne cite aucune bibliothèque où il en existe des spécimens; de sorte que, pour l'instant du moins, on doit considérer les imprimés japonais du xiii[e] siècle comme les plus rares documents qu'on puisse se procurer au Japon.

« La plupart des nations européennes possèdent aujourd'hui dans leur capitale des collections de livres chinois et japonais; mais il s'en faut que toutes aient une importance à peu près égale. La collection chinoise de la Bibliothèque nationale de Paris est à peu près sans rivale en Europe; sa collection japonaise, au contraire, est aussi insignifiante que possible, et inférieure en nombre et en mérite, non seulement aux collections publiques de l'Angleterre, de la Hollande, de la Prusse, de l'Italie, de la Russie, etc., mais elle n'est pas même comparable à plusieurs collections particulières de japonistes et bibliophiles européens.

« La série la plus complète de documents japonais est actuellement celle du British Museum; elle s'enrichit de jour en jour de véritables trésors. A Paris, il n'y a guère que l'École nationale des langues orientales qui possède sur ses rayons les principaux monuments de la littérature du Nippon. Au point de vue de l'art, plusieurs collections particulières, notamment celles de MM. Philippe Burty, Lesouëf, etc., méritent d'être mentionnées dans notre capitale.

« Mais il n'y a guère qu'en Angleterre que l'on se préoccupe d'enrichir la section des livres de l'extrême Orient de ce qui peut être considéré, à juste titre, comme les véritables bijoux de la bibliographie orientale. Les recherches entreprises par les Anglais dans cette direction sont dignes des plus grands éloges; il faut espérer qu'ils ne tarderont pas à rencontrer des rivaux et surtout des imitateurs.

« Afin de fixer les idées des bibliophiles, qui doivent être les pionniers de l'œuvre, il serait peut-être opportun de proposer, pour les anciennes impressions asiatiques, comme on l'a fait pour les anciennes impressions européennes, la détermination des dates au delà desquelles les livres peuvent être réputés *incunables*. Il est bien évident que de telles dates seront absolument conventionnelles et discutables; mais il n'est pas impossible que leur première mention n'aboutisse à un résultat avantageux : celui d'encourager les bibliophiles à les rechercher.

« En tenant compte de toutes les difficultés qu'on rencontre lorsqu'on veut obtenir de vieilles impres-

1. La lettre de Vespuce (16 feuillets), publiée à Florence vers 1512, vient d'être adjugée à la vente Court pour le prix de 13,000 francs; la lettre de Colomb, en date de 1493, au prix de 7,500 francs (4 feuillets); les *Paesi* de Vespuce, première édition, au prix de 3,800 francs.

sions chinoises et japonaises, en prenant également en considération ce que renferment déjà nos principales bibliothèques européennes, je propose d'adopter le titre d'*incunables* pour les imprimés chinois du siècle des Cinq Livres Sacrés imprimés par *Foung Ing-wang* (x[e] siècle), et pour les imprimés japonais antérieurs à la fin du XIV[e] siècle. Les premières éditions de tous les livres anciens, d'une importance reconnue, seraient désignées sous le titre d'*archétypes*.

« Les bibliophiles orientalistes auront également à se préoccuper désormais de la distinction des manuscrits qui, dans l'Asie orientale, sont très souvent de simples copies d'imprimés assez communs, de ceux qui peuvent être considérés comme de véritables documents originaux. Jusqu'à présent, on ne s'est pas attaché à cette distinction, dont il est facile de comprendre l'opportunité. »

LÉON DE ROSNY.

L'antiquité américaine. — Le mouvement est donné, et les travaux relatifs aux temps précolombiens de l'histoire et de la littérature du nouveau monde deviennent sans cesse, depuis six à huit ans, plus nombreux et plus précis. Les manuscrits de l'antiquité yucatèque sont aujourd'hui tous publiés; et, en fait de manuscrits mexicains, il n'y a plus guère que ceux de la collection Aubin qui ne soient pas encore livrés aux investigations des travailleurs. Le célèbre *Tonalamatl,* du Corps législatif, était certainement, parmi les documents encore inédits de la civilisation aztèque, l'un de ceux qui méritaient le plus de voir le jour.

Nous apprenons avec plaisir que M. le docteur Hamy se propose de nous en donner prochainement une édition en fac-similé.

En attendant, les inscriptions de l'Amérique centrale nous sont révélées de tous côtés, et la Société américaine de France vient de recevoir le moulage d'un vase, non encore signalé, sur lequel figure un texte en caractères dits « calculiformes ».

Enfin, des travaux d'ensemble viennent appeler l'attention du grand public sur une branche de l'archéologie trop longtemps négligée, et qui mérite cependant, à un haut degré, la sollicitude de l'érudition contemporaine.

Un consul de France, auquel on doit déjà de nombreuses publications relatives à la Chine, M. Dabry de Thiersant, a fait paraître un livre[1] dans lequel il aborde les grands problèmes des origines de la civilisation américaine en général et de la civilisation yucatèque en particulier. L'auteur s'est livré à de nombreuses recherches, et il a réuni sur son sujet une foule de notions éparses qui rendent son œuvre substantielle et intéressante. Il est regrettable cependant qu'il se soit laissé aller à la tendance si commune d'assimilation entre l'ancien et le nouveau continent, tendance qui a eu pour résultat de discréditer pendant longtemps les études américaines dans les académies et les sociétés savantes de l'Europe. Les rapprochements de mots sont surtout périlleux, lorsqu'on s'occupe de langues dont on ne possède qu'une teinture superficielle; et ce défaut de connaissances linguistiques se trahit tout de suite, dans un ouvrage, par l'inexactitude avec laquelle sont écrits les noms étrangers. Le livre de M. Dabry n'est malheureusement pas à l'abri de ce reproche.

En ce qui concerne la paléographie américaine, il est également fâcheux que le savant consul n'ait probablement pas eu à sa disposition les travaux récents qui, tant en Europe qu'en Amérique, ont placé cette étude sur un terrain absolument neuf et solide. Il est probable que, s'il avait connu ces travaux, il n'aurait pas mis en avant ses idées sur les caractères hiératiques yucatèques, et qu'il espérerait moins facilement arriver à déchiffrer « les quelques livres que l'on a pu sauver du naufrage de la civilisation indienne ». Il eût également évité de prendre au sérieux des théories fantaisistes qui lui font dire, par exemple, que « les langues otomite et totonaque ont de grandes affinités avec le chinois». Nous pouvons lui affirmer que les affinités qu'on a signalées entre ces idiomes sont de véritables plaisanteries philologiques.

A part les critiques de ce genre qu'il serait facile de multiplier, il est juste de féliciter M. Dabry de mettre à profit les instants de loisir que lui laissent ses fonctions publiques, dans les pays lointains où il est appelé à servir son pays, pour se livrer à l'étude des populations au milieu desquelles il vit et dont il lui est possible d'observer les coutumes et de discuter les traditions. La grande quantité de faits accumulés dans ses écrits les feront certainement rechercher du public et des bibliophiles.

1. *De l'origine des Indiens du nouveau monde et de leur civilisation.* Paris, 1883; 1 volume gr. in-8° avec figures (Ernest Leroux, éditeur).

A travers les Revues.

Turquie. — Une revue illustrée, publiée en Turquie sous le titre de *Mirati Alem*, ce qui signifie *le Miroir du monde*, compte parmi ses rédacteurs une jeune fille de quinze ans, du nom de Jemalich Hanoum.

États-Unis. — *Lippincott's Magazine* (pour septembre) contient un curieux article intitulé: *l'Américain de l'Avenir* (*The American of the Future*), par Edward C. Bruce, et une notice sur les œuvres de Delacroix illustrant Shakespeare (*Delacroix and Shakespeare*), par Théodore Child.

NÉCROLOGIE.

France : *Paul Lacroix.* — *Faustin Hélie.* — *Régnier.* — *Vian.* — *Mme Allain-Targé.* — *Deschamps.* — *Andriveau.* — *Van den Berg.* — *De la Gervaisais.* — **Étranger** : *Alexander.* — *Lidderdale.* — *Herrmann.* — *Lemcke.* — *Maillinger.* — *Fitzinger.* — *Zeissi.* — *Carano.* — *Gutierez.* — *Arntz.* — *Galeshoot.* — *Vincent.* — *Helwald.* — *Oxey-Delafontaine.* — *Jenks.*

— M. Paul Lacroix, plus connu sous le nom de *Bibliophile Jacob*, est mort à Paris, à la bibliothèque de l'Arsenal dont il était conservateur, le 16 octobre, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

La chronique de notre rédacteur en chef est entièrement consacrée au regretté bibliophile; l'une des prochaines livraisons du *Livre* contiendra une bibliographie aussi complète que possible de ses œuvres.

— M. Faustin Helie, vice-président du Conseil d'État, est mort à Passy, le 21 octobre. Il était né à Nantes, le 31 mai 1799. Il suivit, à Rennes, les cours de droit de Toullier, et après avoir plaidé à Nantes, il entra, en 1828, dans les bureaux du ministère de la justice. En 1837, il était nommé chef de bureau à la direction des affaires criminelles, et directeur en 1848. En 1849, il fut appelé à la Cour de cassation, et nommé président de chambre en 1872. En 1879, il devint vice-président du Conseil d'État. M. Faustin Helie était membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis le 23 juin 1855. Il était grand-croix de la Légion d'honneur.

Les principaux ouvrages de M. Faustin Helie sont : *Théorie du code pénal* (6 vol. 1834-1843); *Traité de l'instruction criminelle* (9 vol. 1845-1860). Il a également traduit l'ouvrage de Beccaria : *Des délits et des peines* (1870), et donné un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie du Droit*, à la *Gazette des tribunaux* et à la *Revue de législation.*

— M. Adolphe Régnier, l'éminent philologue, vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans.

Avec lui disparaît un des derniers représentants de cette race d'érudits continuateurs directs des Estienne.

Sa vie a été studieuse et retirée; mais, en revanche, ses nombreux ouvrages lui méritent la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux belles-lettres.

Jusqu'en 1838, M. Régnier se consacra à l'enseignement universitaire. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1841. Deux ans plus tard, le roi Louis-Philippe le choisissait pour précepteur du comte de Paris, et il garda ces fonctions pendant dix ans.

Il a été nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1855, et promu officier de la Légion d'honneur en 1875. En dernier lieu, M. Régnier était bibliothécaire du château de Fontainebleau.

Il serait difficile de dresser ici une liste complète des ouvrages de M. Régnier; citons seulement parmi les principaux :

Mémoires sur l'histoire des langues germaniques (1848);

Études sur les origines de la langue sanscrite (1855);

Des éditions de *Lucrèce* (1834); de l'*Hécube*, d'Euripide; du *Guillaume Tell*, de Schiller; des œuvres de Schiller, et surtout la collection des *Grands écrivains de la France*, dirigée par lui, et à laquelle il a contribué largement, en donnant de fort belles notices et des éclaircissements judicieux.

On doit enfin à M. Régnier une grammaire et un dictionnaire allemands qui resteront classiques.

— M. Louis Richard Vian est mort à Paris, le 23 octobre, à l'âge de cinquante et un ans.

Ancien référendaire au sceau, M. Vian est connu pour ses monographies remarquables. Son étude sur Montesquieu a été notamment couronnée par l'Académie française.

Au moment où la mort l'a surpris, il mettait la dernière main à un grand ouvrage sur les Lamoignon.

— Nous avons aussi à signaler la mort de Mme Allain-Targé, femme de M. Henri Allain-Targé, député de la Seine.

Elle était fille de M. Villemain. Femme d'un esprit très élevé et d'une instruction solide, elle avait édité elle-même les œuvres posthumes de son père, notamment l'*Histoire de Grégoire VII.*

— M. Deschamps, administrateur de la *Revue des Deux-Mondes*, est mort à Paris, à l'âge de quarante-cinq ans.

— Un ancien éditeur de Paris, des plus honorablement connus, M. Gilbert-Gabriel-Benjamin Andri-

veau, vient de mourir, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

La science géographique lui doit de nombreuses et excellentes publications, éditées avec un soin tout particulier.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Van den Berg, ancien collaborateur au *Soleil*, et qui rédigeait, il n'y a pas longtemps encore, au *Messager de Paris*, la partie politique étrangère.

Ancien élève de l'École normale supérieure, M. Van den Berg, qui se livrait particulièrement à l'étude de l'histoire, dirigeait l'enseignement dans l'ancien cours Feillet et Réaume, et ces fonctions délicates et constantes, jointes à ses travaux particuliers, avaient fini par produire un état de fatigue physique qui s'est dénoué d'une façon presque foudroyante.

— Le marquis de la Gervaisais, dont la mort est annoncée dans le n° du 10 octobre dernier, n'a jamais eu que la réputation d'un homme fort honorable. Né le 1er juillet 1790, Jean-Louis-Léonce Mugon, marquis de la Gervaisais, est décédé à son château du Vaugaillard, le 26 septembre 1884, ne laissant d'un double mariage qu'une fille, la comtesse de Châteauvieux.

Son oncle, le héros de M. Damas-Hinard, avait déjà conquis la très chaste affection de la princesse de Bourbon, quand le marquis Léonce de la Gervaisais vint au monde. Né à Saint-Servan, le 17 juin 1765, Nicolas-Louis-Marie Magon, marquis de la Gervaisais, est mort à Paris, le 29 décembre 1838, chez sa fille la vicomtesse de Saint-Pern. — Ce fut en 1786 qu'il rencontra aux eaux de Bourbon-l'Archambault, la princesse de Bourbon, et qu'il noua cette touchante et honorable liaison qui nous a valu les charmantes lettres rééditées récemment par M. Paul Violet.

(Voyez Généalogie Magon. Imp. Desclus, Lille, 1883, in-8°. Biographie bretonne, art. *la Gervaisais; Journal de Rennes*. Numéro du 31 décembre 1838, article d'Ed. Turquety).



ÉTRANGER

Angleterre. — On annonce la mort de M. Charles Alexander, depuis quarante ans rédacteur en chef du *Courrier* de Dundee (*Dundee Courrier*).

— Un érudit, employé à la bibliothèque du *British Museum*, M. Lidderdale, est mort le 5 septembre dernier. Il laisse un remarquable catalogue de tous les ouvrages irlandais qui se trouvent au Muséum, et il finissait d'en surveiller l'impression lorsqu'il est mort.

Allemagne. — M. Ernst Adolf Herrmann, professeur d'histoire à l'université de Marbourg, auteur d'une histoire de l'empire russe depuis ses origines jusqu'à la Révolution française, est décédé à Marbourg, le 23 septembre.

— M. Ludwig Lemcke, ancien professeur à la Faculté de philosophie de l'université de Giessen, est mort le 21 septembre.

— Joseph Maillinger, un des libraires d'art les plus connus de Munich, chef de la maison Montmorillon, est mort le 18 septembre. — C'était M. Maillinger qui avait réuni et décrit, dans un ouvrage en 3 volumes, une riche collection destinée à servir à l'histoire des arts. Cette collection appartient aujourd'hui à la ville de Munich.

Autriche. — M. Léopold Fitzinger, ancien conservateur du cabinet zoologique de Vienne, membre de l'Académie des sciences, est mort le 22 septembre. — M. Fitzinger était connu dans le monde des savants par un grand ouvrage sur les races canines. — Le même jour, la Faculté de médecine de l'université de Vienne a eu à déplorer la perte d'un de ses membres les plus éminents, le docteur Hermann von Zeissi.

— On annonce la mort à Vienne (Autriche) du célèbre docteur Zeissi, une des illustrations de la capitale autrichienne.

Les principaux ouvrages du savant docteur ont été traduits en français.

Italie. — La littérature italienne vient de perdre encore un de ses vétérans : Giulio Carano est mort, le 30 août, dans sa villa de Lesa sur le lac Majeur. Il n'avait encore que soixante-douze ans. Voici sa biographie en deux mots : né le 7 août 1812, à Milan, de bonne et vieille famille; élevé au collège Lougone; caressé de bonne heure par Manzoni, qui lui donna en 1827 (Carano avait quinze ans) un exemplaire des *Fiancés*; étudiant en droit dès 1831 à l'université de Pavie ; homme de lettres dès 1834 (son œuvre de début fut une nouvelle en vers qui lui valut les tracasseries de l'Autriche et l'affection de Grossi) ; licencié en 1835, et depuis lors écrivain laborieux, patriote religieux, gentilhomme parfaitement aimable. Celui de ses livres qui obtint le plus de succès est intitulé *Angiola Maria*. Depuis lors, il a donné quantité de nouvelles et de romans (le dernier, *Gabrio e Camilla* est de 1873), une tragédie de *Spartacus*, des volumes de vers, enfin cette traduction de Shakespeare qui lui valut d'être nommé vice-président de la société shakespearienne de Londres.

(*Bibliothèque universelle*.)

Espagne. — Le 28 août, est mort, à Madrid, le poète dramatique Garcia Gutierez, auteur du drame

« Il Trovatore », auquel le texte du Troubadour de Verdi a été emprunté en majeure partie.

Belgique. — On nous annonce de Bruxelles le décès de M. E. Arntz, avocat à la cour d'appel de Bruxelles, membre de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique, membre de l'Institut de droit international, professeur à l'université de Bruxelles.

— On nous annonce le décès de M. Galeshoot, archiviste d'Ypres.

— M. Vincent vient de mourir à Auderghem, près Bruxelles, à l'âge de quatre-vingts ans.

J.-B. Vincent, né à Bruxelles le 24 août 1803, fit son apprentissage dans l'imprimerie Hayez, où il resta comme compositeur d'abord, comme correcteur ensuite.

J.-B. Vincent avait voué à l'art typographique un véritable culte. Les heures qu'il aurait pu donner au repos, après son labeur quotidien, il les consacrait à des recherches historiques sur l'imprimerie et les imprimeurs belges.

Sans parler des articles insérés dans diverses publications périodiques, voici la liste, par ordre chronologique, des ouvrages qu'a laissés Vincent :

Manuel grammatical à l'usage des compositeurs typographes et des gens de lettres. 1854, in-12. — *Notice sur F.-J. Hublou, imprimeur à Bruxelles,* avec planches, 1854, in-8°. — *Notice sur Jean Boucherie, imprimeur à Bruxelles,* 1854, in-8°. — *Notice sur une préface historique écrite par un ancien imprimeur de Bruxelles,* 1856, in-8°. — *Curiosité calligraphique imitant l'impression en caractères mobiles, ou livre d'heures écrit par Mme de Lénoncourt, Dame et Secrette de Remiremont, celèbre abbaye de Lorraine,* 1856, in-8°. — *Notice historique et légendaire sur la vallée de Josaphat près Bruxelles,* 1858, in-12. — *Règles sur l'emploi des lettres capitales et majuscules, à l'usage des compositeurs typographes,* 1859, in-8°. — *Notice biographique et botanique sur le baron Vander Stegen de Putte, ancien professeur au gymnase de Bruxelles et l'un des fondateurs du Jardin botanique de cette ville,* 1864. — *Essai sur l'histoire de l'imprimerie en Belgique, depuis le* XVe *jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle,* 1867, in-8°.

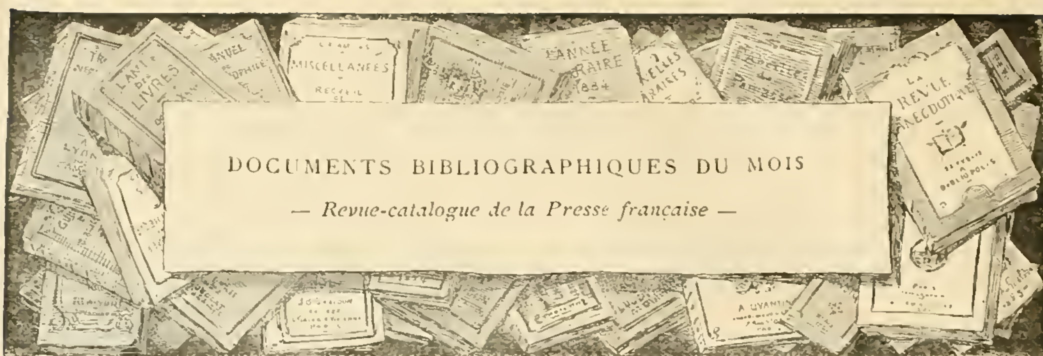
Suisse. — Au mois de juin dernier est mort à Clarens, sur le lac de Genève, M. von Hellwald. Né le 22 septembre 1843 à Vienne, il fut nommé, en 1872, premier amannensis de la bibliothèque de la cour et, en 1874, secrétaire de l'ordre souverain de Malte, à Rome. Il connaissait profondément l'histoire des Pays-Bas, où il avait fait des recherches et des découvertes importantes. En 1874, il publia à Rotterdam une *Geschichte des hollandischen Theaters.*

— La Suisse vient de perdre un de ses poètes, M. Oyex-Delafontaine, décédé au mois de juillet dernier, à Vevey.

M. Oyex avait débuté, en 1841, par *la Villageoise,* puis avait publié *les Petites fleurs des bois* et, en 1853, *les Aubépines.* Son meilleur volume de vers a paru en 1872 sous ce titre : *les Nouvelles Aubépines.*

Amérique. — Le professeur Joseph William Jenks, né en 1808, est mort dernièrement à Newtonville, dans le Massachusetts. C'était un linguiste éminent, et un des éditeurs de *Comprehensive Commentary of the Bible.*





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 septembre). J. Rousseau : Holbein. — Hymans : Pierre Aertsen. — De Ronchaud. — De l'emploi de l'étoffe dans la division et la décoration des édifices de l'antiquité. — (1er octobre). Ph. Audebrand : Comment se font et se défont les tableaux. — P. Leroi : Italia fara da se. — Hymans : Lettres d'artistes et d'amateurs. — ARTISTE (août). Ledrain : Une petite ville historique ; Tréguier. — A. Houssaye : George Sand. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — J. Peladan : L'œuvre des frères de Goncourt. — De Barthélemy : La Grange.

BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE DES CHARTES. 3e et 4e liv. J. Havet : Comptes du trésor du Louvre (Toussaint, 1296). — L. Delisle : Deux lettres de Bertrand du Guesclin et de Jean le Bon, 1368 et 1444. — Berger : La formule *Rex Francorum et dux Aquitanorum* dans les actes de Louis VII. — Omont : Notes sur les manuscrits grecs du British Museum. — BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (octobre). Naville : La méthode et le programme de la philosophie. — Maystre : Excursion en Algérie et en Tunisie. — Rios : Le mouvement littéraire en Espagne ; les romans nouveaux. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (avril-mai-juin). Lettre de M. Le Blant relative aux fouilles exécutées actuellement à Rome. — Une lettre historique de la première croisade. — Halévy : Résumé d'un mémoire sur l'origine des écritures indiennes. — Oppert : La vraie assimilation de la divinité de Tello. — Casati : La civilisation étrusque d'après les monuments. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (20 septembre). Essai de détermination rationnelle de la garnison d'une forteresse. — La colonie allemande d'Angra-Pequena. — Extraits des annales de Lobell. (27 septembre). Recherches historiques sur la tactique de l'infanterie française depuis 1832 jusqu'en 1870. — Fabrication des cartouches-modèles, 1879-1883. — Torpilles de terre. — (4 octobre). L'armée serbe. — De l'utilité des répertoires alphabétiques dans les ouvrages d'histoire militaire (11 octobre). Les bibliothèques d'officiers. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet août). Les grands relieurs parisiens du XVIIIe siècle ; Boyet, Padeloup, Derôme. — Le bénédictin Jacques du Breul. — Fragment d'un manuscrit du Journal d'un bourgeois de Paris.

CORRESPONDANT (25 septembre). De Meaux : Le protestantisme, la papauté et la politique française en Italie au XVIe siècle. — E. Biré : Victor de Laprade. — Lecoy de la Marche : Les classes populaires au XIIIe siècle. (10 octobre) De Gaillard : L'avènement et l'histoire de la monarchie de Juillet pendant les six premières années. — Lacointa. La Convention de Genève et les Sociétés de la Croix-Rouge. — Sicard : *Études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (20 septembre). Renouvier : Henri-Frédéric Amiel. — (27 septembre). Renouvier : Le double sens du terme de *phénoménisme*. — (4 octobre). F. Pillon : Les difficultés de la revision et la revision de l'article 8 de la loi constitutionnelle du 25 février 1875. — Lionel Dauriac : Les problèmes de l'esthétique contemporaine, par Guyau. — (11 octobre). Renouvier : Le sens de la morale phénoméniste ; les réalités et les postulats. — Lionel Dauriac : Vie future et humanité future; évolutionisme et spiritualisme.

ECONOMISTE FRANÇAIS (20 septembre). La statistique de la division de la propriété. — Démocratie et socialisme. — (27 septembre). L'ouverture de la ligne de l'Arlberg et des chemins de fer serbes. — Le dix-septième congrès des *Trade's Unions*. — L'Emigration au XIXe siècle. — (4 octobre). Le budget de la ville de Paris et l'état des finances municipales. — Le mouvement économique aux Etats-Unis. — (11 octobre). La crise industrielle et les remèdes proposés. — La production agricole de l'Egypte. — Les néo-Malthusiens.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 septembre). M. Capper : L'aventurier Gorani. — Centenaire de Corneille. — Marat, Danton, Robespierre. — La chambre de M. Renan. — Le *Sacrifice d'Abraham*, de Jules Claretie. — (15 octobre). Le bi-centenaire de Corneille. — Deux strophes de Corneille. — Le centenaire du Palais-Royal. — Loyson. — Richepin. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (octobre). P. Mantz : Exposition rétrospective de Rouen. — Ephrussi : A propos d'Andriaen Brouwer. — Bonnaffé : Le mausolée de Claude de Lorraine. — Ch. Yriarte : Les portraits de Lucrèce Borgia. — Müntz : Jacopo Bellini. — Ephrussi : La mosaïque de l'abside du Panthéon. — Lecoy de la Marche : La miniature en France du XIIIe au XVIe siècle.

HOMME (L') (10 septembre). Verrier : Parties molles de la génération. — De Mortillet : L'antisémitisme. — L'anthropologie à l'Exposition de géographie de Toulouse. — (25 septembre). De Mortillet : Le précurseur de l'homme à l'Association française. — Fauvelle : La philosophie dans l'enseignement classique et ses conséquences sur l'avenir de la science française. — Mondière : Etude sur la population de Paris.

INSTRUCTION PUBLIQUE (20 septembre). J. Levallois : Oraison funèbre de la princesse Palatine. — Les

épiques latins, d'après Quintilien. — (27 septembre). Michelet : Discours français couronné au concours général de 1816. — Les antécédents des *Lettres persanes*. — (4 octobre). Ch. Huit : L'*Alceste* d'Euripide. — V. Cousin : Discours français couronné au concours général en 1810. — (11 octobre). Thomas : Le principe de la vie ; l'animisme. — J.-V. Leclerc, lauréat du concours (vers latins) en 1805 — INTERMEDIAIRE (25 septembre). Annales du bibliophile belge. — Les papiers de Henri Heine. — Th. Gautier et la strophe XLV d'*Albertus*. — Shakespeare en France. — Desiderata biographiques. — Drame inédit de Baudelaire. — Eugène Hugo. — Douceur relieur. — Lettre inédite de Brunet à Ch. Nodier. — Poésie inédite d'Emile Deschamps. — (10 octobre). Episode de la vie de Rousseau. — Mémoires inédits sur le XIXe siècle. — Papiers de l'abbé Morellet. — Théophile Gautier. — Cinq cents lettres de Racine. — Les *Blasphèmes*. — Les papiers de Lamartine. — L'encyclopédie du bibliothécaire. — Mort de Baudelaire.

JEUNE FRANCE (août). A. Regnard : Etudes sur Shakespeare. — E. Fontaine : Urbain Grandier. — P. Arène : George Sand. — Galabert : La troisième manière de Wagner. — JOURNAL DES ECONOMISTES (septembre). Houdard : Théorie générale de la valeur. — Hubert Valleroux : Les associations ouvrières et les faveurs officielles. — Liesse : L'enquête parisienne de la Commission des 44. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). Barthélemy-Saint-Hilaire : Le Bhagavata-Purana. — Ch. Levêque : L'expression dans les beaux-arts. — Maury : Œuvres de Longpérier. — Egger : Mélanges Graux. — Berthelot : Des origines de l'alchimie et des œuvres attribuées à Démocrite d'Abdère. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (septembre). Le sous-officier et les cadres subalternes. — Simond : De la tactique des feux et des armes à répétiton. — Le Raid et les sapeurs à cheval. — La cavalerie des armées alliées pendant la campagne de 1813. — Les manœuvres à pied dans l'artillerie de campagne.

MAGASIN PITTORESQUE (30 septembre). E. Noël : La maison de Corneille. — Capus : Etudes sur la taupe. — Lafaye : Les Latomies de Syracuse. — (15 octobre). Lesbazeilles : Morlaix. — Milne-Edwards : La mer des Sargasses; ses animaux. — Dieterlen : Habitations de troglodytes. — Tissandier : La navigation aérienne. — MATINEES ESPAGNOLES (15 et 23 septembre). Alvarez : Folk-Lore. — Mme de Rute : Histoire de l'inquisition. — MOLIERISTE (octobre). De Lapommeraye : Molière au village. — Baluffe : Simples notes à propos du *Dépit amoureux*. — Ch. Livet : Les *Précieuses* et la tradition.

NATURE (20 septembre.) Tissandier : Observations des nuages. — Renou : Le départ des hirondelles ; observations du centre de la France. — Serre : Etude sur les marines de l'antiquité. (27 septembre). Laplaiche : L'intercommunication électrique. — Le venin de la vive. — Hervé-Mangon : L'industrie chevaline en France. — Guiraud : Les jardins du littoral méditerranéen. — (4 octobre). L'aérostat électrique à hélice de MM. Tissandier. — Oustalet : Les pélicans. — (11 octobre). Tissandier : Eug. Bourdon. — De Nadaillac : Les découvertes du docteur Le Plongeon dans le Yucatan. — La filtration des huiles. — L'horaire des chemins de fer et la minute des omnibus. — NOUVELLE REVUE (15 septembre). D'Orcet : Les collaborateurs de Jeanne d'Arc. — Gendre : L'Allemagne ouvrière et socialiste. — Laroque : Les poètes devant le pouvoir ; Jean-Racine, homme de cour. — Princesse Troubetzkoï : Betzky. — (1er octobre). Les causes générales de la guerre de 1870. — Estienne : Les grandes épidémies et la doctrine microbienne. — Guillaumet : Tableaux algériens.

POLYBIBLION (septembre). Publications récentes sur l'Ecriture sainte et sur l'Orient. — De Bizemont : Géographie et voyages. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Les écrivains de l'ordre de Prémontré. — Bibliographies cantonales. — Bulletin des écoles d'Orient.

REVUE ALSACIENNE (septembre). Singuerlet : Un rescrit du statthalter d'Alsace-Lorraine. — Delabrousse : Les députés de l'Alsace sous la monarchie de Juillet. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (septembre). De Montaiglon : Philibert Delorme. — Guiffrey : Le testament et les enfants de François Clouet. — Philippe de Champaigne. — Le sculpteur Foucou. — Advielle : Monteil et David d'Angers. — Le miniaturiste Augustin. — REVUE BRITANNIQUE (septembre). Un grand fonctionnaire de l'Inde anglaise ; Mountsuart Elphinstone. — La Cité de Londres. — La coutellerie et les couteliers de Sheffield. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (octobre). Defoë : Lady Roxana. — Otway : Venise sauvée ou une conspiration découverte. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Montesquieu : Essai sur le goût dans les choses de la nature et de l'art. — D'Epinay : Mémoires et Correspondance. — Locke : Des idées en général et de leur origine. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (15 septembre). Jullian : Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. — Veyriès : Les figures criophores. — Lettres de la marquise de Coigny. — (22 septembre). Catalogue des collections de manuscrits du British Museum. — Legouez : Les fables de La Fontaine. — (29 septembre). Stanislas Guyard. — Wellausen : Prolégomènes de l'histoire d'Israël. — Jullian : Les *protectores* et les *domestici* des Auguste. — Diez : La poésie des troubadours. — (6 octobre). Bloch : Les origines du Sénat romain. — Willems : le Sénat de la République romaine. — Luard : Chroniques de Matthieu Paris. — Recueil de textes de l'ancien français. — (13 octobre). Lipsius : Les histoires apocryphes et les légendes apostoliques. — Merry : Les *Grenouilles* d'Aristophane. — Brinton : La littérature des indigènes du nouveau monde. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — Breymann : De la physiologie des sons. — REVUE DES DEUX MONDES (15 septembre). Janet : Les lettres de Mme de Grignan. — Taine : Marat, Danton, Robespierre. — Cucheval-Clarigny : Le déclin de la puissance chinoise. — Blanchard : La Nouvelle-Zélande et les petites îles adjacentes. — (1er octobre). De la Ferrière : Marguerite de Valois ; sa jeunesse et son mariage. — M. Bloch : La politique économique de l'Allemagne. — Blaze de Bury : Une nouvelle philosophie de l'Opéra. — Valbert : Berthold Auerbach. — Brunetière : *Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*. — REVUE GENERALE (15 septembre). Histoire de l'Académie française, étude inédite de Villemain. — Postel : L'Indo-Chine française et son administration. — Ch. Leser : Deux poëtes populaires : Edouard Schuré et Gabriel Vicaire. — (1er octobre). Ph. Audebrand : La dernière séance de la Chambre des pairs (1848). — Patrys : Les champs de bataille de 1870 ; Orléans. — P. Giat : Albert Glatigny. — REVUE DE GEOGRAPHIE (septembre). De Gérando : Kolojvar (Transylvanie). — Niox : Eléments de la géographie physique de l'Algérie. — Antichan : Les indigènes de l'archipel des Bissagos. — Services rendus par la géodésie à la géographie et à la géologie. — REVUE LITTERAIRE (septembre). Vuillemin : *Études hébraïques* par Schilling. — Trichard : *Essais d'exégèse*, par Hilion. — Le

Guillou : *Manuel de philosophie chrétienne*, par Sansévérino. — Messire : La légende du vaisseau *le Vengeur*. — REVUE DES LIVRES ET DES ESTAMPES (octobre). *Ce qui ne meurt pas*, par Barbey d'Aurevilly. — *Chérie*, par E. de Goncourt. — *Sapho*, par A. Daudet. — *La Joie de vivre*, par Zola. — *A rebours*, par Huysmans. — *Le Vice suprême*, par J. Peladan. — *Les Blasphèmes*, par Richepin. — REVUE LYONNAISE (15 juillet). Beaune : Lettres de Bernard de la Monnoye. — Niepce : Les trésors des églises de Lyon. — Puispelu : Essai de phonétique lyonnaise. — Mariéton : Les fêtes provençales de Paris. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). Delbœuf : La matière brute et la matière vivante. — Tannery : La physique de Parménide. — Lechalas : L'œuvre scientifique de Malebranche. — Tiele : *Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques.* — Beaussire : *La liberté d'enseignement.* — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (20 septembre). Ch. Levêque : L'origine du rythme. — F. Sarcey : Comment je suis devenu journaliste. — De Tannenberg : Poëtes espagnols contemporains ; Garcia Guitterez. — Darmesteter : *L'Art japonais*, par Louis Gonse. — (27 septembre). F. Sarcey : Comment je suis devenu journaliste. — Palefroi : L'hérédité. — De Pressensé : *La France et l'Allemagne en* 1870-71, d'après M. Rothan. — Forsan : L'Italie contemporaine, d'après M. de Laveleye. — Mantegazza : Les réserves et les mensonges de l'expression. — (4 octobre). Montferrier : *La patrie hongroise*, d'après Mme Adam. — Ch. Bigot : L'enseignement du latin et du grec. — Bérard-Varagnac : *La religion de l'avenir*, d'après M. E. Pelletan. — Quesnel : Le Canada, d'après M. Réveillaud. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (octobre). Duchesne : Vigile et Pélage ; étude sur l'histoire de l'Eglise romaine au milieu du VIe siècle. — Gérin : La légation du cardinal Chigi en France (1664). — Guy de Brémond d'Ars : Les conférences de Saint-Brice entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis. — Pierre : Les émigrés et les commissions militaires après fructidor. Tardif : Le livre blanc de Toulouse. — De Barthélemy : L'émigration bretonne en Armorique. — Lecestre : Le chevalier au XIIe siècle. — De la Ferrière : Les huguenots et les gueux. — De Puimaigre : La correspondance de Mallet du Pan. — Gaudy : Les mémoires du prince de Metternich. — REVUE RETROSPECTIVE (15 octobre). Journal inédit de M. Boyer, régisseur du palais de Fontainebleau, pendant l'invasion de 1870. — Rapport de Sydney Smith à l'amiral Hood, sur les préparatifs incendiaires des Anglais dans l'arsenal de Toulon, en 1793. — La germanisation de l'armée française critiquée par Frédéric le Grand et le prince de Ligne. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 septembre). Bouley. La nature vivante de la contagion et l'inoculation de la rage. — Verrier : L'infanticide et les mutilations ethniques chez les divers peuples. (27 septembre). Romanes : L'imagination des animaux. — La résistance des bouches à feu. — Dallet : Le spectroscope et la météorologie. — (4 octobre). Rayleigh : Les progrès de la physique moderne. — Romanes : La simulation de la mort chez les animaux. — Le commerce de la Chine. — (11 octobre). Young : Les problèmes actuels de l'astronomie. — Le libre-échange. — De Sède : La ligne latérale des poissons osseux. — Dallet : L'Institut géographique d'Espagne. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (15 septembre). E. Blasco : Manuel del Palacio. — L. Ratisbonne : Le chant des Normands. — (30 septembre). E. Blasco : Romero Robledo. — L. Delbos : Les Parsis et les Guèbres. — ROMANIA (avril-juillet). Etude sur la date, le caractère et l'origine de la chanson du *Pèlerinage de Charlemagne.* — Schwan : *La vie des anciens Pères.* — Meyer : Nouvelles catalanes inédites. — J. Cornu : Mélanges espagnols. — Pitré : Le Tradizioni cavalleresche popolari in Sicilia.

SCIENCE ET NATURE. (27 septembre). Cauvet : Les corps bruts. — Réguis : La couleuvre de Montpellier. — Chapuis : Les pétroles. — (4 octobre). Hervé de Beaulieu : Les polders de l'Ouest. — Bourru : Voies de pénétration dans la Chine occidentale. — Jungfleisch : Les brûleurs de Bunsen. — (11 octobre). La fête des lutteurs à Interlaken. Mangin : Les ifs séculaires. — Renard : Les traverses du chemin de fer en verre. — Blanchard : Les tremblements de terre au Nicaragua. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 septembre). Samion : Le recrutement et le budget. — L'administration militaire en Russie. — Poullet : *La vérité sur la campagne de l'Est et sur le 18 mars*, par Mme Jules Favre. (1er octobre). Les manœuvres du IVe corps d'armée en 1884. — Samion : Le recrutement en France et en Allemagne.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre au 15 octobre 1884)

DEBATS. Septembre : 16, 23. P. Bourget : Notes sur l'Angleterre. 25. F. Charmes : *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 30. 7. Renan : H.-F. Amiel ; son journal. — Octobre : 5. Le prince de Talleyrand (Mémoires du baron de Vitrolles). 10. Darmesteter : Annales de Formose. 11. H. Houssaye : *Au caprice de la plume*, par St. Liégeard.

XIXe SIECLE. Septembre : 16. F. Sarcey : Les lettres inédites de Diane de Poitiers. 23. F. Sarcey : *Les Émaux et Camées* de Th. Gautier. 25. Un maître d'armes philosophe. — Octobre : 4. Les descendants de Pierre Corneille. 7. F. Sarcey : *Psaphion.* 14. Ch. Bigot : La philosophie sous le second Empire.

DROIT. Septembre : 18, 25. H. Moulin : Le Palais à l'Académie au XVIIIe siècle. — Octobre : 2. H. Moulin : Colletet.

ECHO DE PARIS. Septembre : 17. E. Deschaumes : Joséphin Soulary. 23. Le poète Gyulaï. 24. Leconte de Lisle à

l'Académie. 29. *La Patrie hongroise.*— Octobre : 6. M. Adrien Maquet.

EVÉNEMENT. Septembre : 18. Leconte de Lisle. 19, 23, 25, 26, 30 et octobre : 1, 3, 8, 10, 14 et 15. La Régence et le cardinal Dubois; relations anecdotiques. 22. Mme de Grignan. — Octobre : 4. Deschaumes : Excuses à Molière. 11. Le roman à clef.

FIGARO. Septembre : 17. Mme de Staël intime. 29. M. Leconte de Lisle. — Octobre : 1. A. Vitu : Corneille et Crébillon. 1. G. Ferry : Souvenirs sur Th. Barrière. 3. L'amour dans les romans.

FRANÇAIS. Septembre : 19. La littérature française de 1800 à 1815. 30. Dernières pérégrinations de Molière d'après les documents nouveaux. — Octobre : 3. *Le Succès par la persévérance*, par X. Marmier. 3. *Le Rire, essai littéraire*, par Philbert. 8. *Étude sur le nouveau socialisme*, par P. Leroy-Beaulieu.

FRANCE LIBRE. Octobre : 10. Edmond et Jules de Goncourt; leur premier livre.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 20. Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis. 21. Les dernières années de Lamartine. 30, et octobre : 4. Le Directoire. 11. Ecrits inédits de Saint-Simon.

INTRANSIGEANT. Septembre : 30. H. Rochefort : La Patrie hongroise. — Octobre : 2, 3. G. Trudon, philosophe et historien.

JUSTICE. Septembre : 23. A propos de l'*Abélard* de M. Ch. de Rémusat. 30. *Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution.* — Octobre : 7. Lettres de Gordon à sa sœur. 13, 14. Un révolutionnaire de la veille : Settembrini.

LIBERTÉ. Octobre : 9. *Jeanne de France*, par de Maulde.

MATIN. Septembre : 26. A. Hepp : M. Jules Lacroix.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 20. Le fils de Pierre le Grand. 26. V. Fournel : Les romans de M. G. Ohnet. 29. A propos du grand Corneille.

PAIX. Septembre : 27. Frédéric Mistral. 30. M. Hyacinthe Loyson.

PAYS. Septembre : 17. J. Barbey d'Aurevilly : *Le Vice suprême*, par Jos. Peladan. 19. *Andrée*, par G. Duruy.

RADICAL. Octobre : 8. F. Enne : Le premier livre des frères de Goncourt.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 18. Les philosophes et l'Académie française au xviiie siècle. 25. Sur l'éducation; extraits des lettres de Mme de Maintenon, par Gréard. — Octobre. 2. Correspondance de G. Sand. 6. Deux livres sur la morale. 14. Un nouveau livre sur Sedan.

SIECLE. Septembre : 23. *Histoire générale de la littérature moderne*, par Marc Monnier.

SOLEIL. Octobre : 14. *Le matériel de guerre moderne*, par Hennebort.

TELEGRAPHE. Septembre. 24. Mme de Grignan. — Octobre : 3. Corneille chez Molière. 10. Pascal, directeur de conscience. 13. *Lucifer*, par F. Fabre.

TEMPS. Septembre : 16. 17, 18, 20, 22, 24, 25. Marc Monnier : Un aventurier italien; Gorani. 23. L'album de F. Mistral. 27, 28, 29. Legouvé : Casimir Delavigne. 28. G. Sand critique. 30, 4. E. Scherer : La crise actuelle de la morale. — Octobre : 1. Joséphin Soulary. 2. Ch. Livet : Le centenaire de Pierre Corneille. 2. Alglave : Les châteaux historiques de la Loire. 5. Mézières : Jean de Witt, par M. Lefèvre-Pontalis. 6. A. Marchand : Deux nouvelles de M. Bourget. 8, 9. Delombre : La comptabilité occulte, d'après des ouvrages récents. 9. Les autographes d'un amateur. 14. J. Loiseleur : Louis XIV et Strasbourg, d'après le livre de M. Legrelle.

UNIVERS. Septembre : 25, 28. Etude sur le libéralisme d'après les principes de saint Thomas. — Octobre : 2. *Histoire de saint Charles Borromée.* 11. Les établissements religieux français en Egypte.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'octobre 1884

A. Giraldon

1. *Bulletin de la guerre* quotidien. 1 f. Petit in-4°. Paris, imp. Moderne. Bureaux, 12, rue Sainte-Anne. Abonnements : un mois, 2 fr. Le numéro, 5 centimes.

6. *L'Anti-Anglais*, journal hebdomadaire paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 11, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Petite bavarde, moniteur de la bohême mondaine, paraissant le samedi. In-4° 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Maury. Bureaux, 9, rue du Croissant. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

7. *La Vraie république*, organe de la ligue anti-orléaniste, paraissant tous les dimanches. In-4°. 4 p. à 4 col. Paris, imp. Zapicha. Bureaux, 48, rue Monsieur-le-Prince. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 cent.

13. *L'Anti-Bismarck*, journal politique, économique et financier, paraissant le mardi et le vendredi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Faravel. Bureaux, 9, rue Nicolas-Flamel. Abonnements : un an, 7 fr. 6 mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

15. *Bulletin mensuel de la brasserie.* In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, Imp. Lapirot et Boullay. Bureaux, 11, faubourg Saint-Martin. Abonnements : 6 fr. par an.

Journal des restaurateurs, *Journal des hôteliers*, *Jour-*

nal des limonadiers, *Journal des marchands de vins*. In-4°, 4 p. à 5 col., Asnières, imp. Boyer. Bureaux. 24, cité Trévise. Abonnements : un an, 10 fr.

Le Chemin de fer illustré. In-4°, 16 p. fig. Paris, imp. Plet. Bureaux, 18, rue Cadet. Le num.10, 30 centimes.

17. *L'Index*, organe de sécurité générale In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mignot. Bureaux, 9, rue de Cléry. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 10 centimes.

21. *La Libre-Pensée socialiste*. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 7, rue Jeanne. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

21. *La Matinée*, *La Journée*, *La Soirée*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 8 fr.

22. *Le Pilori des cléricaux*, tribune libre de tous les groupes libres penseurs. Paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 7, rue Jeanne. Le numéro, 10 centimes. Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 francs.

23. *La Politique*. 1 f. grand in-folio, à 6 col. Paris, imp. Schiller. Le numéro, 10 centimes.

25. *Le Journal des ménagères*, organe de la famille. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lapirot et Boullaye. Bureaux, 21, rue Saint-Paul. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

27. *La Babillarde*, paraissant tous les samedis. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Hérogues. Bureaux, 137, boulevard Magenta. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 15 centimes.

28. *Le Matin*, *Le Matin français*. 1 f. avec fig. Paris, imp. Lanery. Bureaux, 18, rue du Croissant. Le numéro, 15 centimes.

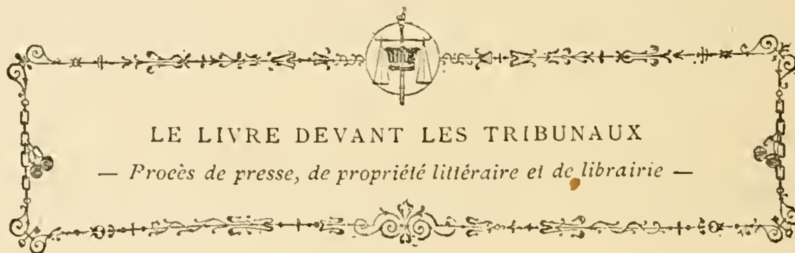
Paris-École, organe des instituteurs et institutrices de Paris et de la banlieue. In-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Ve Vert. Bureaux, 1, rue Bénard. Abonnements : un an, Paris, 5 fr.; départements, 6 fr. Le numéro, 15 centimes. Paraît le dimanche.

Sans date. *Grand journal officiel des locations*, Petit in-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, rue Castiglione. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Bi-mensuel.

L'Exposition de 1889, journal mensuel. Petit in-4° à 2 col. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 116, avenue de Villiers. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.

Le Balzac, journal politique, littéraire et artistique, paraissant le 1er de chaque mois. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Oziou. Bureaux, 255, faubourg Saint-Honoré. Abonnements : un an, Paris, 3 fr.; départements, 5 fr. Le numéro 15 centimes.

L'Ami des paysans, journal de combat. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Bellemand. Bureaux, 26, rue des Martyrs. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.



LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

FRANCE

La Cour d'assises de la Seine a jugé, le 10 septembre dernier, une affaire d'outrage aux bonnes mœurs par la voie de la presse. Il s'agit d'un libraire, bien connu des bibliophiles, le sieur Delahays, qui était poursuivi ainsi qu'un sieur Welter, qu'il avait mis à la tête d'une succursale de sa librairie. C'est même dans cette succursale qu'ont été saisies les publications incriminées. Elles sont assez nombreuses ; nous cueillons au hasard les titres de quelques-unes d'entre elles : *Gamiani ou deux nuits d'excès; Joyeusetés galantes; Examen subi par Mlle Flora; le Portier des Chartreux*, etc.

Le jury ayant rapporté un verdict affirmatif sur toutes les questions, mais mitigé par l'admission de circonstances atténuantes en faveur des deux accusés, la Cour condamne Welter à un mois de prison et 50 francs et Delahays à deux mois de prison et 50 francs d'amende.

Cour d'assises de la Seine. Audience du 10 septembre ; présidence de M. de Thévenard. Ministère public, *M. Potier*, avocat général. Plaidant, *Me Jumin*, avocat.

ÉTRANGER

Allemagne.

Interdiction du journal « Le Voleur ».

La police de Strasbourg a interdit la vente de l'avant-dernier numéro du journal *Le Voleur*. Cette feuille hebdomadaire, qui paraît à Metz et dont la première page est ordinairement consacrée à l'illustration d'un personnage marquant, avait reproduit, à l'occasion de l'entrevue de Skierniewice, les traits de S. M. l'empereur d'Allemagne. Les autorités ont cru, d'après ce que dit *le Lorrain*, voir une allusion criminelle dans le rapprochement du titre et du portrait.

Russie.

Interdiction de « Monsieur Nicolas ».

La censure russe a interdit l'entrée en Russie de *Monsieur Nicolas* de Restif de la Bretonne, parce que l'auteur « y critique S. M. l'Empereur ».

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

Supplément au Numéro du 10 Novembre 1884 du « LIVRE »

Isidore LISEUX, libraire-éditeur, 25, rue Bonaparte. Paris.

ÉDITIONS RARES D'OUVRAGES ANCIENS

ANACRÉON. **Odes**, traduction rythmique, par A. Machard	7 50
ARETINO. Les **Ragionamenti** ou Dialogues, texte et traduction complète, 6 vol.	250 »
ARETINO. **Dialogues**, édition mixte, 6 vol	100 »
ARETINO. Suite de 20 eaux-fortes, prix divers, de 20 à	100 »
ARETINO. **Sonnets**	60 »
ARIOSTE. **Roland furieux**, chants I à XV, 3 vol	35 »
BAFFO. **Poésies complètes**, texte et traduction, 4 vol	200 »
BANDELLO. **Nouvelles**, t. I et II	25 »
BATACCHI. **Nouvelles**, 2 vol	30 »
BOCCACE. **Décaméron**, 6 vol	30 »
BOUCHARD. **Confessions**	20 »
CASTI. **Nouvelles choisies**	20 »
CHORIER. **Dialogues de Luisa Sigea**, texte et traduction complète, 4 vol...	200 »
CHORIER. **Dialogues de Luisa Sigea**, édition mixte, 4 vol	60 »
COLONNA. **Le Songe de Poliphile**, traduit par Claudius Popelin, 2 vol	150 »
CORNAZANO. **Proverbes en facéties**	20 »
DUVAL. **Traité des Hermaphrodites**	25 »
ESTIENNE (Henri). **Apologie pour Hérodote**, 2 vol	25 »
ESTIENNE (Henri). **Dialogues du langage françois italianizé**, 2 vol	25 »
FORBERG. **Manuel d'Érotologie classique**, texte et traduction, 2 vol	180 »
GRIFFET DE LA BAUME. **La Messe de Gnide**	5 »
LASCA (Grazzini, dit le). **Soupers**, 2 vol	20 »
Liber Sadicus	60 »
LIVET. **Les Intrigues de Molière et de sa femme**	12 »
LOISELEUR. **Les Points obscurs de la vie de Molière**	12 »
MARGUERITE DE NAVARRE. **Heptaméron**, 3 vol	24 »
POGGE. **Facéties**, 2 vol., 1re édition	20 »
POGGE. **Facéties**, 2 vol., 2e édition	15 »
RESTIF DE LA BRETONNE. **Monsieur Nicolas**, 14 vol. sur papier de Hollande	112 »
RESTIF DE LA BRETONNE. **Monsieur Nicolas**, 14 vol. sur papier ordinaire	49 »
RESTIF DE LA BRETONNE. **La Vie de mon père**	20 »
SACCHETTI. **Nouvelles choisies**	20 »
SAINT-PIERRE (Bernardin de). **Paul et Virginie**	25 »
VIGNALE. **La Cazzaria**	60 »
La Curiosité littéraire et bibliographique, 4 vol	40 »

Beaucoup de ces volumes sont épuisés, mais on pourra les procurer d'occasion aux prix nets ci-dessus.

Demandes de Catalogues et Prospectus. — Les Personnes qui ne sont pas en relations avec l'Éditeur sont priées de joindre à leur demande **20 francs**, remboursables en livres.

Envoi franco recommandé contre Mandat ou Chèque

OPINION DE LA PRESSE

SUR

LES FABLES

DE

LA FONTAINE

ILLUSTRÉES A L'EAU-FORTE

Par A. DELIERRE

Magnifique édition d'amateur, format grand in-8°, comprenant 13 fascicules.

Le texte est imprimé sur papier à la cuve, fabriqué spécialement, et enrichi d'ornements d'après **Bérain.** L'ouvrage complet renferme six eaux-fortes pour chacun des douze livres des *Fables,* plus trois planches pour la préface, soit en tout **75** grandes compositions à l'eau-forte, imprimées hors texte, d'une haute valeur artistique.

Chaque fascicule imprimé sur papier à la cuve, contenant 6 eaux-fortes. . . **12** fr.
50 exemplaires numérotés sur Chine et 50 sur Whatman, avec double suite. **25** fr.

Les eaux-fortes de chaque fascicule se vendent à part dans un carton . . . . ***12 fr.***

Cette publication considérable, entièrement terminée, forme deux volumes in-8° colombier

Prix des deux volumes brochés. . . . . **150** fr.
Avec un cartonnage artistique en parchemin. . . . . **175** fr.

Les exemplaires numérotés sur Chine et sur Whatman se vendent brochés. . . . . ***300 fr.***

FRANCE

LE *TEMPS*

C'est une œuvre délicate et difficile que d'offrir au public une nouvelle édition illustrée des *Fables de La Fontaine.*

Il n'est peut-être pas d'ouvrage en notre langue qui présente à l'artiste une tâche plus ardue.

La Fontaine, en effet, n'est pas seulement un écrivain inimitable, un conteur exceptionnel, un peintre incomparable, c'est encore un créateur, et un créateur d'un ordre spécial, dont toutes les créations ont un caractère personnel si accentué que personne, après lui, ne peut y toucher ni les reprendre sans les gâter.

Les animaux qu'il met en scène sont-ils bien des animaux? Celui-là serait malin qui pourrait le dire. Il fait parler les bêtes avec une bonhomie si fine, un esprit si délié, une malice telle qu'on serait grandement empêché de prêter aux hommes plus de finesse et de bon sens.

Le naturel est en outre si justement observé, que l'illusion s'impose. On entre dans les raisonnements du renard, dans les terreurs du lapin, dans les angoisses de l'alouette, au point de partager leurs sentiments.

Il y a là tout un monde nouveau, fictif assurément, imaginaire, j'en demeure d'accord, mais si vivant et si intéressant dans l'expression de ses passions tout humaines, qu'un seul artiste, jusqu'à présent, avait réussi à le peindre sans trop de disparates; j'ai nommé J.-J. Grandville.

M. Delierre, le nouvel illustrateur de La Fontaine, s'est placé à un tout autre point de vue que son heureux prédécesseur. Il a cherché des formules moins terre-à-terre, moins triviales, si j'ose dire ainsi, moins communes que Grandville.

Partisan d'un sage archaïsme, il a voulu imprimer à son illustration le caractère du siècle qui vit naître cette suite de petits poèmes si délicieusement et si délicatement tracés.

Cette restitution, qui fait de son travail une œuvre absolument nouvelle, en fait aussi un livre précieux à tous les titres, et quand elle sera complètè, cette édition magistrale des *Fables de La Fontaine* sera assurément la plus belle qu'il soit donné à un bibliophile de posséder.

LE *SIÈCLE*

C'est le propre des hommes de génie de ne connaître, dans leurs œuvres, ni les mécomptes de la popularité ni les tergiversations du caprice public. Dès qu'ils sont entrés dans la gloire, c'est pour toujours. Les générations se succèdent, fidèles à l'admiration continue de leurs ouvrages, et les meilleures spéculations auxquelles puissent se livrer les éditeurs, c'est de rééditer sans cesse les livres auxquels ils ont dû leur célébrité.

Je ne veux d'autre preuve de ce que j'avance que l'exemple de La Fontaine auquel, à l'heure actuelle, deux de nos éditeurs de grand goût consacrent chacun une réimpression nouvelle.

Celle de M. Quantin est la plus luxueuse. Tirée en grand in-quarto sur papier de fil, elle suit sa publication normale de mois en mois, paraissant par « livres » accompagnés de remarquables eaux-fortes de M. Delierre.

Problème ardu que celui d'illustrer La Fontaine, bien fait pour tenter tous ceux qui manient le pinceau ou le burin, mais impossibilité, en quelque sorte, car le « bonhomme » sait si bien créer l'illusion, qu'il nous transporte en un monde de pure convention, où tout existe sans cependant être réel.

Relisez ces fables étonnantes. Vous allez y entendre les animaux converser, et vous n'en serez pas surpris. Essayez, crayon en main, de reproduire l'impression ressentie, et de suite vous en reconnaîtrez l'impossibilité. Jugez après cela du talent qu'il faut pour arriver à donner un corps à ces rêves.

Ce n'est pas faire un mince éloge de M. Delierre que de dire qu'il a réussi dans la tâche très ardue qu'il s'était donnée, et ce n'est que rendre justice à M. Quantin que de dire qu'il a encadré les eaux-fortes de M. Delierre comme celles-ci méritaient de l'être.

LE *NATIONAL*

Voici un chef-d'œuvre de goût, de style et de typographie; c'est l'édition des *Fables de La Fontaine*, illustrées à l'eau-forte par M. A. Delierre, que vient de publier M. A. Quantin. Magnifiquement imprimée sur papier de fil, dans le format grand in-quarto, avec un beau caractère antique, net, élégant, bien ouvert, qui à merveille s'accorde avec l'orthographe originale du poète; ornée de fleurons et de culs-de-lampe dans le plus beau style du dix-septième siècle, cette édition sera un monument durable élevé à la gloire du grand fablier. Je dis : sera, parce que les deux premiers livres seulement ont paru. Dans le premier livre, *Le Corbeau et le Renard, Le Loup et le Chien, L'Hirondelle et les petits Oiseaux, Le Loup et l'Agneau, Le Renard et la Cigogne, Le Coq et la Perle;* dans le second livre, *Les deux Taureaux et la Grenouille, L'Oiseau blessé d'une flèche, Le Lion et le Moucheron, Le Lièvre et la Grenouille, Le Corbeau voulant imiter l'Aigle, Le Paon se plaignant à Junon,* sont les fables que M. A. Delierre a choisies pour en faire les sujets de ses compositions.

Chaque fois qu'un artiste nouveau étudie et commente La Fontaine, son travail présente toujours un grand intérêt, car le poète est si varié et son œuvre offre des aspects si divers, qu'on peut éternellement s'inspirer de lui, sans risquer de répéter les artistes à qui on succède. Ses personnages sont-ils de vrais animaux ou des hommes à face de bêtes? Ils sont les uns et les autres, et ils sont aussi et surtout des acteurs tragiques et comiques, parodiant en un poème inépuisable la Tragédie et la Farce humaine. La Fontaine a la naïveté, la bonhomie, l'esprit, l'ironie; mais que de lecteurs ont eu le tort de ne voir que cela en lui!

Le côté épique, grandiose, surnaturel du créateur qui si souvent met en scène les dieux et prête à ses animaux et même à ses hommes une grandeur quasi divine, n'a pas échappé à M. Delierre, et je l'en félicite. Il a représenté les animaux avec l'exactitude et la justesse de vision qui, après Barye et Frémiet, s'imposent nécessairement; mais, quand il le faut, il sait leur donner le regard humain et la profonde

pensée. Surtout, il a rendu au fabuliste la splendeur du paysage, les eaux, les forêts, les lointains infinis; enfin, cet immense théâtre, la nature, que ne pouvaient lui donner le dix-septième ni le dix-huitième siècle, puisqu'alors elle n'était pas inventée. Les Rousseau, les Corot, les Millet devaient la découvrir, comme un monde auparavant fermé à l'œil de l'homme et qui respire et palpite comme lui sous l'azur frissonnant du ciel!

Pour moi, je l'avoue, je ne puis me lasser de regarder cette édition superbe, que j'admire comme une apothéose et comme une vengeance du poète. Quoi! ce gueux qui mangea son fonds avec son revenu, ce rêveur qui mettait ses bas à l'envers, ce misérable à qui Iris donnait par charité le souper et le gîte, voilà aujourd'hui qu'il n'y a pas de luxe, de pompe, de magnificence assez extraordinaire pour lui, et que, chaque jour, réimprimée par les plus grands typographes, son œuvre, comme la lumière du soleil, emplit le monde! C'est le moment de faire par Doit et Avoir le compte de Jean de La Fontaine. En son vivant, il passait une partie de son temps à dormir et l'autre à ne rien faire (si ce n'est ses Fables, ses Contes et ses autres poèmes), et il est bien vrai qu'il a reçu quelques charités; mais, il y a quelques années déjà, on calculait qu'à la France seule La Fontaine rapporte par an un million, par l'exportation de ses œuvres.

Comptez ce qu'elles produisent dans l'univers entier aux traducteurs, aux typographes, aux dessinateurs, aux graveurs, aux fabricants de papier, aux brocheurs, aux relieurs et même aux écrivains qui étudient et commentent ses ouvrages; comptez aussi ce qu'il a rapporté aux auteurs dramatiques, aux peintres, aux marchands d'étoffes et de tapisseries, vous verrez que ce gueux, que ce pelé, représente pour le moins un capital de cent millions. — « Eh bien! me disent les philistins, que pouvons-nous y faire? Car le triomphe posthume de La Fontaine ne prouve rien en faveur de ceux qui lui succèdent, et à quoi puis-je deviner si tel poète vivant est ou non un grand homme? » Ce à quoi je leur réponds, comme j'en ai l'habitude : « Vous reconnaîtrez *certainement* le grand homme à la haine que vous avez pour lui! »

Théodore de Banville.

LA *REVUE POLITIQUE*

La maison Quantin prend avec éclat le premier rang pour les éditions de luxe et les publications illustrées. Des bijoux ou des merveilles, ses beaux volumes. Voici, par exemple, une édition splendide des *Fables de La Fontaine* qui se prépare, et dont, comme avant-goût, nous avons déjà le premier livre. C'est un chef-d'œuvre de typographie, et les illustrations à l'eau-forte par Delierre sont destinées à faire sensation.

Quel eût été l'enthousiasme de M. de Sacy, qui avait la passion des beaux livres! Si la mode était aux dialogues des morts, comme du temps de Lucien ou du temps de Fénelon, on imaginerait quelque ombre arrivant aux Champs-Élysées avec ce magnifique volume, qui aurait émerveillé déjà le farouche Caron lui-même. Elle pénétrerait dans le bosquet écarté où s'entretiennent ceux des académiciens qui ont eu la passion des lettres. L'ombre de M. de Sacy, à la vue de ce chef-d'œuvre, tressaillerait, doucement remuée, comme dit le poète. Elle appellerait La Fontaine, qui prend encore le plus long pour aller au bosquet, comme autrefois à l'Académie. Et on s'extasierait ensemble.

Cependant l'ombre de M. Saint-Marc Girardin, après avoir admiré comme il convient, ferait quelques réserves. Vous êtes de ceux, dirait-il à La Fontaine, qui défient le crayon, le burin ou le pinceau. Demandez plutôt, en sortant de notre bosquet réservé, à Mme de Sévigné, qui disait de vos fables à Mme de Grignan : « Ma fille, tout cela est peint! » Oui, tout cela est peint, et vos fables, on ne les lit pas, on les voit. C'est ainsi : chaque scène de vos petites comédies ou de vos petits drames apparaît à nos yeux, colorée, animée, vivante. Que peut donc ajouter le dessin de l'artiste? Il restera, quoi qu'il fasse et si bien qu'il fasse, au-dessous de vos peintures à vous. Pour les égaler, il faudrait à certaines de vos fables sept, huit illustrations et quelquefois plus. Et, en effet, il y a chez vous autant de tableaux...

Que de tableaux, et tous se dessinant en relief, tous pleins d'animation et de mouvement, tous charmants, tous vivants! Dans le nombre, force est au crayon de l'artiste de faire un choix. Quel que soit ce choix, nous serons donc nécessairement privés de tous les autres. Et voilà comment, ô le plus peintre des poètes, si ingénieux et habile que soit l'artiste qui vous illustre, on assistera moins à vos comédies ou à vos drames en regardant les illustrations qu'en voyant les fables mêmes.

Ainsi parlerait l'ombre de Saint-Marc Girardin.

... Et tout cela n'empêche qu'elles sont bien remarquables comme dessin, exécution et fini, les eaux-fortes de M. Delierre.

LE *MONITEUR UNIVERSEL*

Il y a presse autour de La Fontaine; on le réédite sur tous les plans, on le réimprime sous tous les formats. M. Quantin vient de commencer une édition de ses *Fables*, petit in-folio, illustrée de grandes gravures à l'eau-forte par M. Delierre, qui promet de remporter le prix du concours. Élégance du format, ampleur des marges, solidité du papier, netteté brillante du caractère : elle offre au bibliophile toutes les qualités d'une exécution accomplie, et l'illustration s'accorde à la beauté de l'ouvrage. M. Delierre, pour interpréter La Fontaine, s'est heureusement gardé d'imiter Grandville, en travestissant ses sujets. La manie de cet étrange artiste, à qui la nature avait donné des aspirations d'artiste et des mains de bourgeois, fut toujours de grimer les animaux en hommes. Il s'acharnait tour à tour à retrouver les signes

de la bête dans les traits humains, et la physionomie humaine dans le masque de l'animal. Cette tentative n'était pas chez lui caprice d'art et jeu d'imagination, mais système raisonné et théorie scientifique. Dans un de ses dessins, il prend la tête d'un enfant et, à force de la dégrader et de la pétrir, il arrive à lui donner la physionomie d'un boule-dogue hargneux. Une autre fois, et comme contraste à cette échelle descendante de bestialité, il élève une tête de petit chien, par une série de corrections linéaires, à la dignité d'un vieil amateur méditant un échec et mat. On voit par ces exemples le sérieux profond que Grandville apportait à ses mascarades, et ils expliquent, en même temps, ce qu'il y a de pédantesque et de lourd dans leur apparente fantaisie.

En parcourant le carnaval zoologique qui remplit son œuvre, on est frappé de son défaut absolu d'esprit pittoresque. Que Grandville traduise au crayon les fables de La Fontaine, qu'il prête aux bêtes, dans les *Animaux peints par eux-mêmes* et dans les *Métamorphoses du jour*, les costumes et les caractères de l'humanité, il garde toujours sa facture aride, son dessin commun et sa façon déplaisante de déguiser l'animalité. Ses dandys à tête de paon qui font la roue dans leurs gilets bariolés, ses vautours affublés de redingotes à la propriétaire, ses renards en robe d'avocat, ses chattes en tablier de soubrettes, ses cigales en pet-en-l'air de cantatrices ambulantes, semblent jouer une comédie académique d'Andrieux ou de Collin d'Harleville; jamais son crayon ne badine en peuplant ce monde chimérique, jamais il ne jette sur lui la magie du clair-obscur ou le caprice de l'ébauche. Nets, corrects, réguliers, présentables aux professeurs du Jardin des plantes, ses mammifères habillés semblent les petits bourgeois du règne animal. Les oiseaux, les insectes, les choses ailées et légères ne font pas un instant voltiger sa main. Il brosse les ailes de ses papillons, il boutonne le corsage de ses libellules, il dessine des bals de scarabées et de sauterelles qu'on dirait échappés de la vitrine d'un entomologiste. Même lorsqu'il compose des animaux fantastiques, son crayon garde la folie froide de la plume d'un maître d'écriture enchevêtrant un paraphe. Il a inventé des ours à col de boa, des chiens bardés d'écailles de tortue, des buprestes terminés en singe, des lapins soudés à une coquille d'escargot, des girafes emboîtées dans les élytres d'un hanneton : la zoologie aux Petites-Maisons. Ces bêtes fabuleuses stupéfient les yeux sans les égayer. Les pièces de leur anatomie chimérique s'emboîtent comme les morceaux d'un jeu de patience laborieusement combiné. Elles semblent moins créées que copiées, tératologiques plus que fantastiques, sorties d'un bocal d'alcool plutôt que de l'imagination d'un artiste.

C'est Oudry que M. Delierre a pris pour conseiller, sinon pour modèle, et il ne pouvait s'adresser à un meilleur maître. Qui ne connaît la célèbre édition des *Fables de La Fontaine*, publiée en 1755, et enrichie de ses deux cent soixante-quinze dessins, gravés sous la direction de Cochin? L'imagination amusante d'Oudry, sa facilité spirituelle, sa connaissance très exacte de la structure des animaux, se déploient à l'aise dans ce bel ouvrage. Oudry ne donne pas trop d'esprit aux bêtes du bonhomme; il ne les grime pas en comédiens costumés de poils ou de plumes, et parodiant, comme sur un théâtre, les actions humaines. Ses animaux gardent, en plein apologue, les allures et le caractère de leur race; ils restent dans la nature, tout en entrant à demi dans l'humanité. Chaque fable est jouée par eux « au naturel, » comme on disait autrefois, avec un mélange ingénieux d'intelligence et d'instinct. Ses illustrations joignent l'exactitude de l'*animalier* à l'esprit de l'artiste. Ce sont des tableaux de naturaliste sur lesquels le souffle d'un poète a passé. On apprécie encore dans ces belles planches la variété des fonds ornés de jolis paysages, et, dans les sujets humains, des intérieurs qui ont la vérité naïve et l'intimité familière des ménages bourgeois de Chardin.

En rappelant les gravures d'Oudry, j'aurai presque apprécié celles de M. Delierre qui leur ressemblent, tout en restant empreintes d'un sentiment personnel, par les mêmes qualités de nature et d'observation. M. Delierre compose avec goût, il sait grouper ses animaux de façon à leur faire représenter la fable où ils jouent un rôle, sans pourtant leur donner l'air d'acteurs mis en scène par un régisseur; il saisit avec une précision vive et fine leur tournure et leurs attitudes, la pantomime naïve de leurs appétits et de leurs instincts. Si les dessins qui suivront répondent à ceux des deux premiers fascicules, l'édition Quantin des *Fables de La Fontaine* fera, d'un siècle à l'autre, un très beau pendant à l'édition Desaint et Saillart, de 1755.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

ÉTRANGER

THE TIMES, de Londres

Il y a eu tant de belles éditions des Fables de La Fontaine qu'il est difficile de dire laquelle est la meilleure; mais la nouvelle publication de M. Quantin plaira probablement plus que bien d'autres aux admirateurs du fabuliste. Elle forme deux beaux volumes, de format maniable; les fables sont bien imprimées, en gros caractères anciens, avec l'orthographe originale; il n'y a pas de notes, et les illustrations consistent en 75 eaux-fortes par M. A. Delierre.

Les illustrateurs les plus populaires de La Fontaine ont été jusqu'ici J.-J. Grandville, mort en 1847, et Gustave Doré. Grandville, qui était un satiriste assez amer, a donné l'expression humaine à ses animaux, et fait de quelques-uns de ses dessins des caricatures politiques qui n'étaient pas de nature à plaire à tout le monde; mais plusieurs de ses figures interprètent si heureusement la pensée de l'auteur, qu'elles reviennent à la mémoire de ceux qui ont une fois joui de leur vue comme des choses inséparables des

fables elles-mêmes. Doré avait le travail inégal; il avait, en outre, une disposition agaçante à aller au delà de l'intention du fabuliste, et à mettre en relief les aspects mélodramatiques de fables, où les lecteurs préfèrent généralement chercher des sujets de rire plutôt que des cauchemars. Mais quelques-uns des dessins de Doré méritent de rester, et trouveront assurément leur place dans toute future édition qui voudra présenter une collection de ce que le crayon a fait de plus réussi en l'honneur de La Fontaine.

Les eaux-fortes de M. Delierre sont d'un genre que l'on peut étudier avec un plaisir tranquille. Elles ne font aucun appel troublant à l'imagination du lecteur; mais elles sont assez frappantes pour donner pleine satisfaction au lecteur fantaisiste. Le talent de l'artiste brille surtout dans les paysages, les arbres, les vieilles maisons, les oiseaux. Il n'est pas aussi bon en traitant les quadrupèdes, car il n'a pas la veine comique. Il y a une certaine dignité, quoique ce ne soit pas tout à fait celle qu'il faudrait, dans son chien enchaîné qui parle au loup vagabond des joies de la vie domestique, — chien fait au service, et qui devrait avoir l'air d'un valet-de-pied serein. Le chat qui guette une cage (p. 171, vol. 2) est une créature pleine d'ardeur, bien vivante. Nous avons remarqué aussi le singe, dans la fable « Le Singe et le Chat ». Il a l'air qu'un singe à forte tête, versé dans les supercheries de ce monde, peut avoir, en voyant sa dupe se brûler les pattes. La couvée de petites alouettes de M. Delierre (p. 200, vol. 1), peut être louée sans réserve, et ses deux perroquets dans des branches, avec un moineau gazouillant sur la crête d'un mur (p. 215, vol. 2) forment un merveilleux petit groupe. Le dessin des deux femmes, dans « Les Femmes et le Secret » (p. 70, vol. 2), est aussi une petite composition bien étudiée : l'attitude des deux figures et la maison décrépite à galerie de bois qui forme le fond, sont parfaites dans tous leurs détails.

Les commentateurs de La Fontaine sont nombreux ; mais on peut lire ses fables sans les savantes notes de Walckenaër, de Moland et de Taine, et celui qui les aime ingénument les prendrait plutôt dans leur simplicité, telles qu'elles sont présentées dans cette édition. Elles sont trop claires pour avoir besoin d'explication, et quant aux beautés du style de l'auteur, tout lecteur peut les apercevoir par lui-même, sans le secours d'aucun critique.

L'influence de La Fontaine sur la langue française a été plus grande même que celle de Shakespeare sur la langue anglaise. Le jeune spectateur qui, assistant à une représentation de *Hamlet*, se plaignait que ce fût « trop rempli de citations », aurait trouvé le même défaut aux fables, qui ont enrichi la langue française, non pas de douzaines, mais de centaines d'aphorismes, de termes de comparaison et de métaphores. Les Français citent couramment La Fontaine en conversation, et le style de leurs meilleurs comme de leurs pires écrivains étincelle de l'or et du clinquant que l'on trouve par proportions égales dans la philosophie de cet humoriste. La chose est facile à expliquer par ce fait, que La Fontaine est le premier auteur classique que l'on mette entre les mains des petits garçons et des petites filles françaises. L'hôte de toute maison française où il y a des enfants est sûr de voir ces petits bonshommes s'avancer pour lui réciter leurs fables en guise de divertissement; et, au cas où il aurait quelques doutes sur les avantages de la précocité, il a de quoi s'émerveiller d'entendre un gamin tondu déclamer, avec une emphase qui témoigne d'un fréquent exercice, l'amère leçon de sagesse mondaine contenue dans « Les Animaux malades de la peste ». La puissance soutenue, la souplesse et l'esprit de La Fontaine étaient merveilleux, même si nous le considérons comme un simple arrangeur des idées d'autrui.

Les fables furent publiées par intervalles dans une période de seize ans, de 1668 à 1684. L'auteur avait quarante-sept ans lorsqu'il fit paraître les premières, et le succès de cette première série fut si grand qu'il dut avoir de fortes tentations de puiser librement dans les fantaisies de son imagination. Cependant il n'y a pas, dans les douze livres, plus d'une demi-douzaine de fables que l'on puisse déclarer faibles de pensée et de style, et, parmi les autres, on n'en peut pas trouver plus d'une douzaine qui ne soient universellement populaires. « Le Fou et le Sage, » qui donne une leçon de ruse et de vengeance, « La Lice et sa Compagne, » qui recommande de la réserve en fait de charité, en racontant comment un chien abusa de l'hospitalité d'un autre, et « La Femme noyée, » sont quelquefois exclues des éditions scolaires comme étant peu morales. Dans « La Femme noyée, » on nous apprend comment un mari, allant chercher le corps de sa femme qui avait péri dans une rivière, reçut le conseil de fouiller en amont et non en aval, attendu que l'esprit de contradiction particulier aux femmes avait assurément dû porter son cadavre contre le courant. On comprend facilement que cette petite satire soit tenue hors de la portée des petits garçons qui sont encore sous la direction maternelle ; mais on cherche vainement à s'expliquer l'oubli relatif dans lequel certaines autres fables sont tombées. « L'Hirondelle et les petits Oiseaux, » par exemple, pourrait souvent être citée en l'appliquant à la politique, car sa morale réjouirait les alarmistes de l'école de Cassandre. L'hirondelle, voyant des hommes semer du chanvre dans un champ, avertit ses amis, les moineaux, que le chanvre sert à faire des rets et de la corde, et leur conseille de manger les graines avant qu'elles germent. Mais les moineaux rient de ses avis. Le chanvre croît, les moineaux sont pris, et, dans leur malheur, il leur faut digérer cette morale du fabuliste : Que nous ne croyons guère aux dangers que lorsqu'ils sont venus sur nous. « Le Coche et la Mouche » s'applique aux brouillons officieux plus généralement que « Le Lion et l'Ane chassants, » qui n'est qu'une autre version de la même histoire; et cependant nous préférons presque cette seconde fable à son prototype. L'âne accompagne le lion à la chasse, et sa part dans la besogne consiste à braire pour faire débucher les daims et les sangliers de leurs retraites; après quoi, naturellement, il se vante que tout le butin de la journée est dû à sa valeur. Nous ne savons pourquoi, mais nous croyons que les voix des charlatans — politiques ou autres — ressemblent mieux aux accents de l'ami du lion qu'à l'ennuyeux, mais, en somme, peu bruyant, bourdonnement de la mouche.

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux.	7 fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux.	12 fr. le vol.
Cartonnages d'amateur.. . . .	5 fr. le vol.

Chaque année forme 2 volumes.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.